OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-QUATRIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0007

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)
*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt

L 148,

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0008

ROMANS.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0009

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0011

EPITRE DEDICATOIRE DE ZADIG

A LA SULTANE SHERAA,

PAR *SADI.*

Le 18 *du mois de schewal, l'an* 837 *de l'hégire.*

CHARMES des prunelles, tourment des cœurs, lumière de l'esprit, je ne baise point la poussière de vos pieds, parce que vous ne marchez guère, ou que vous marchez sur des tapis d'Iran ou sur des roses. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuser à écrire l'histoire de *Zadig*, ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire. Je vous prie de le lire et d'en juger; car quoique vous soyez dans le printemps de votre vie, quoique tous les plaisirs vous cherchent, quoique vous soyez belle, et que vos talens ajoutent à votre beauté; quoiqu'on vous loue du soir au matin, et que par toutes ces raisons vous soyez en droit de n'avoir pas le sens commun, cependant vous avez l'esprit très-sage et le goût très-fin, et je vous ai entendu raisonner mieux que de vieux derviches à longue barbe et à bonnet pointu. Vous êtes discrète et vous n'êtes point défiante; vous êtes douce sans être faible; vous êtes bienfesante avec discernement; vous aimez vos amis, et vous ne vous faites point d'ennemis. Votre esprit n'emprunte jamais ses agrémens des traits de la

médisance ; vous ne dites du mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuse facilité que vous y auriez. Enfin votre ame m'a toujours paru pure comme votre beauté. Vous avez même un petit fond de philosophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'une autre à cet ouvrage d'un sage.

Il fut écrit d'abord en ancien chaldéen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduisit en arabe, pour amuser le célèbre sultan *Oulougbeb*. C'était du temps où les Arabes et les Persans commençaient à écrire des *mille et une nuits*, des *mille et un jours*, *etc.* *Ouloug* aimait mieux la lecture de *Zadig* ; mais les sultanes aimaient mieux les *mille et un*. Comment pouvez-vous préférer, leur disait le sage *Ouloug*, des contes qui sont sans raison, et qui ne signifient rien ? C'est précisément pour cela que nous les aimons, répondaient les sultanes.

Je me flatte que vous ne leur ressemblerez pas, et que vous serez un vrai *Ouloug*. J'espère même que quand vous serez lasse de conversations générales, qui ressemblent assez aux *mille et un*, à cela près qu'elles sont moins amusantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raison. Si vous aviez été *Thalestris*, du temps de *Scander*, fils de *Philippe* ; si vous aviez été la reine de Sabée du temps de *Soleiman*, ç'eussent été ces rois qui auraient fait le voyage.

Je prie les vertus célestes que vos plaisirs soient sans mélange, votre beauté durable, et votre bonheur sans fin. SADI.

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Borgne.

Du temps du roi *Moabdar*, il y avait à Babylone un jeune homme nommé *Zadig*, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savait modérer ses passions; il n'affectait rien; il ne voulait point toujours avoir raison, et savait respecter la faiblesse des hommes. On était étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultât jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles qu'on appelait *conversation* dans Babylone. Il avait appris, dans le premier livre de *Zoroastre*, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes, quand on lui a fait une piqûre. *Zadig* sur-tout ne se vantait pas de mépriser les femmes et de les subjuguer. Il était généreux; il ne craignait point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de *Zoroastre: Quand tu manges, donne à manger aux chiens: dussent-ils te mordre.* Il était aussi sage qu'on peut l'être: car il cherchait à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens

Chaldéens, il n'ignorait pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connaissait alors, et savait de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il était fermement persuadé que l'année était de trois cents soixante et cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil était au centre du monde, et quand les principaux mages lui disaient avec une hauteur insultante qu'il avait de mauvais sentimens, et que c'était être ennemi de l'Etat que de croire que le soleil tournait sur lui-même, et que l'année avait douze mois, il se taisait sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvait être heureux. Il devait se marier à *Sémire*, que sa beauté, sa naissance et sa fortune rendaient le premier parti de Babylone. Il avait pour elle un attachement solide et vertueux, et *Sémire* l'aimait avec passion. Ils touchaient au moment fortuné qui allait les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone sous les palmiers qui ornaient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de flèches. C'étaient les satellites du jeune *Orcan*, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avaient fait accroire que tout lui était permis. Il n'avait aucune des grâces ni des vertus de *Zadig*, mais croyant valoir beaucoup mieux, il était désespéré de n'être pas

préféré. Cette jalousie, qui ne venait que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimait éperdument *Sémire*. Il voulait l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et dans les emportemens de leur violence ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue aurait attendri les tigres du mont Imaüs. Elle perçait le ciel de ses plaintes. Elle s'écriait: Mon cher époux! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'était point occupée de son danger; elle ne pensait qu'à son cher *Zadig*. Celui-ci dans le même temps la défendait avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle *Sémire* évanouie et sanglante, qui en ouvrant les yeux vit son libérateur. Elle lui dit: O *Zadig!* je vous aimais comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de *Sémire;* jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits, et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure était légère, elle guérit bientôt. *Zadig* était blessé plus dangereusement; un coup de flèche reçu près de l'œil lui avait fait une plaie profonde. *Sémire* ne demandait aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étaient nuit et jour baignés de larmes: elle attendait le moment où ceux de *Zadig* pourraient jouir de ses regards; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand

médecin *Hermès*, qui vint avec un nombreux cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdrait l'œil; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devait arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurais guéri; mais les plaies de l'œil gauche sont incurables. Tout Babylone, en plaignant la destinée de *Zadig*, admira la profondeur de la science d'*Hermès*. Deux jours après, l'abcès perça de lui même; *Zadig* fut guéri parfaitement. *Hermès* écrivit un livre, où il lui prouva qu'il n'avait pas dû guérir. *Zadig* ne le lut point; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisait l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il voulait avoir des yeux. *Sémire* était à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avait une aversion insurmontable pour les borgnes, venait de se marier à *Orcan* la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connaissance; sa douleur le mit au bord du tombeau; il fut long-temps malade; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvait servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit *Azora*, la plus sage et la mieux née de la ville; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquait en elle un peu de légéreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étaient ceux qui avaient le plus d'esprit et de vertu.

CHAPITRE II.

Le Nez.

Un jour *Azora* revint d'une promenade toute en colère, et fesant des grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse? qui vous peut mettre ainsi hors de vous-même! Hélas! dit-elle, vous feriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve *Cosrou*, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux dans sa douleur de demeurer auprès de ce tombeau, tant que l'eau de ce ruisseau coulerait auprès. Hé bien, dit *Zadig*, voilà une femme estimable qui aimait véritablement son mari! Ah, reprit *Azora*, si vous saviez à quoi elle s'occupait, quand je lui ai rendu visite! A quoi donc, belle *Azora*? Elle fesait détourner le ruisseau. *Azora* se répandit en des invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à *Zadig*.

Il avait un ami nommé *Cador*, qui était un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvait plus de probité et de mérite qu'aux autres: il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvait, de sa fidélité par un présent considérable. *Azora* ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari était mort subitement la nuit

même, qu'on n'avait pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venait d'ensevelir *Zadig* dans le tombeau de ses pères au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, *Cador* lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins et dînèrent ensemble. *Cador* lui confia que son ami lui avait laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettrait son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit; le souper fut plus long que le dîner; on se parla avec plus de confiance. *Azora* fit l'éloge du défunt; mais elle avoua qu'il avait des défauts dont *Cador* était exempt.

Au milieu du souper, *Cador* se plaignit d'un mal de rate violent; la dame inquiète et empressée fit apporter toutes les essences dont elle se parfumait, pour essayer s'il n'y en avait pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate; elle regretta beaucoup que le grand *Hermès* ne fût pas encore à Babylone; elle daigna même toucher le côté où *Cador* sentait de si vives douleurs. Etes vous sujet à cette cruelle maladie? lui dit elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit *Cador*, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager; c'est de m'appliquer sur le côté le nez d'un homme qui soit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit *Azora*. Pas plus étrange, répondit il, que les sachets du sieur *Arnou* (*a*) contre l'apoplexie. Cette raison, jointe

(*a*) Il y avait dans ce temps un babylonien nommé *Arnou*, qui guérissait et prévenait toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain sur le pont Tchinavar, l'ange *Asraël* lui accordera-t-il moins le passage, parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première? Elle prit donc un rasoir; elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à *Zadig*, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. *Zadig* se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre. Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune *Cosrou*; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

CHAPITRE III.

Le chien et le cheval.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du *Zend*, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut quelque temps après obligé de répudier *Azora*, qui était devenue trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disait-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que DIEU a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui: il nourrit et il élève son ame; il vit tranquille; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là il ne

s'occupait pas à calculer combien de pouces d'eau coulaient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tombait une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginait point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées; mais il étudia sur-tout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvrait mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paraissaient dans la plus grande inquiétude, et qui couraient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine? *Zadig* répondit modestement: C'est une chienne, et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta *Zadig*. Elle a fait depuis peu des chiens; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit *Zadig*, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'était échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le

grand-veneur et tous les autres officiers couraient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à *Zadig*, et lui demanda s'il n'avait point vu passer le cheval du roi. C'est, répondit *Zadig*, le cheval qui galoppe le mieux; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; il porte une queue de trois pieds et demi de long: les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris? où est-il? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit *Zadig*, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que *Zadig* n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand *Desterham*, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt; mais ils condamnèrent *Zadig* à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avait point vu ce qu'il avait vu; il fallut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à *Zadig* de plaider sa cause au conseil du grand *Desterham*; il parla en ces termes:

Etoiles de justice, abymes des sciences, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous

jure par *Oroſmade*, que je n'ai jamais vu la chienne reſpectable de la reine, ni le cheval ſacré du roi des rois. Voici ce qui m'eſt arrivé. Je me promenais vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illuſtre grand-veneur. J'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, et j'ai jugé aiſément que c'était celles d'un petit chien. Des ſillons légèrs et longs, imprimés ſur de petites éminences de ſable entre les traces des pattes, m'ont fait connaître que c'était une chienne dont les mamelles étaient pendantes, et qu'ainſi elle avait fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces en un ſens différent, qui paraiſſaient toujours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avait les oreilles très-longues; et comme j'ai remarqué que le ſable était toujours moins creuſé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte reine était un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous ſaurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égales diſtances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſière des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, était un peu enlevée à droite et à gauche à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ſes mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette pouſſière. J'ai vu ſous les arbres, qui formaient un berceau de

cinq

cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées; et j'ai connu que ce cheval y avait touché, et qu'ainsi il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vint-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissées sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il était ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de *Zadig*; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parlait que de *Zadig* dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devait le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or, à laquelle il avait été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil lui rapporter ses quatre cents onces; ils en retinrent seulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il était dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avait vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'Etat s'échappa; il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea *Zadig*, il ne répondit rien; mais on lui prouva qu'il avait regardé par la fenêtre. Il fut condamné pour ce crime à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur

indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand Dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois, où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! et qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

CHAPITRE IV.

L'Envieux.

ZADIG voulut se consoler, par la philosophie et par l'amitié, des maux que lui avait faits la fortune. Il avait dans un faubourg de Babylone une maison ornée avec goût, où il rassemblait tous les arts et tous les plaisirs dignes d'un honnête homme. Le matin sa bibliothèque était ouverte à tous les savans ; le soir sa table l'était à la bonne compagnie : mais il connut bientôt combien les savans sont dangereux ; il s'éleva une grande dispute sur une loi de *Zoroastre*, qui défendait de manger du griffon. Comment défendre le griffon, disaient les uns, si cet animal n'existe pas ? Il faut bien qu'il existe, disaient les autres, puisque *Zoroastre* ne veut pas qu'on en mange. *Zadig* voulut les accorder, en leur disant : S'il y a des griffons, n'en mangeons point ; s'il n'y en a point, nous en mangerons encore moins ; et par-là nous obéirons tous à *Zoroastre*.

Un savant, qui avait composé treize volumes sur les propriétés du griffon, et qui de plus était grand théurgite, se hâta d'aller accuser *Zadig* devant un archimage, nommé *Yébor*, (1) le plus

(1) Anagramme de *Boyer*, théatin, confesseur de dévotes titrées, évêque par leurs intrigues, qui n'avaient pu réuss

sot des Chaldéens, et partant le plus fanatique. Cet homme aurait fait empaler *Zadig* pour la plus grande gloire du soleil, et en aurait récité le bréviaire de *Zoroastre* d'un ton plus satisfait. L'ami *Cador* (un ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux *Yébor*, et lui dit:

Vivent le soleil et les griffons! gardez-vous bien de punir *Zadig:* c'est un saint; il a des griffons dans sa basse-cour, et il n'en mange point; et son accusateur est un hérétique qui ose soutenir que les lapins ont le pied fendu, et ne sont point immondes. Hé bien, dit *Yébor*, en branlant sa tête chauve, il faut empaler *Zadig*, pour avoir mal pensé des griffons, et l'autre pour avoir mal parlé des lapins. *Cador* apaisa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avait fait un enfant, et qui avait beaucoup de crédit dans le collége des mages. Personne ne fut empalé; de quoi plusieurs docteurs murmurèrent, et en présagèrent la décadence de Babylone. *Zadig* s'écria: A quoi tient le bonheur! tout me persécute dans ce monde, jusqu'aux êtres qui n'existent pas. Il maudit les savans, et ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il rassemblait chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables; il donnait des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations

à le faire supérieur de son couvent, puis précepteur du dauphin, et enfin ministre de la feuille par le conseil du cardinal *Fleuri*, qui, comme tous les hommes médiocres, aimait à faire donner les places à des hommes incapables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. Ce *Boyer* était un fanatique imbécille, qui persécuta M. de *Voltaire* dans plus d'une occasion.

charmantes, dont il avait su bannir l'empressement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets n'étaient faits par la vanité ; car en tout il préférait l'être au paraître ; et par-là il s'attirait la considération véritable, à laquelle il ne prétendait pas.

Vis-à-vis sa maison demeurait *Arimaze*, personnage dont la méchante ame était peinte sur sa grossière physionomie. Il était rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'était un bel-esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeait par en médire. Tout riche qu'il était, il avait de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entraient le soir chez *Zadig* l'importunait ; le bruit de ses louanges l'irritait davantage. Il alla quelquefois chez *Zadig*, et se mettait à table sans être prié : il y corrompait toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez *Zadig*. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria *Zadig* à souper, et ne pria point *Arimaze*. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appelait l'*Envieux* dans Babylone, voulut perdre *Zadig*, parce qu'on l'appelait l'*Heureux*. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit *Zoroastre*.

L'Envieux alla chez *Zadig*, qui se promenait dans ses jardins avec deux amis et une dame, à laquelle il disait souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation roulait sur une guerre que le roi venait de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie son vassal. *Zadig*, qui avait signalé son courage dans cette courte guerre, louait beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu, l'en empêcha. Il savait que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits : il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venait d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'Envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avait été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissait la ligne, fesait un sens, et même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvaient former un sens qui contenait les injures les plus horribles contre le roi ; on y lisait :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'Envieux fut heureux pour la première fois de sa vie. Il avait entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de *Zadig:* on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'Envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valaient rien. *Zadig* ne se piquait pas d'être bon poëte; mais il était au désespoir d'être condamné comme criminel de lèse-majesté, et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avait pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parlaient. Telle était la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'osait le plaindre, et qui se précipitaient pour examiner son visage, et pour voir s'il mourait avec bonne grâce. Ses parens seulement étaient affligés, car ils n'héritaient pas. Les trois quarts de son bien étaient confisqués au profit du roi, et l'autre quart au profit de l'Envieux.

Dans le temps qu'il se préparait à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, et s'abattit dans le jardin de *Zadig* sur un buisson de roses. Une pêche y avait été portée d'un arbre voisin par le vent: elle était tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'était collé. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des

mots qui ne formaient aucun sens, et qui paraissaient des fins de vers. Il aimait la poésie, et il y a toujours de la ressource avec les princes qui aiment les vers : l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine, qui se souvenait de ce qui avait été écrit sur une pièce de la tablette de *Zadig*, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustaient ensemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que *Zadig* les avait faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi le roi fait tout dompter.
Dans la publique paix l'amour seul fait la guerre :
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir *Zadig* devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. *Zadig* se jeta le visage contre terre aux pieds du roi et de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint, et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'Envieux qui l'avait injustement accusé : mais *Zadig* les rendit tous ; et l'Envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien. L'estime du roi s'accrut de jour en jour pour *Zadig*. Il le mettait de tous ses plaisirs, le consultait dans toutes ses affaires. La reine le regarda dès-lors avec une complaisance qui pouvait devenir dangereuse pour elle, pour le roi son auguste époux, pour *Zadig* et pour le royaume. *Zadig* commençait à croire qu'il n'est pas difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

Le Généreux.

Le temps arriva où l'on célébrait une grande fête, qui revenait tous les cinq ans. C'était la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avait fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étaient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposait les plus belles actions qui s'étaient passées sous son gouvernement. On allait aux voix: le roi prononçait le jugement. On venait à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevait des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disait ces paroles: *Recevez ce prix de la générosité, et puissent les dieux me donner beaucoup de sujets qui vous ressemblent!*

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations qui venaient à ces jeux, où la gloire s'acquérait, non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvaient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle *Zadig* avait rendu à l'Envieux toute sa fortune: ce n'était pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge, qui ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par

une

une mépriſe dont il n'était pas même reſponſable, lui avait donné tout ſon bien, qui était la valeur, de ce que l'autre avait perdu.

Il produiſit enſuite un jeune homme, qui étant éperdument épris d'une fille, qu'il allait épouſer, l'avait cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, et qui avait encore payé la dot en cédant la fille.

Enſuite il fit paraître un ſoldat, qui dans la guerre d'Hircanie avait donné encore un plus grand exemple de généroſité. Des ſoldats ennemis lui enlevaient ſa maîtreſſe, et il la défendait contr'eux: on vint lui dire que d'autres hircaniens enlevaient ſa mère à quelques pas de là: il quitta en pleurant ſa maîtreſſe, et courut délivrer ſa mère: il retourna enſuite vers celle qu'il aimait, et la trouva expirante. Il voulut ſe tuer; ſa mère lui remontra qu'elle n'avait que lui pour tout ſecours, et il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les juges penchaient pour ce ſoldat. Le roi prit la parole, et dit: Son action et celle des autres ſont belles; mais elles ne m'étonnent point; hier *Zadig* en a fait une qui m'a étonné. J'avais diſgracié depuis quelques jours mon miniſtre et mon favori *Coreb*. Je me plaignais de lui avec violence, et tous mes courtiſans m'aſſuraient que j'étais trop doux; c'était à qui me dirait le plus de mal de *Coreb*. Je demandai à *Zadig* ce qu'il en penſait, et il oſa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos hiſtoires, des exemples qu'on a payé de ſon bien une erreur, qu'on a cédé ſa maîtreſſe, qu'on a préféré une mère à l'objet de ſon amour;

mais je n'ai jamais lu qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié contre qui son souverain était en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses : mais je donne la coupe à *Zadig*.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave, lorsqu'il contrediſait votre passion. On admira le roi et *Zadig*. Le juge qui avait donné son bien, l'amant qui avait marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avait préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : *Zadig* eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas long-temps. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portait. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. *Zadig* disait : Je suis donc enfin heureux; mais il se trompait.

CHAPITRE VI.

Le Ministre.

Le roi avait perdu son premier ministre. Il choisit *Zadig* pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix; car depuis la fondation de l'empire il n'y avait jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés; l'Envieux en eut un

crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement. *Zadig* ayant remercié le roi et la reine, alla remercier aussi le perroquet: Bel oiseau, lui dit-il, c'est vous qui m'avez sauvé la vie, et qui m'avez fait premier ministre: la chienne et le cheval de leurs majestés m'avaient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait du bien. Voilà donc de quoi dépendent les destins des hommes! mais, ajouta-t-il, un bonheur si étrange sera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit: Oui. Ce mot frappe *Zadig*; cependant comme il était bon physicien, et qu'il ne croyait pas que les perroquets fussent prophètes, il se rassura bientôt; il se mit à exercer son ministère de son mieux.

Il fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque visir pouvait avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeait une affaire, ce n'était pas lui qui jugeait, c'était la loi; mais quand elle était trop sévère, il la tempérait; et quand on manquait de lois, son équité en fesait qu'on aurait prises pour celles de *Zoroastre*.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyait que les lois étaient faites pour secourir les citoyens, autant que pour les intimider. Son principal talent était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent

en usage. Un fameux négociant de Babylone était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur, et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur; chacun disait: C'est l'aîné qui aime le mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur; c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. DIEU soit loué, répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! *Zadig* dit ensuite la même chose au cadet. DIEU soit loué, répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit *Zadig*, et vous aurez les trente mille pièces; c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Une fille fort riche avait fait une promesse de mariage à deux mages, et après avoir reçu quelques mois des instructions de l'un et de l'autre, elle se trouva grosse. Ils voulaient tous deux l'épouser. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a mis en état de donner un citoyen à l'empire. C'est moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un: C'est moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Hé bien, répondit-elle, je reconnais pour père de l'enfant celui des deux qui

lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des mages veut l'élever. La cause est portée devant *Zadig*. Il fait venir les deux mages. Qu'enseigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. Je lui apprendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraison, la dialectique, l'astrologie, la démonomanie, ce que c'est que la substance et l'accident, l'abstrait et le concret, les monades et l'harmonie préétablie. Moi, dit le second, je tâcherai de le rendre juste et digne d'avoir des amis. *Zadig* prononça : *Que tu sois son père ou non, tu épouseras sa mère.*

Il venait tous les jours des plaintes à la cour contre l'Itimadoulet de Médie, nommé *Irax*. C'était un grand seigneur dont le fond n'était pas mauvais, mais qui était corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffrait rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse, il ne respirait que la fausse gloire et les faux plaisirs; *Zadig* entreprit de le corriger.

Il lui envoya de la part du roi un maître de musique avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devaient pas le quitter. L'ordre du roi portait que l'étiquette suivante serait inviolablement observée, et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux *Irax* fut éveillé, le maître de musique entra suivi des

voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures, et de trois minutes en trois minutes le refrein était :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur,
Ah, combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts d'heure, dans laquelle on le louait expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquaient. La harangue finie, on le conduisait à table au son des instrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : il aura raison ; à peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écrie : il a raison. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rire des bons mots qu'*Irax* avait dits ou qu'il avait dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honorait selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable ; la cinquième fut un supplice : enfin outré d'entendre toujours chanter ; Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même ! d'entendre toujours dire qu'il avait raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître-d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus

appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes, et fut plus heureux ; car, comme dit le *Sadder*, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

CHAPITRE VII.

Les disputes et les audiences.

C'est ainsi que *Zadig* montrait tous les jours la subtilité de son génie et la bonté de son ame ; on l'admirait, et cependant on l'aimait. Il passait pour le plus fortuné de tous les hommes ; tout l'empire était rempli de son nom ; toutes les femmes le lorgnaient ; tous les citoyens célébraient sa justice ; les savans le regardaient comme leur oracle ; les prêtres même avouaient qu'il en savait même plus que le vieux archimage *Yébor*. On était bien loin alors de lui faire des procès sur les griffons ; on ne croyait que ce qui lui semblait croyable.

Il y avait une grande querelle dans Babylone, qui durait depuis quinze cents années, et qui partageait l'empire en deux sectes opiniâtres ; l'une prétendait qu'il ne fallait jamais entrer dans le temple de *Mithra* que du pied gauche ; l'autre avait cette coutume en abomination, et n'entrait jamais que du pied droit. On attendait le jour de la fête solennelle du feu sacré, pour savoir quelle secte serait favorisée par *Zadig*. L'univers avait les yeux sur ses deux pieds, et toute la ville était en agitation et en suspens. *Zadig* entra dans le temple en sautant à pieds joints, et il prouva

ensuite, par un discours éloquent, que le Dieu du ciel et de la terre, qui n'a acception de personne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'Envieux et sa femme prétendirent que dans son discours il n'y avait pas assez de figures, qu'il n'avait pas fait assez danser les montagnes et les collines. Il est sec et sans génie, disaient ils; on ne voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber, ni le soleil fondre comme de la cire; il n'a point le bon style oriental. *Zadig* se contentait d'avoir le style de la raison. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il était dans le bon chemin, non pas parce qu'il était raisonnable, non pas parce qu'il était aimable, mais parce qu'il était premier visir.

Il termina aussi heureusement le grand procès entre les mages blancs et les mages noirs. Les blancs soutenaient que c'était une impiété de se tourner en priant DIEU vers l'orient d'hiver: les noirs assuraient que DIEU avait en horreur les prières des hommes qui se tournaient vers le couchant d'été. *Zadig* ordonna qu'on se tournât comme on voudrait.

Il trouva ainsi le secret d'expédier le matin les affaires particulières et les générales: le reste du jour il s'occupait des embellissemens de Babylone: il fesait représenter des tragédies où l'on pleurait, et des comédies où l'on riait; ce qui était passé de mode depuis long-temps, et ce qu'il fit renaître parce qu'il avait du goût. Il ne prétendait pas en savoir plus que les artistes;

il les récompensait par des bienfaits et des distinctions, et n'était point jaloux en secret de leurs talens. Le soir il amusait beaucoup le roi, et sur-tout la reine. Le roi disait : Le grand ministre ! La reine disait : L'aimable ministre ! et tous deux ajoutaient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plupart venaient lui parler des affaires qu'elles n'avaient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'Envieux s'y présenta des premières ; elle lui jura par *Mithra*, par *Zenda Vesta*, et par le feu sacré, qu'elle avait détesté la conduite de son mari ; elle lui confia ensuite que ce mari était un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le punissaient, en lui refusant les précieux effets de ce feu sacré par lequel seul l'homme est semblable aux immortels : elle finit par laisser tomber sa jarretière ; *Zadig* la ramassa avec sa politesse ordinaire, mais il ne la rattacha point au genou de la dame ; et cette petite faute, si c'en est une, fut la cause des plus horribles infortunes. *Zadig* n'y pensa pas, et la femme de l'Envieux y pensa beaucoup.

D'autres dames se présentaient tous les jours. Les annales secrètes de Babylone prétendent qu'il succomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir sans volupté, et d'embrasser son amante avec distraction. Celle à qui il donna, sans presque s'en apercevoir, des marques de sa protection, était une femme de chambre de la reine *Astartés*.

Cette tendre babylonienne se disait à elle-même pour se consoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieusement d'affaires dans la tête, puisqu'il y songe encore, même en faisant l'amour. Il échappa à *Zadig*, dans les instans où plusieurs personnes ne disent mot, et où d'autres ne prononcent que des paroles sacrées, de s'écrier tout d'un coup : *La reine.* La babylonienne crut qu'enfin il était revenu à lui dans un bon moment, et qu'il lui disait : *Ma reine.* Mais *Zadig* toujours très-distrait prononça le nom d'*Astarté.* La dame, qui dans ces heureuses circonstances interprétait tout à son avantage, s'imagina que cela voulait dire, vous êtes plus belle que la reine *Astarté.* Elle sortit du sérail de *Zadig* avec de très-beaux présens. Elle alla conter son aventure à l'Envieuse, qui était son amie intime ; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence. Il n'a pas daigné seulement, dit-elle, me rattacher cette jarretière que voici, et dont je ne veux plus me servir. Oh ! oh ! dit la fortunée à l'Envieuse, vous portez les mêmes jarretières que la reine ! Vous les prenez donc chez la même fesseuse ? L'Envieuse rêva profondément, ne répondit rien, et alla consulter son mari l'Envieux.

Cependant *Zadig* s'apercevait qu'il avait toujours des distractions quand il donnait des audiences, et quand il jugeait ; il ne savait à quoi les attribuer ; c'était-là sa seule peine.

Il eut un songe : il lui semblait qu'il était couché d'abord sur des herbes sèches, parmi lesquelles il y en avait quelques-unes de piquantes qui

l'incommodaient; et qu'ensuite il reposait mollement sur un lit de roses, dont il sortait un serpent qui le blessait au cœur de sa langue acérée et envenimée. Hélas, disait-il, j'ai été long-temps couché sur ces herbes sèches et piquantes, je suis maintenant sur le lit de roses; mais quel sera le serpent?

CHAPITRE VIII.

La Jalousie.

Le malheur de *Zadig* vint de son bonheur même, et sur-tout de son mérite. Il avait tous les jours des entretiens avec le roi et avec *Astarté* son auguste épouse. Les charmes de sa conversation redoublaient encore par cette envie de plaire qui est à l'esprit ce que la parure est à la beauté; sa jeunesse et ses grâces firent insensiblement sur *Astarté* une impression dont elle ne s'aperçut pas d'abord. Sa passion croissait dans le sein de l'innocence. *Astarté* se livrait sans scrupule et sans crainte au plaisir de voir et d'entendre un homme cher à son époux et à l'Etat; elle ne cessait de le vanter au roi; elle en parlait à ses femmes, qui enchérissaient encore sur ses louanges; tout servait à enfoncer dans son cœur le trait qu'elle ne sentait pas. Elle faisait des présens à *Zadig*, dans lesquels il entrait plus de galanterie qu'elle ne pensait; elle croyait ne lui parler qu'en reine contente de ses services, et quelquefois ses expressions étaient d'une femme sensible.

Astarté était beaucoup plus belle que cette *Sémire* qui haïssait tant les borgnes, et que cette

autre femme qui avait voulu couper le nez à son époux. La familiarité d'*Aſtarté*, ſes diſcours tendres dont elle commençait à rougir, ſes regards qu'elle voulait détourner, et qui ſe fixaient ſur les ſiens, allumèrent dans le cœur de *Zadig* un feu dont il s'étonna. Il combattit; il appela à ſon ſecours la philoſophie, qui l'avait toujours ſecouru; il n'en tira que des lumières, et n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnaiſſance, la majeſté ſouveraine violée ſe préſentaient à ſes yeux comme des dieux vengeurs; il combattait, il triomphait; mais cette victoire, qu'il fallait remporter à tout moment, lui coûtait des gémiſſemens et des larmes. Il n'oſait plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avait eu tant de charmes pour tous deux; ſes yeux ſe couvraient d'un nuage; ſes diſcours étaient contraints et ſans ſuite: il baiſſait la vue; et quand, malgré lui, ſes regards ſe tournaient vers *Aſtarté*, ils rencontraient ceux de la reine mouillés de pleurs dont il partait des traits de flamme: ils ſemblaient ſe dire l'un à l'autre: Nous nous adorons et nous craignons de nous aimer; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortait d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvait plus porter: dans la violence de ſes agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami *Cador* comme un homme qui, ayant ſoutenu long-temps les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connaître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, et par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit: J'ai déjà démêlé les sentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même; les passions ont des signes auxquels on ne peut se méprendre. Jugez, mon cher *Zadig*, puisque j'ai lu dans votre cœur, si le roi n'y découvrira pas un sentiment qui l'offense. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous résistez à votre passion avec plus de force que la reine ne combat la sienne, parce que vous êtes philosophe, et parce que vous êtes *Zadig*. *Astarté* est femme; elle laisse parler ses regards avec d'autant plus d'imprudence qu'elle ne se croit pas encore coupable. Malheureusement rassurée sur son innocence, elle néglige des dehors nécessaires. Je tremblerai pour elle, tant qu'elle n'aura rien à se reprocher. Si vous étiez d'accord l'un et l'autre, vous sauriez tromper tous les yeux: une passion naissante et combattue éclate; un amour satisfait sait se cacher. *Zadig* frémit à la proposition de trahir le roi son bienfaiteur; et jamais il ne fut plus fidelle à son prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçait si souvent le nom de *Zadig*, son front se couvrait de tant de rougeur en le prononçant; elle était tantôt si animée, tantôt si interdite, quand elle lui parlait en présence du roi; une réverie si profonde s'emparait d'elle, quand il était sorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyait, et imagina tout ce qu'il ne voyait point. Il remarqua sur-tout que les babouches de sa femme étaient bleues, et que les babouches de *Zadig* étaient bleues, que

les rubans de sa femme étaient jaunes, et que le bonnet de *Zadig* était jaune : c'était-là de terribles indices pour un prince délicat. Les soupçons se tournèrent en certitude dans son esprit aigri.

Tous les esclaves des rois et des reines sont autant d'espions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'*Astarté* était tendre, et que *Moabdar* était jaloux. L'Envieux engagea l'Envieuse à envoyer au roi sa jarretière, qui ressemblait à celle de la reine. Pour surcroît de malheur cette jarretière était bleue. Le monarque ne songea plus qu'à la manière de se venger. Il résolut une nuit d'empoisonner la reine, et de faire mourir *Zadig* par le cordeau, au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ses vengeances. Il y avait alors dans la chambre du roi un petit nain qui était muet, mais qui n'était pas sourd. On le souffrait toujours ; il était témoin de ce qui se passait de plus secret, comme un animal domestique. Ce petit muet était très-attaché à la reine et à *Zadig*. Il entendit avec autant de surprise que d'horreur donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable, qui allait s'exécuter dans peu d'heures ? Il ne savait pas écrire ; mais il avait appris à peindre, et savait sur-tout faire ressembler. Il passa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il voulait faire entendre à la reine. Son dessin représentait le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à son eunuque ; un cordeau bleu et un vase

sur une table, avec des jarretières bleues et des rubans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ses femmes; et *Zadig* étranglé à ses pieds. L'horizon représentait un soleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devait se faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'*Astarté*, la réveilla, et lui fit entendre qu'il fallait dans l'instant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de *Zadig*; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute si c'est un songe; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut sa surprise, et qui pourrait exprimer la consternation et le désespoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: *Fuyez dans l'instant même, ou l'on va vous arracher la vie. Fuez, Zadig, je vous l'ordonne au nom de notre amour et de mes rubans jaunes. Je n'étais point coupable; mais je sens que je vais mourir criminelle.*

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir *Cador*; et sans rien lui dire, il lui donna ce billet. *Cador* le força d'obéir et de prendre sur le champ la route de Memphis. Si vous osez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez sa mort; si vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de sa destinée: suivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, et je vous apprendrai ce qui se sera passé à Babylone.

Cador dans le moment même fit placer deux dromadaires des plus légers à la course vers une porte secrète du palais ; il fit monter *Zadig*, qu'il fallut porter, et qui était près de rendre l'ame. Un seul domestique l'accompagna ; et bientôt *Cador*, plongé dans l'étonnement et dans la douleur, perdit son ami de vue.

Cet illustre fugitif arrivé sur le bord d'une colline, d'où on voyait Babylone, tourna la vue sur le palais de la reine, et s'évanouit ; il ne reprit ses sens que pour verser des larmes, et pour souhaiter la mort. Enfin après s'être occupé de la destinée déplorable, de la plus aimable des femmes et de la première reine du monde, il fit un mouvement de retour sur lui-même, et s'écria : Qu'est-ce donc que la vie humaine ? O vertu ! à quoi m'avez-vous servi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troisième, qui n'est point coupable, et qui est plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une source de malédictions, et je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'eusse été méchant comme tant d'autres, je serais heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funestes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort sur le visage, et l'ame abymée dans l'excès d'un sombre désespoir, il continuait son voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

La femme battue.

ZADIG dirigeait sa route sur les étoiles. La constellation d'*Orion* et le brillant astre de *Sirius* le guidaient vers le pôle de *Canope*. Il admirait ces vastes globes de lumière qui ne paraissent que de faibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paraît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figurait alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atome de boue. Cette image vraie semblait anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être et celui de Babylone. Son ame s'élançait jusque dans l'infini, et contemplait, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite rendu à lui-même, et rentrant dans son cœur il pensait qu'*Astarté* était peut-être morte pour lui, l'univers disparaissait à ses yeux, et il ne voyait dans la nature entière qu'*Astarté* mourante et *Zadig* infortuné. Comme il se livrait à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançait vers les frontières de l'Egypte; et déjà son domestique fidelle était dans la première bourgade, où il lui cherchait un logement. *Zadig* cependant se promenait vers les jardins qui bordaient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelait le ciel et la terre à son secours, et un homme

furieux qui la suivait. Elle était déjà atteinte par lui, elle embrassait ses genoux. Cet homme l'accablait de coups et de reproches. Il jugea à la violence de l'égyptien, et aux pardons réitérés que lui demandait la dame, que l'un était un jaloux, et l'autre une infidelle; mais quand il eut considéré cette femme qui était d'une beauté touchante, et qui même ressemblait un peu à la malheureuse *Astarté*, il se sentit pénétré de compassion pour elle et d'horreur pour l'égyptien. Secourez moi, s'écria-t-elle à *Zadig*, avec des sanglots; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes; sauvez-moi la vie. A ces cris, *Zadig* courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avait quelque connaissance de la langue égyptienne. Il lui dit en cette langue: Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la faiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes? Ah! ah! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi; et c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenait d'une main par les cheveux; et prenant sa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui était de sang-froid évita aisément le coup d'un furieux. Il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle se brise entre leurs mains. L'égyptien tire son épée: *Zadig* s'arme de la sienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porta cent coups précipités: celui-là les para avec adresse. La dame assise sur un gazon, rajuste sa

coiffure et les regarde. L'égyptien était plus robuste que son adversaire ; *Zadig* était plus adroit. Celui-ci se battait en homme dont la tête conduisait le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidait les mouvemens au hasard. *Zadig* passe à lui et le désarme ; et tandis que l'égyptien devenu plus furieux veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'égyptien hors de lui tire son poignard ; il en blesse *Zadig* dans le temps même que le vainqueur lui pardonnait. *Zadig* indigné lui plonge son épée dans le sein. L'égyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. *Zadig* alors s'avança vers la dame, et lui dit d'une voix soumise : Il m'a forcé de le tuer : je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu. Que voulez-vous maintenant de moi, Madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrais pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit *Zadig* ; il vous battait de toutes ses forces, et il voulait m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous secourir. Je voudrais qu'il me battît encore, reprit la dame, en poussant des cris. Je le méritais bien, je lui avais donné de la jalousie. Plût au ciel qu'il me battît, et que tu fusses à sa place ! *Zadig* plus surpris, et plus en colère qu'il ne l'avait été de sa vie, lui dit : Madame, toute

belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avait-il fait quelques pas qu'il se retourne au bruit que faisaient quatre courriers de Babylone. Ils venaient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'est elle-même ; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessait de crier à *Zadig* : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous. Secourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avait passé à *Zadig* de se battre désormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il était blessé, son sang coulait, il avait besoin de secours ; et la vue des quatre babyloniens, probablement envoyés par le roi *Moabdar*, le remplissait d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre courriers de Babylone venaient prendre cette égyptienne, mais encore plus étonné du caractère de cette dame.

CHAPITRE X.

L'Esclavage.

COMME il entrait dans la bourgade égyptienne, il se vit entouré par le peuple. Chacun criait: Voilà celui qui a enlevé la belle *Missouf*, et qui vient d'assassiner *Clétofis*. Messieurs, dit-il, DIEU me préserve d'enlever jamais votre belle *Missouf*; elle est trop capricieuse: et à l'égard de *Clétofis*, je ne l'ai point assassiné; je me suis défendu seulement contre lui. Il voulait me tuer, parce que je lui avais demandé très-humblement grâce pour la belle *Missouf*, qu'il battait impitoyablement. Je suis un étranger qui vient chercher un asile dans l'Egypte: et il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, et par assassiner un homme.

Les Egyptiens étaient alors justes et humains. Le peuple conduisit *Zadig* à la maison de ville. On commença par le faire penser de sa blessure, et ensuite on l'interrogea, lui et son domestique séparément, pour savoir la vérité. On reconnut que *Zadig* n'était point un assassin; mais il était coupable du sang d'un homme; la loi le condamnait à être esclave. On vendit au profit de la bourgade ses deux chameaux; on distribua aux habitans tout l'or qu'il avait apporté; sa personne fut exposée en vente dans la place publique, ainsi que celle de son compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé *Séroc*, y mit l'enchère; mais

le valet, plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chèrement que le maître. On ne fesait pas de comparaison entre ces deux hommes. *Zadig* fut donc esclave subordonné à son valet: on les attacha ensemble avec une chaîne qu'on leur passa aux pieds, et en cet état ils suivirent le marchand arabe dans sa maison. *Zadig* en chemin consolait son domestique, et l'exhortait à la patience; mais, selon sa coutume, il fesait des réflexions sur la vie humaine. Je vois, lui disait-il, que les malheurs de ma destinée se répandent sur la tienne. Tout m'a tourné jusqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour avoir vu passer une chienne; j'ai pensé être empalé pour un griffon; j'ai été envoyé au supplice parce que j'avais fait des vers à la louange du roi; j'ai été sur le point d'être étranglé parce que la reine avait des rubans jaunes, et me voici esclave avec toi, parce qu'un brutal a battu sa maîtresse. Allons, ne perdons point courage; tout ceci finira peut être; il faut bien que les marchands arabes aient des esclaves; et pourquoi ne le serais-je pas comme un autre, puisque je suis homme comme un autre? Ce marchand ne sera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ses esclaves, s'il en veut tirer des services. Il parlait ainsi, et dans le fond de son cœur il était occupé du sort de la reine de Babylone.

Setoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déserte, avec ses esclaves et ses chameaux. Sa tribu habitait vers le désert d'Oreb. Le che-

min fut long et pénible. *Sétoc* dans la route fesait bien plus de cas du valet que du maitre, parce que le premier chargeait bien mieux les chameaux; et toutes les petites distinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb : on repartit sa charge sur le dos de chacun des serviteurs; *Zadig* en eut sa part. *Sétoc* se mit à rire en voyant tous ses esclaves marcher courbés. *Zadig* prit la liberté de lui en expliquer la raison, et lui apprit les lois de l'équilibre. Le marchand étonné commença à le regarder d'un autre œil. *Zadig*, voyant qu'il avait excité sa curiosité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choses qui n'étaient point étrangères à son commerce; les pesanteurs spécifiques des métaux et des denrées, sous un volume égal; les propriétés de plusieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étaient pas; enfin il lui parut un sage. *Sétoc* lui donna la préférence sur son camarade, qu'il avait tant estimé. Il le traita bien, et n'eut pas sujet de s'en repentir.

Arrivé dans sa tribu, *Sétoc* commença par redemander cinq cents onces d'argent à un hébreu, auquel il les avait prêtées en présence de deux témoins; mais ces deux témoins étaient morts, et l'hébreu ne pouvant être convaincu s'approprial l'argent du marchand, en remerciant DIEU de ce qu'il lui avait donné le moyen de tromper un arabe. *Sétoc* confia sa peine à *Zadig*, qui était devenu son conseil. En quel endroit, demanda *Zadig*, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidelle? Sur une large pierre, répondit le

marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſt le caractère de votre débiteur, dit *Zadig*? Celui d'un fripon, reprit *Sétoc*. Mais, je vous demande ſi c'eſt un homme vif ou flegmatique, aviſé ou imprudent. C'eſt de tous les mauvais payeurs, dit *Sétoc*, le plus vif que je connaiſſe. Hé bien, inſiſta *Zadig*, permettez que je plaide votre cauſe devant le juge. En effet, il cita l'hébreu au tribunal, et il parla ainſi au juge: Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet homme, au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins, dit le juge. Non, ils ſont morts: mais il reſte une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté; et s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'eſpère qu'elle portera témoignage; nous reſterons ici l'hébreu et moi, en attendant que la pierre vienne: je l'enverrai chercher aux dépens de *Sétoc* mon maître. Très-volontiers, répondit le juge; et il ſe mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience; Hé bien, dit-il à *Zadig*, votre pierre n'eſt pas encore venue? L'hébreu en riant répondit: Votre grandeur reſterait ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſerait pas encore arrivée; elle eſt à plus de ſix milles d'ici: et il faudrait quinze hommes pour la remuer. Hé bien, s'écria *Zadig*, je vous avais bien dit que la pierre porterait témoignage; puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge

ordonna

ordonna qu'il ſerait lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave *Zadig* et la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

Le Bûcher.

Setoc enchanté fit de ſon eſclave ſon ami intime. Il ne pouvait pas plus ſe paſſer de lui qu'avait fait le roi de Babylone; et *Zadig* fut heureux que *Sétoc* n'eût point de femme. Il découvrait dans ſon maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture et de bon ſens. Il fut fâché de voir qu'il adorait l'armée céleſte, c'eſt-à-dire le ſoleil, la lune et les étoiles, ſelon l'ancien uſage d'Arabie. Il lui en parlait quelquefois avec beaucoup de diſcrétion. Enfin il lui dit que c'étaient des corps comme les autres, qui ne méritaient pas plus ſon hommage qu'un arbre, ou un rocher. Mais, diſait *Sétoc*, ce ſont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages: ils animent la nature, ils règlent les ſaiſons, ils ſont d'ailleurs ſi loin de nous qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantages, répondit *Zadig*, des eaux de la mer Rouge qui portent vos marchandiſes aux Indes. Pourquoi ne ſerait-elle pas auſſi ancienne que les étoiles? Et ſi vous adorez ce qui eſt éloigné de vous, vous devez adorer la terre des *Gangarides* qui eſt aux extrémités du monde. Non, diſait

Sétoc, les étoiles sont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le soir venu, *Zadig* alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devait souper avec *Sétoc*; et dès que son patron parut, il se jeta à genoux devant ces cires allumées, et leur dit: Eternelles et brillantes clartés, soyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il se mit à table sans regarder *Sétoc*. Que faites-vous donc, lui dit *Sétoc* étonné? Je fais comme vous, répondit *Zadig*; j'adore ces chandelles, et je néglige leur maître et le mien. *Sétoc* comprit le sens profond de cet apologue. La sagesse de son esclave entra dans son ame; il ne prodigua plus son encens aux créatures, et adora l'être éternel qui les a faites.

Il y avait alors dans l'Arabie une coutume affreuse venue originairement de Scythie, et qui, s'étant établie dans les Indes par le crédit des brachmanes, menaçait d'envahir tout l'Orient. Lorsqu'un homme marié était mort, et que sa femme bien-aimée voulait être sainte, elle se brûlait en public sur le corps de son mari. C'était une fête solennelle, qui s'appelait *le bûcher du veuvage*. La tribu, dans laquelle il y avait eu le plus de femmes brûlées, était la plus considérée. Un arabe de la tribu de *Sétoc* étant mort, sa veuve, nommée *Almona*, qui était fort dévote, fit savoir le jour et l'heure où elle se jetterait dans le feu au son des tambours et des trompettes. *Zadig* remontra à *Sétoc* combien cette horrible coutume était contraire au bien du genre-humain; qu'on laissait brûler tous les jours de jeunes veuves qui

pouvaient donner des enfans à l'Etat, ou du moins élever les leurs; et il le fit convenir qu'il fallait, si on pouvait, abolir un usage si barbare. *Sétoc* répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes sont en possession de se brûler. Qui de nous osera changer une loi que le temps a consacrée? y a-t-il rien de plus respectable qu'un ancien abus? La raison est plus ancienne, reprit *Zadig*. Parlez aux chefs des tribus, et je vais trouver la jeune veuve.

Il se fit présenter à elle; et après s'être insinué dans son esprit par des louanges sur sa beauté, après lui avoir dit combien c'était dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore sur sa constance et sur son courage. Vous aimiez donc prodigieusement votre mari, lui dit-il? Moi? point du tout, répondit la dame arabe. C'était un brutal, un jaloux, un homme insupportable; mais je suis fermement résolue de me jeter sur son bûcher. Il faut, dit *Zadig*, qu'il y ait apparemment un plaisir bien délicieux à être brûlée vive. Ah! cela fait frémir la nature, dit la dame; mais il faut en passer par-là. Je suis dévote, je serais perdue de réputation, et tout le monde se moquerait de moi si je ne me brûlais pas. *Zadig* l'ayant fait convenir qu'elle se brûlait pour les autres, et par vanité, lui parla long-temps d'une manière à lui faire aimer un peu la vie, et parvint même à lui inspirer quelque bienveillance pour celui qui lui parlait. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, si la vanité de vous brûler ne vous tenait pas? Hélas! dit la dame, je crois que je vous prierais de m'épouser.

Zadig était trop rempli de l'idée d'*Aſtarté*, pour ne pas éluder cette déclaration ; mais il alla dans l'inſtant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'était paſſé, et leur conſeilla de faire une loi, par laquelle il ne ſerait permis à une veuve de ſe brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme tête à tête, pendant une heure entière. Depuis ce temps, aucune dame ne ſe brûla en Arabie. On eut au ſeul *Zadig* l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume ſi cruelle, qui durait depuis tant de ſiècles. Il était donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

Le Souper.

SETOC, qui ne pouvait ſe ſéparer de cet homme en qui habitait la ſageſſe, le mena à la grande foire de Baſſora, où devaient ſe rendre les plus grands négocians de la terre habitable. Ce fut pour *Zadig* une conſolation ſenſible de voir tant d'hommes de diverſes contrées réunis dans la même place. Il lui paraiſſait que l'univers était une grande famille qui ſe reſſemblait à Baſſora. Il ſe trouva à table dès le ſecond jour avec un égyptien, un indien gangaride, un habitant du Cathay, un grec, un celte et pluſieurs autres étrangers, qui, dans leurs fréquens voyages vers le golfe arabique, avaient appris aſſez d'arabe pour ſe faire entendre. L'égyptien paraiſſait fort en colère. Quel abominable pays que Baſſora, diſait-il ! on m'y refuſe mille onces d'or ſur le meilleur effet du monde. Com-

ment donc, dit *Sétoc*? sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'égyptien; c'était la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnait toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; et je trouverais dans mon pays tout ce que je voudrais en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. Tout en se courroucant il était prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'indien le prenant par la main s'écria avec douleur: Ah! qu'allez-vous faire? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous-en bien, dit le gangaride. Il se pourrait faire que l'ame de la défunte fût passée dans le corps de cette poule, et vous ne voudriez pas vous exposer à manger votre tante. Faire cuire des poules, c'est outrager manifestement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature et vos poules? reprit le colérique égyptien; nous adorons un bœuf, et nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, est-il possible, dit l'homme du Gange? Il n'y a rien de si possible, repartit l'autre; il y a cent trente-cinq mille ans que nous en usons ainsi, et personne parmi nous n'y trouve à redire. A cent trente-cinq mille ans, dit l'indien! ce compte est un peu exagéré; il n'y en a que quatre-vingts mille que l'Inde est peuplée, et assurément nous sommes vos anciens; et *Brama* nous avait défendu de manger des bœufs avant que vous vous fussiez avisés de les mettre sur les

autels et à la broche. Voilà un plaisant animal que votre *Brama*, pour le comparer à *Apis*, dit l'égyptien; qu'a donc fait votre *Brama* de si beau? Le bramin répondit: C'est lui qui a appris aux hommes à lire et à écrire, et à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un chaldéen qui était auprès de lui, c'est *le poisson Oannés* à qui on doit de si grands bienfaits; et il est juste de ne rendre qu'à lui ses hommages. Tout le monde vous dira que c'était un être divin, qu'il avait la queue dorée, avec une belle tête d'homme, et qu'il sortait de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut plusieurs enfans qui furent tous rois, comme chacun sait. J'ai son portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'est assurément une très-grande impiété de faire cuire du poisson; d'ailleurs vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble et trop récente pour me rien disputer. La nation égyptienne ne compte que cent trente-cinq mille ans, et les Indiens ne se vantent que de quatre vingts mille, tandis que nous avons des almanachs de quatre mille siècles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, et je vous donnerai à chacun un beau portrait d'*Oannés*.

L'homme de Cambalu, prenant la parole, dit: Je respecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, *Brama*, le bœuf *Apis*, le beau poisson *Oannés*; mais peut-être que le *Li* (*a*)

(*a*) Mots chinois qui signifient proprement, *Li*, la lumière naturelle, la raison, et *Tien*, le ciel, et qui signifient aussi DIEU.

ou le *Tien*, comme on voudra l'appeler, vaut bien les bœufs et les poissons. Je ne dirai rien de mon pays ; il est aussi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée et les Indes ensemble. Je ne dispute pas d'antiquité, parce qu'il suffit d'être heureux, et que c'est fort peu de chose d'être ancien : mais s'il fallait parler d'almanachs, je dirais que toute l'Asie prend les nôtres, et que nous en avions de fort bons avant qu'on sût l'arithmétique en Chaldée.

Vous êtes de grands ignorans tous tant que vous êtes, s'écria le grec : est-ce que vous ne savez pas que le chaos est le père de tout, et que la forme et la matière ont mis le monde dans l'état où il est ? Ce grec parla long-temps ; mais il fut enfin interrompu par le celte, qui, ayant beaucoup bu pendant qu'on disputait, se crut alors plus savant que tous les autres, et dit en jurant qu'il n'y avait que *Teutath* et le gui de chêne qui valussent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avait toujours du gui dans sa poche ; que les Scythes ses ancêtres étaient les seuls gens de bien qui eussent jamais été au monde ; qu'ils avaient à la vérité quelquefois mangé des hommes, mais que cela n'empêchait pas qu'on ne dût avoir beaucoup de respect pour sa nation ; et qu'enfin si quelqu'un parlait mal de *Teutath*, il lui apprendrait à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, et *Sétoc* vit le moment où la table allait être ensanglantée. *Zadig*, qui avait gardé le silence pendant toute la dispute, se leva enfin : il s'adressa d'abord au celte, comme au plus furieux ; il lui dit qu'il avait raison, et lui

demanda du gui ; il loua le grec sur son éloquence, et adoucit tous les esprit échauffés. Il ne dit que très-peu de chose à l'homme du Cathay, parce qu'il avait été le plus raisonnable de tous. Ensuite il leur dit : Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot ils se récrièrent tous. N'est-il pas vrai, dit-il au celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui et le chêne ? Assurément, répondit le celte. Et vous, Monsieur l'égptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? Oui, dit l'égyptien. Le poisson *Oannés*, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer et les poissons. D'accord, dit le chaldéen. L'indien, ajouta-t-il, et le cathayen reconnaissent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choses admirables que le grec a dites, mais je suis sûr qu'il admet aussi un être supérieur, de qui la forme et la matière dépendent. Le grec, qu'on admirait, dit que *Zadig* avait très-bien pris sa pensée. Vous êtes donc tous de même avis, repliqua *Zadig*, et il n'y a pas là de quoi se quereller. Tout le monde l'embrassa. *Sétoc*, après avoir vendu fort cher ses denrées, reconduisit son ami *Zadig* dans sa tribu. *Zadig* apprit en arrivant qu'on lui avait fait son procès en son absence, et qu'il allait être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII.

Le Rendez-vous.

PENDANT son voyage à Bassora, les prêtres des étoiles avaient résolu de le punir. Les pierreries et les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyaient au bûcher leur appartenaient de droit, c'était bien le moins qu'ils fissent brûler *Zadig* pour le mauvais tour qu'il leur avait joué. Ils accusèrent donc *Zadig* d'avoir des sentimens erronés sur l'armée céleste; ils déposèrent contre lui, et jurèrent qu'ils lui avaient entendu dire que les étoiles ne se couchaient pas dans la mer. Ce blasphème effroyable fit frémir les juges; ils furent prêts de déchirer leurs vêtemens, quand ils ouirent ces paroles impies, et ils l'auraient fait sans doute, si *Zadig* avait eu de quoi les payer. Mais, dans l'excès de leur douleur, ils se contentèrent de le condamner à être brûlé à petit feu. *Sétoc* désespéré employa en vain son crédit pour sauver son ami; il fut bientôt obligé de se taire. La jeune veuve *Almona*, qui avait pris beaucoup de goût à la vie, et qui en avait obligation à *Zadig*, résolut de le tirer du bûcher, dont il lui avait fait connaître l'abus. Elle roula son dessein dans sa tête, sans en parler à personne. *Zadig* devait être exécuté le lendemain; elle n'avait que la nuit pour le sauver: voici comme elle s'y prit en femme charitable et prudente.

Elle se parfuma; elle releva sa beauté par l'ajustement le plus riche et le plus galant, et

alla demander une audience secrète au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes : Fils aîné de la grande ourse, frère du taureau, cousin du grand chien, (c'étaient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes scrupules. J'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avais-je à conserver ? une chair périssable, et qui est déjà toute flétrie. En disant ces paroles, elle tira, de ses longues manches de soie, ses bras nus d'une forme admirable et d'une blancheur éblouissante. Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans son cœur que cela valait beaucoup. Ses yeux le dirent, et sa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avait vu de sa vie de si beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reste ; mais vous m'avouerez que la gorge n'était pas digne de mes attentions. Alors elle laissa voir le sein le plus charmant que la nature eût jamais formé. Un bouton de rose sur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance sur du buis, et les agneaux sortant du lavoir auraient semblé d'un jaune brun. Cette gorge, ses grands yeux noirs qui languissaient en brillant doucement d'un feu tendre, ses joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur, son nez qui n'était pas comme la tour du mont Liban, ses lèvres, qui étaient comme deux bordures de corail, renfermant les plus belles perles de la mer d'Arabie, tout cela

enſemble fit croire au vieillard qu'il avait vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. *Almona* le voyant enflammé lui demanda la grâce de *Zadig*. Hélas! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderai ſa grâce, mon indulgence ne ſervirait de rien, il faut qu'elle ſoit ſignée de trois autres de mes confrères. Signez toujours, dit *Almona*. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs ſeront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit *Almona*; ayez ſeulement pour agréable de venir dans ma chambre après que le ſoleil ſera couché, et dès que la brillante étoile *Sheat* ſera ſur l'horizon; vous me trouverez ſur un ſopha couleur de roſe, et vous en uſerez comme vous pourrez avec votre ſervante. Elle ſortit alors emportant avec elle la ſignature, et laiſſa le vieillard plein d'amour et de défiance de ſes forces. Il employa le reſte du jour à ſe baigner; il but une liqueur compoſée de la canelle de Ceilan, et des précieuſes épices de Tidor et de Ternate, et attendit avec impatience que l'étoile *Sheat* vînt à paraître.

Cependant la belle *Almona* alla trouver le ſecond pontife. Celui ci l'aſſura que le ſoleil, la lune et tous les feux du firmament n'étaient que des feux follets en comparaiſon de ſes charmes. Elle lui demanda la même grâce, et on lui propoſa d'en donner le prix. Elle ſe laiſſa vaincre, et donna rendez-vous au ſecond pontife au lever de l'étoile *Algenib*. De là elle paſſa chez le troiſième et chez le quatrième prêtre, prenant toujours une ſignature, et donnant un rendez-vous d'étoile en

étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms, et leur dit, à quel prix les prêtres avaient vendu la grâce de *Zadig*. Chacun d'eux arriva à l'heure prescrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver ses confrères, et plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifestée. *Zadig* fut sauvé. *Sétoc* fut si charmé de l'habileté d'*Almona* qu'il en fit sa femme. (2)

CHAPITRE XIV.

La Danse.

Sétoc devait aller, pour les affaires de son commerce, dans l'île de Serendib ; mais le premier mois de son mariage, qui est, comme on sait, la lune du miel, ne lui permettait ni de quitter sa

(2) Les deux chapitres suivans ne se trouvent point dans les éditions imprimées. Le chapitre XIII était terminé par ce qui suit. *Zadig* partit après s'être jeté aux pieds de sa belle libératrice. *Sétoc* et lui se quittèrent en pleurant, en se jurant une amitié éternelle, et en se promettant que le premier des deux qui ferait une grande fortune en ferait part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours pensant à sa malheureuse *Astarté*, et toujours réfléchissant sur le sort qui s'obstinait à le jouer de lui et à le persécuter. Quoi, disait-il, quatre cents onces d'or pour avoir vu passer une chienne ! condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! prêt à être étranglé, parce que la reine avait des babouches de la couleur de mon bonnet ! réduit en esclavage pour avoir secouru une femme qu'on battait ; et sur le point d'être brûlé pour avoir sauvé la vie à toutes les jeunes veuves arabes !

femme, ni de croire qu'il pût jamais la quitter: il pria son ami *Zadig* de faire pour lui le voyage. Hélas! disait *Zadig*, faut-il que je mette encore un plus vaste espace entre la belle *Astarté* et moi? mais il faut servir mes bienfaiteurs: il dit; il pleura, et il partit.

Il ne fut pas long-temps dans l'île de Serendib sans y être regardé comme un homme extraordinaire. Il devint l'arbitre de tous les différends entre les négocians, l'ami des sages, le conseil du petit nombre de gens qui prennent conseil. Le roi voulut le voir et l'entendre. Il connut bientôt tout ce que valait *Zadig*; il eut confiance en sa sagesse, et en fit son ami. La familiarité et l'estime du roi fit trembler *Zadig*. Il était nuit et jour pénétré du malheur que lui avaient attiré les bontés de *Moabdar*. Je plais au roi, disait-il; ne serai-je pas perdu? Cependant il ne pouvait se dérober aux caresses de sa majesté; car il faut avouer que *Nabussan* roi de Serendib, fils de *Nussanab*, fils de *Nabassun*, fils de *Sanbusna*, était un des meilleurs princes de l'Asie; et que quand on lui parlait il était difficile de ne le pas aimer.

Ce bon prince était toujours loué, trompé et volé: c'était à qui pillerait ses trésors. Le receveur-général de l'île de Serendib donnait toujours cet exemple fidellement suivi par les autres. Le roi le savait; il avait changé de trésorier plusieurs fois, mais il n'avait pu changer la mode établie de partager les revenus du roi en deux moitiés inégales, dont la plus petite revenait toujours à sa majesté, et la plus grosse aux administrateurs.

Le roi *Nabuſſan* confia ſa peine au ſage *Zadig*. Vous qui ſavez tant de belles choſes, lui dit-il, ne ſauriez-vous point le moyen de me faire trouver un tréſorier qui ne me vole point? Aſſurément, répondit *Zadig*, je ſais une façon infaillible de vous donner un homme qui ait les mains nettes. Le roi charmé lui demanda, en l'embraſſant, comment il fallait s'y prendre. Il n'y a, dit *Zadig*, qu'à faire danſer tous ceux qui ſe préſenteront pour la dignité de tréſorier, et celui qui danſera avec le plus de légéreté ſera infailliblement le plus honnête homme. Vous vous moquez, dit le roi; voilà une plaiſante façon de choiſir un receveur de mes finances. Quoi! vous prétendez que celui qui fera le mieux un entrechat ſera le financier le plus intègre et le plus habile! Je ne vous réponds pas qu'il ſera le plus habile, repartit *Zadig*, mais je vous aſſure que ce ſera indubitablement le plus honnête homme. *Zadig* parla't avec tant de confiance que le roi crut qu'il avait quelque ſecret ſurnaturel pour connaître les financiers. Je n'aime pas le ſurnaturel, dit *Zadig*; les gens et les livres à prodiges m'ont toujours déplu: ſi votre majeſté veut me laiſſer faire l'épreuve que je lui propoſe, elle ſera bien convaincue que mon ſecret eſt la choſe la plus ſimple et la plus aiſée. *Nabuſſan*, roi de Serendib, fut bien plus étonné d'entendre que ce ſecret était ſimple, que ſi on le lui avait donné pour un miracle: or bien, dit-il, faites comme vous l'entendrez. Laiſſez-moi faire, dit *Zadig*, vous gagnerez à cette épreuve plus que vous ne penſez. Le jour même,

il fit publier, au nom du roi, que tous ceux qui prétendaient à l'emploi de haut-receveur des deniers de sa gracieuse majesté *Nabussan*, fils de *Nussanab*, eussent à se rendre, en habits de soie légère, le premier de la lune du crocodile, dans l'antichambre du roi. Ils s'y rendirent au nombre de soixante et quatre. On avait fait venir des violons dans un sallon voisin; tout était préparé pour le bal; mais la porte de ce sallon était fermée, et il fallait, pour y entrer, passer par une petite galerie assez obscure. Un huissier vint chercher et introduire chaque candidat, l'un après l'autre, par ce passage dans lequel on le laissait seul quelques minutes. Le roi, qui avait le mot, avait étalé tous ses trésors dans cette galerie. Lorsque tous les prétendans furent arrivés dans le sallon, sa majesté ordonna qu'on les fit danser. Jamais on ne dansa plus pesamment et avec moins de grâce; ils avaient tous la tête baissée, les reins courbés, les mains collées à leurs côtés. Quels fripons! disait tout bas *Zadig*. Un seul d'entr'eux formait des pas avec agilité, la tête haute, le regard assuré, les bras étendus, le corps droit, le jarret ferme. Ah, l'honnête homme, le brave homme! disait *Zadig*. Le roi embrassa ce bon danseur, le déclara trésorier, et tous les autres furent punis et taxés avec la plus grande justice du monde; car chacun, dans le temps qu'il avait été dans la galerie, avait rempli ses poches, et pouvait à peine marcher. Le roi fut fâché pour la nature humaine que de ces soixante et quatre danseurs il y eût soixante et trois filoux. La galerie obscure fut appelée le

corridor de la tentation. On aurait en Perſe empalé ces ſoixante et trois ſeigneurs ; en d'autres pays, on eût fait une chambre de juſtice qui eût conſommé en frais le triple de l'argent volé, et qui n'eût rien remis dans les coffres du ſouverain ; dans un autre royaume, ils ſe ſeraient pleinement juſtifiés, et auraient fait diſgracier ce danſeur ſi léger : à Serendib, ils ne furent condamnés qu'à augmenter le tréſor public, car *Nabuſſan* était fort indulgent.

Il était auſſi fort reconnaiſſant ; il donna à *Zadig* une ſomme d'argent plus conſidérable qu'aucun tréſorier n'en avait jamais volé au roi ſon maître. *Zadig* s'en ſervit pour envoyer des exprès à Babylone, qui devaient l'informer de la deſtinée d'*Aſtarté*. Sa voix trembla en donnant cet ordre, ſon ſang reflua vers ſon cœur, ſes yeux ſe couvrirent de ténèbres, ſon ame fut prête à l'abandonner. Le courrier partit, *Zadig* le vit embarquer ; il rentra chez le roi, ne voyant perſonne, croyant être dans ſa chambre, et prononçant le nom d'amour. Ah ! l'amour, dit le roi ; c'eſt préciſément ce dont il s'agit : vous avez deviné ce qui fait ma peine. Que vous êtes un grand homme ! j'eſpère que vous m'apprendrez à connaître une femme à toute épreuve, comme vous m'avez fait trouver un tréſorier déſintéreſſé. *Zadig* ayant repris ſes ſens, lui promit de le ſervir en amour comme en finance, quoique la choſe parût plus difficile encore.

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Les yeux bleus.

Le corps et le cœur, dit le roi à *Zadig*.... A ces mots le babylonien ne put s'empêcher d'interrompre sa majesté. Que je vous sais bon gré, dit-il, de n'avoir point dit *l'esprit et le cœur*; car on n'entend que ces mots dans les conversations de Babylone; on ne voit que des livres où il est question du cœur et de l'esprit, composés par des gens qui n'ont ni de l'un, ni de l'autre : mais de grâce, Sire, poursuivez. *Nabussan* continua ainsi : Le corps et le cœur sont chez moi destinés à aimer; la première de ces deux puissances a tout lieu d'être satisfaite. J'ai ici cent femmes à mon service, toutes belles, complaisantes, prévenantes, voluptueuses même, ou feignant de l'être avec moi. Mon cœur n'est pas à beaucoup près si heureux. Je n'ai que trop éprouvé qu'on caresse beaucoup le roi de Serendib, et qu'on se soucie fort peu de *Nabussan*. Ce n'est pas que je croie mes femmes infidelles, mais je voudrais trouver une ame qui fût à moi; je donnerais, pour un pareil trésor, les cents beautés dont je possède les charmes : voyez si, sur ces cent sultanes, vous pouvez m'en trouver une dont je sois sûr d'être aimé.

Zadig lui répondit comme il avoit fait sur l'article des financiers : Sire, laissez-moi faire : mais permettez d'abord que je dispose de ce que vous aviez étalé dans la galerie de la tentation; je vous

en rendrai bon compte, et vous n'y perdrez rien. Le roi le laissa le maître absolu. Il choisit dans Serendib trente-trois petits bossus des plus vilains qu'il put trouver, trente-trois pages des plus beaux, et trente-trois bonzes des plus éloquens et des plus robustes. Il leur laissa à tous la liberté d'entrer dans les cellules des sultanes; chaque petit bossu eut quatre mille pièces d'or à donner, et dès le premier jour tous les bossus furent heureux. Les pages, qui n'avaient rien à donner qu'eux-mêmes, ne triomphèrent qu'au bout de deux ou trois jours. Les bonzes eurent un peu plus de peine; mais enfin trente-trois dévotes se rendirent à eux. Le roi, par des jalousies qui avaient vue sur toutes les cellules, vit toutes ces épreuves, et fut émerveillé. De ses cent femmes, quatre-vingt-dix-neuf succombèrent à ses yeux. Il en restait une toute jeune, toute neuve, de qui sa majesté n'avait jamais approché. On lui détacha un, deux, trois bossus qui lui offrirent jusqu'à vingt mille pièces; elle fut incorruptible, et ne put s'empêcher de rire de l'idée qu'avaient ces bossus de croire que de l'argent les rendrait mieux faits. On lui présenta les deux plus beaux pages, elle dit qu'elle trouvait le roi encore plus beau. On lui lâcha le plus éloquent des bonzes, et ensuite le plus intrépide; elle trouva le premier un bavard, et ne daigna pas même soupçonner le mérite du second. Le cœur fait tout, disait-elle; je ne céderai jamais ni à l'or d'un bossu, ni aux grâces d'un jeune homme, ni aux séductions d'un bonze: j'aimerai uniquement *Nabussan* fils de *Nussanab*,

et j'attendrai qu'il daigne m'aimer. Le roi fut transporté de joie, d'étonnement et de tendresse. Il reprit tout l'argent qui avait fait réussir les bossus, et en fit présent à la belle *Falide*; c'était le nom de cette jeune personne. Il lui donna son cœur: elle le méritait bien. Jamais la fleur de la jeunesse ne fut si brillante; jamais les charmes de la beauté ne furent si enchanteurs. La vérité de l'histoire ne permet pas de taire qu'elle fesait mal la révérence, mais elle dansait comme les Fées, chantait comme les Syrènes et parlait comme les Grâces: elle était pleine de talens et et de vertus.

Nabussan aimé l'adora: mais elle avait les yeux bleus, et ce fut la source des plus grands malheurs. Il y avait une ancienne loi qui défendait aux rois d'aimer une de ces femmes que les Grecs ont appelées depuis *boopies*. Le chef des bonzes avait établi cette loi il y avait plus de cinq mille ans; c'était pour s'approprier la maîtresse du premier roi de l'île de Serendib que ce premier bonze avait fait passer l'anathème des yeux bleus en constitution fondamentale d'Etat. Tous les ordres de l'empire vinrent faire à *Nabussan* des remontrances. On disait publiquement que les derniers jours du royaume étaient arrivés, que l'abomination était à son comble, que toute la nature était menacée d'un événement sinistre; qu'en un mot, *Nabussan* fils de *Nussanab*, aimait deux grands yeux bleus. Les bossus, les financiers, les bonzes et les brunes remplirent le royaume de leurs plaintes.

Les peuples sauvages, qui habitent le nord de Serendib, profitèrent de ce mécontentement général. Ils firent une irruption dans les Etats du bon *Nabussan*. Il demanda des subsides à ses sujets; les bonzes, qui possédaient la moitié du revenu de l'Etat, se contentèrent de lever les mains au ciel, et refusèrent de les mettre dans leurs coffres pour aider le roi. Ils firent de belles prières en musique, et laissèrent l'Etat en proie aux barbares.

O mon cher *Zadig*, me tireras-tu encore de cet horrible embarras! s'écria douloureusement *Nabussan*. Très-volontiers, répondit *Zadig*; vous aurez de l'argent des bonzes tant que vous en voudrez. Laissez à l'abandon les terres où sont situés leurs châteaux, et défendez seulement les vôtres. *Nabussan* n'y manqua pas: les bonzes vinrent se jeter aux pieds du roi, et implorer son assistance. Le roi leur répondit par une belle musique, dont les paroles étaient des prières au ciel pour la conservation de leurs terres. Les bonzes enfin donnèrent de l'argent, et le roi finit heureusement la guerre. Ainsi *Zadig*, par ses conseils sages et heureux, et par les plus grands services, s'était attiré l'irréconciliable inimitié des hommes les plus puissans de l'Etat; les bonzes et les brunes jurèrent sa perte; les financiers et les boffus ne l'épargnèrent pas; on le rendit suspect au bon *Nabussan*; les services rendus restent souvent dans l'antichambre, et les soupçons entrent dans le cabinet, selon la sentence de *Zoroastre*: c'était tous les jours de nouvelles

accusations; la première est repoussée, la seconde effleure, la troisième blesse, la quatrième tue.

Zadig intimidé, qui avait bien fait les affaires de son ami *Sétoc*, et qui lui avait fait tenir son argent, ne songea plus qu'à partir de l'île, et résolut d'aller lui-même chercher des nouvelles d'*Astarté*: car, disait-il, si je reste dans Serendib les bonzes me feront empaler; mais où aller, je serai esclave en Egypte, brûlé selon toutes les apparences en Arabie, et étranglé à Babylone. Cependant il faut savoir ce qu'*Astarté* est devenue: partons et voyons à quoi me réserve ma triste destinée.

CHAPITRE XVI.

Le Brigand.

En arrivant aux frontières qui séparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il passait près d'un château assez fort, des arabes armés en sortirent. Il se vit entouré; on lui criait: Tout ce que vous avez nous appartient, et votre personne appartient à notre maître. *Zadig* pour réponse tira son épée; son valet qui avait du courage en fit autant. Ils renversèrent morts les premiers arabes qui mirent la main sur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnèrent point et résolurent de périr en combattant. On voyait deux hommes se défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvait durer long-temps. Le maître du château, nommé *Arbogad*, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faisait *Zadig*,

conçut de l'estime pour lui. Il descendit en hâte, et vint lui-même écarter ses gens, et délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui passe sur mes terres est à moi, dit-il, aussi-bien que ce que je trouve sur les terres des autres; mais vous me paraissez un si brave homme que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans son château, ordonnant à ses gens de le bien traiter; et le soir *Arbogad* voulut souper avec *Zadig*.

Le seigneur du château était un de ces arabes qu'on appelle *voleurs*; mais il faisait quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaises; il volait avec une rapacité furieuse, et donnait libéralement: intrépide dans l'action, assez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, et sur-tout plein de franchise. *Zadig* lui plut beaucoup; sa conversation qui s'anima fit durer le repas; enfin *Arbogad* lui dit: Je vous conseille de vous enrôler sous moi, vous ne sauriez mieux faire; ce métier-ci n'est pas mauvais; vous pourrez un jour devenir ce que je suis. Puis-je vous demander, dit *Zadig*, depuis quel temps vous exercez cette noble profession? Dès ma plus tendre jeunesse, reprit le seigneur. J'étais valet d'un arabe assez habile; ma situation m'était insupportable. J'étais au désespoir de voir que dans toute la terre, qui appartient également aux hommes, la destinée ne m'eût pas réservé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil arabe, qui me dit: Mon fils, ne désespérez pas; il y avait autrefois un grain de sable qui se

lamentait d'être un atome ignoré dans les déserts; au bout de quelques années il devint diamant, et il est à présent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce discours me fit impression; j'étais le grain de sable, je résolus de devenir diamant. Je commençai par voler deux chevaux, je m'associai des camarades; je me mis en état de voler de petites caravanes; ainsi je fis cesser peu à peu la disproportion qui était d'abord entre les hommes et moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, et je fus même dédommagé avec usure: on me considéra beaucoup; je devins seigneur brigand; j'acquis ce château par voie de fait. Le satrape de Syrie voulut m'en déposséder; mais j'étais déjà trop riche pour avoir rien à craindre; je donnai de l'argent au satrape, moyennant quoi je conservai ce château, et j'agrandis mes domaines; il me nomma même trésorier des tributs que l'Arabie pétrée payait au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, et point du tout celle de payeur.

Le grand desterham de Babylone envoya ici au nom du roi *Moabdar* un petit satrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec son ordre: j'étais instruit de tout: je fis étrangler en sa présence les quatre personnes qu'il avait amenées avec lui pour serrer le lacet; après quoi je lui demandai ce que pouvait lui valoir la commission de m'étrangler. Il me répondit que ses honoraires pouvaient aller à trois cents pièces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y aurait plus à gagner avec moi. Je le fis sous-brigand; il est aujourd'hui un

de mes meilleurs officiers, et des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réuſſirez comme lui. Jamais la ſaiſon de voler n'a été meilleure, depuis que *Moabdar* eſt tué, et que tout eſt en confuſion dans Babylone.

Moabdar eſt tué! dit *Zadig*; et qu'eſt devenue la reine *Aſtarté*? Je n'en ſais rien, reprit *Arbogad*. Tout ce que je ſais, c'eſt que *Moabdar* eſt devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone eſt un grand coupe-gorge, que tout l'empire eſt déſolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, et que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine? dit *Zadig*; de grâce, ne ſavez-vous rien de la deſtinée de la reine? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il; elle eſt probablement parmi ſes concubines, ſi elle n'a pas été tuée dans le tumulte; mais je ſuis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris pluſieurs femmes dans mes courſes; je n'en garde aucune; je les vends cher quand elles ſont belles, ſans m'informer de ce qu'elles ſont. On n'achète point le rang; une reine qui ſerait laide ne trouverait pas marchand; peut-être ai-je vendu la reine *Aſtarté*; peut-être eſt elle morte: mais peu m'importe, et je penſe que vous ne devez pas vous en ſoucier plus que moi. En parlant ainſi il bûvait avec tant de courage, il confondait tellement toutes les idées, que *Zadig* n'en put tirer aucun éclairciſſement.

Il reſtait interdit, accablé, immobile. *Arbogad* bûvait toujours, feſait des contes, répétait ſans

ceſſe

ceſſe qu'il était le plus heureux de tous les hommes, exhortant *Zadig* à ſe rendre auſſi heureux que lui. Enfin doucement aſſoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un ſommeil tranquille. *Zadig* paſſa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi, diſait-il, le roi eſt devenu fou? il eſt tué? Je ne puis m'empêcher de le plaindre. L'empire eſt déchiré, et ce brigand eſt heureux. O fortune! ô deſtinée! un voleur eſt heureux, et ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut être d'une manière affreuſe, ou vit dans un état pire que la mort. O *Aſtarté*! qu'êtes-vous devenue?

Dès le point du jour il interrogea tous ceux qu'il rencontrait dans le château; mais tout le monde était occupé, perſonne ne lui répondit: on avait fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageait les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confuſion tumultueuſe, ce fut la permiſſion de partir. Il en profita ſans tarder, plus abymé que jamais dans ſes réflexions douloureuſes.

Zadig marchait inquiet, agité, l'eſprit tout occupé de la malheureuſe *Aſtarté*, du roi de Babylone, de ſon fidelle *Cador*, de l'heureux brigand *Arbogad*, de cette femme ſi capricieuſe que des babyloniens avaient enlevée ſur les confins de l'Egypte; enfin de tous les contretemps et de toutes les infortunes qu'il avait éprouvées.

CHAPITRE XVII.

Le Pêcheur.

A QUELQUES lieues du château d'*Arbogad* il se trouva sur le bord d'une petite rivière, toujours déplorant sa destinée, et se regardant comme le modèle du malheur. Il vit un pêcheur couché sur la rive, tenant à peine d'une main languissante son filet, qu'il semblait abandonner, et levant les yeux vers le ciel.

Je suis certainement le plus malheureux de tous les hommes, disait le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célèbre marchand de fromages à la crême dans Babylone, et j'ai été ruiné. J'avais la plus jolie femme qu'homme pût posséder, et j'en ai été trahi. Il me restait une chétive maison, je l'ai vue pillée et détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de ressource que ma pêche, et je ne prends pas un poisson. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'est à moi de m'y jeter. En disant ces mots il se lève, et s'avance dans l'attitude d'un homme qui allait se précipiter et finir sa vie.

Eh quoi! se dit *Zadig* à lui-même, il y a donc des hommes aussi malheureux que moi! L'ardeur de sauver la vie au pêcheur fut aussi prompte que cette réflexion. Il court à lui, il l'arrête, il l'interroge d'un air attendri et consolant. On prétend qu'on en est moins malheureux quand on ne l'est pas seul: mais, selon

Zoroastre, ce n'est pas par malignité, c'est par besoin. On se sent alors entraîné vers un infortuné comme vers son semblable. La joie d'un homme heureux serait une insulte ; mais deux malheureux sont comme deux arbrisseaux faibles, qui s'appuyant l'un sur l'autre se fortifient contre l'orage.

Pourquoi succombez-vous à vos malheurs ? dit *Zadig* au pêcheur. C'est, répondit-il, parce que je n'y vois pas de ressource. J'ai été le plus considéré du village de Derlback auprès de Babylone, et je fesais avec l'aide de ma femme les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine *Astarté* et le fameux ministre *Zadig* les aimaient passionnément. J'avais fourni à leurs maisons six cents fromages. J'allai un jour à la ville pour être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine et *Zadig* avaient disparu. Je courus chez le seigneur *Zadig*, que je n'avais jamais vu ; je trouvai les archers du grand desterham, qui munis d'un papier royal pillaient sa maison loyalement et avec ordre. Je volai aux cuisines de la reine ; quelques-uns des seigneurs de la bouche me dirent qu'elle était morte ; d'autres dirent qu'elle était en prison ; d'autres prétendirent qu'elle avait pris la fuite : mais tous m'assurèrent qu'on ne me payerait point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le seigneur *Orcan*, qui était une de mes pratiques : nous lui demandâmes sa protection dans notre disgrace. Il l'accorda à ma femme, et me la refusa. Elle

était plus blanche que ses fromages à la crême, qui commencèrent mon malheur; et l'éclat de la pourpre de Tyr n'était pas plus brillant que l'incarnat qui animait cette blancheur. C'est ce qui fit qu'*Orcan* la retint, et me chassa de sa maison. J'écrivis à ma chère femme la lettre d'un désespéré. Elle dit au porteur: Ah, ah, oui, je sais quel est l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu parler: on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens; qu'on m'en apporte, et qu'on les lui paye.

Dans mon malheur je voulus m'adresser à la justice. Il me restait six onces d'or: il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je consultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au secrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'était pas encore commencé, et j'avais déjà dépensé plus d'argent que mes fromages et ma femme ne valaient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maison pour avoir ma femme.

Ma maison valait bien soixante onces d'or: mais on me voyait pauvre et pressé de vendre: le premier à qui je m'adressai m'en offrit trente onces, le second vingt, et le troisième dix. J'étais prêt enfin de conclure, tant j'étais aveuglé, lorsqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, et ravagea tout sur son passage. Ma maison fut d'abord saccagée, et ensuite brûlée.

Ayant ainsi perdu mon argent, ma femme et ma maison, je me suis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de subsister du métier

de pêcheur : les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prends rien, je meurs de faim ; et ſans vous, auguſte conſolateur, j'allais mourir dans la rivière.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de ſuite ; car à tout moment *Zadig* ému et tranſporté lui diſait : Quoi ! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la reine ? Non, Seigneur, répondait le pêcheur : mais je ſais que la reine et *Zadig* ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, et que je ſuis au déſeſpoir. Je me flatte, dit *Zadig*, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce *Zadig* ; il eſt honnête homme ; et s'il retourne à Babylone, comme il l'eſpère, il vous donnera plus qu'il ne vous doit : mais pour votre femme qui n'eſt pas ſi honnête, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, et que vous êtes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre *Cador* ; dites-lui que vous avez rencontré ſon ami ; attendez-moi chez lui, allez : peut-être ne ferez-vous pas toujours malheureux.

O puiſſant *Oroſmade* ! continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme ; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler ? En parlant ainſi il donnait au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avait apporté d'Arabie, et le pêcheur confondu et ravi baiſait les pieds de l'ami de *Cador*, et diſait : Vous êtes un ange ſauveur.

Cependant *Zadig* demandait toujours des nouvelles, et versait des larmes. Quoi, Seigneur, s'écria le pêcheur, vous seriez donc aussi malheureux, vous qui faites du bien? Plus malheureux que toi cent fois, répondait *Zadig*. Mais comment se peut-il faire, disait le bon homme, que celui qui donne soit plus à plaindre que celui qui reçoit? C'est que ton plus grand malheur, reprit *Zadig*, était le besoin, et que je suis infortuné par le cœur. *Orcan* vous aurait-il pris votre femme? dit le pêcheur. Ce mot rappela dans l'esprit de *Zadig* toutes ses aventures; il répétait la liste de ses infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine jusqu'à son arrivée chez le brigand *Arbogad*. Ah! dit-il au pêcheur, *Orcan* mérite d'être puni. Mais d'ordinaire ce sont ces gens-là qui sont les favoris de la destinée. Quoi qu'il en soit, va chez le seigneur *Cador*, et attends-moi. Ils se séparèrent: le pêcheur marcha en remerciant son destin, et *Zadig* courut en accusant toujours le sien.

CHAPITRE XVIII.

Le Basilic.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit plusieurs femmes qui cherchaient quelque chose avec beaucoup d'application. Il prit la liberté du s'approcher de l'une d'elles, et de lui demander s'il pouvait avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous, en

bien, répondit la syrienne ; ce que nous cherchons ne peut être touché que par des femmes. Voilà qui est bien étrange, dit *Zadig* ; oserai-je vous prier de m'apprendre ce que c'est qu'il n'est permis qu'aux femmes de toucher? C'est un basilic, dit-elle. Un basilic, Madame? et pour quelle raison, s'il vous plaît, cherchez-vous un basilic? C'est pour notre seigneur et maître *Ogul*, dont vous voyez le château sur le bord de cette rivière, au bout de la prairie. Nous sommes ses très-humbles esclaves; le seigneur *Ogul* est malade; son médecin lui a ordonné de manger un basilic cuit dans l'eau-rose; et comme c'est un animal fort rare qui ne se laisse jamais prendre que par des femmes, le seigneur *Ogul* a promis de choisir pour sa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporterait un basilic: laissez-moi chercher, s'il vous plaît; car vous voyez ce qu'il m'en coûterait, si j'étais prévenue par mes compagnes.

Zadig laissa cette syrienne et les autres chercher leur basilic, et continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruisseau, il y trouva une autre dame couchée sur le gazon, et qui ne cherchait rien. Sa taille paraissait majestueuse, mais son visage était couvert d'un voile. Elle était penchée vers le ruisseau ; de profonds soupirs sortaient de sa bouche. Elle tenait en main une petite baguette, avec laquelle elle traçait des caractères sur un sable fin qui se trouvait entre le gazon et le ruisseau. *Zadig* eut la curiosité de voir ce que cette

femme écrivait, il s'approcha, il vit la lettre Z, puis un A, il fut étonné, puis parut un D, il treſſaillit. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la ſienne, quand il vit les deux dernières lettres de ſon nom. Il demeura quelque temps immobile: enfin rompant le ſilence d'une voix entre-coupée: O généreuſe Dame! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oſer vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine? A cette voix, à ces paroles, la dame releva ſon voile d'une main tremblante, regarda *Zadig*, jeta un cri d'attendriſſement, de ſurpriſe et de joie, et ſuccombant ſous tous les mouvemens divers qui aſſaillaient à la fois ſon ame, elle tomba évanouie entre ſes bras. C'était *Aſtarté* elle-même, c'était la reine de Babylone, c'était celle que *Zadig* adorait, et qu'il ſe reprochait d'adorer; c'était celle dont il avait tant pleuré et tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens; et quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux d'*Aſtarté*, qui ſe r'ouvraient avec une langueur mêlée de confuſion et de tendreſſe: O puiſſances immortelles! s'écria-t-il, qui préſidez aux deſtins des faibles humains, me rendez-vous *Aſtarté*? en quel temps, en quels lieux, en quel état la revois-je? Il ſe jeta à genoux devant *Aſtarté*, et il attacha ſon front à la pouſſière de ſes pieds. La reine de Babylone le relève, et le fait aſſeoir auprès d'elle ſur le bord de ce ruiſſeau; elle eſſuyait à pluſieurs repriſes ſes yeux, dont les lar-

mes recommençaient toujours à couler. Elle reprenait vingt fois des discours que ses gémissemens interrompaient ; elle l'interrogeait sur le hasard qui les rassemblait, et prévenait soudain ses réponses par d'autres questions. Elle entamait le récit de ses malheurs, et voulait savoir ceux de *Zadig*. Enfin tous deux ayant un peu apaisé le tumulte de leurs ames, *Zadig* lui conta en peu de mots par quelle aventure il se trouvait dans cette prairie. Mais, ô malheureuse et respectable reine ! comment vous retrouvé-je en ce lieu écarté, vêtue en esclave et accompagnée d'autres femmes esclaves qui cherchent un basilic pour le faire cuire dans de l'eau-rose par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur basilic, dit la belle *Astarté*, je vais vous apprendre tout ce que j'ai souffert, et tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous savez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fussiez le plus aimable de tous les hommes ; et ce fut pour cette raison qu'il prit une nuit la résolution de vous faire étrangler et de m'empoisonner. Vous savez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertit de l'ordre de sa sublime majesté. A peine le fidelle *Cador* vous eut-il forcé de m'obéir et de partir qu'il osa entrer chez moi au milieu de la nuit par une issue secrète. Il m'enleva, et me conduisit dans le temple d'*Orosmade*, où le mage son frère m'enferma dans une statue colossale dont la base touche aux fondemens du temple, et dont la tête atteint la

voûte. Je fus là comme enſevelie, mais ſervie par le mage, et ne manquant d'aucune choſe néceſſaire. Cependant au point du jour l'apothicaire de ſa majeſté entra dans ma chambre avec une potion mêlée de juſquiame, d'opium, de ciguë, d'ellebore noir et d'aconit, et un autre officier alla chez vous avec un lacet de ſoie bleue. On ne trouva perſonne. *Cador*, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuſer tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, et moi celle de Memphis : on envoya des ſatellites après vous et apres moi.

Les courriers qui me cherchaient ne me connaiſſaient pas. Je n'avais preſque jamais montré mon viſage qu'à vous ſeul, en préſence et par ordre de mon époux. Ils coururent à ma pourſuite, ſur le portrait qu'on leur feſait de ma perſonne : une femme de la même taille que moi, et qui peut-être avait plus de charmes, s'offrit à leurs regards ſur les frontières de l'Egypte. Elle était éplorée, errante ; ils ne doutèrent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone ; ils la menèrent à *Moabdar*. Leur mépriſe fit entrer d'abord le roi dans une violente colère ; mais bientôt ayant conſidéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, et fut conſolé. On l'appelait *Miſſouf*. On m'a dit depuis que ce nom ſignifie en langue égyptienne *la belle capricieuſe*. Elle l'était en effet ; mais elle avait autant d'art que de caprice. Elle plut à *Moabdar*. Elle le ſubjugua au point de ſe faire déclarer ſa femme. Alors ſon caractère ſe développa tout

entier; elle se livra sans crainte à toutes les folies de son imagination. Elle voulut obliger le chef des mages, qui était vieux et goutteux, de danser devant elle : et sur le refus du mage, elle le persécuta violemment. Elle ordonna à son grand-écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand-écuyer eut beau lui représenter qu'il n'était point pâtissier, il fallut qu'il fit la tourte; et on le chassa, parce qu'elle était trop brûlée. Elle donna la charge de grand-écuyer à son nain, et la place de chancelier à un page. C'est ainsi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettait. Le roi qui avait été assez honnête homme jusqu'au moment où il avait voulu m'empoisonner, et vous faire étrangler, semblait avoir noyé ses vertus dans l'amour prodigieux qu'il avait pour la belle capricieuse. Il vint au temple le grand jour du feu sacré. Je le vis implorer les dieux pour *Missouf* aux pieds de la statue où j'étais renfermée. J'élevai la voix: je lui criai : *Les dieux refusent les vœux d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire mourir une femme raisonnable, pour épouser une extravagante.* *Moabdar* fut confondu de ces paroles au point que sa tête se troubla. L'oracle que j'avais rendu, et la tyrannie de *Missouf*, suffisaient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel; fut le signal de la révolte. On se souleva, on courut aux armes. Babylone, si long-temps plongée dans une mollesse oisive, devint le théâtre d'une guerre civile affreuse. On me tira du creux de

ma ſtatue, et on me mit à la tête d'un parti. *Cador* courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſième parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi qui courut au devant de lui avec ſon extravagante égyptienne. *Moabdar* mourut percé de coups. *Miſſouf* tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut que je fuſſe priſe moi-même par un parti hircanien, et qu'on me menât devant le prince préciſément dans le temps qu'on lui amenait *Miſſouf*. Vous ſerez flatté ſans doute en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'égyptienne ; mais vous ſerez fâché d'apprendre qu'il me deſtina à ſon ſérail. Il me dit fort réſolument que, dès qu'il aurait fini une expédition militaire qu'il allait exécuter, il viendrait à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec *Moabdar* étaient rompus, je pouvais être à *Zadig* et je tombais dans les chaînes de ce barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnaient mon rang et mes ſentimens. J'avais toujours entendu dire que le ciel attachait aux perſonnes de ma ſorte un caractère de grandeur, qui d'un mot et d'un coup d'œil feſait rentrer dans l'abaiſſement du plus profond reſpect les téméraires qui oſaient s'en écarter. Je parlai en reine ; mais je fus traitée en demoiſelle ſuivante. L'hircanien, ſans daigner ſeulement m'adreſſer la parole, dit à ſon eunuque noir que j'étais une impertinente, mais qu'il me trouvait jolie. Il lui ordonna d'avoir ſoin de moi et de me mettre au régime des

favorites, afin de me rafraîchir le teint et de me rendre plus digne de ses faveurs, pour le jour où il aurait la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerais : il répliqua, en riant, qu'on ne se tuait point, qu'il était fait à ces façons-là, et me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans sa ménagerie. Quel état pour la première reine de l'univers, et je dirai plus, pour un cœur qui était à *Zadig!*

A ces paroles il se jeta à ses genoux, et les baigna de larmes. *Astarté* le releva tendrement, et elle continua ainsi : Je me voyais au pouvoir d'un barbare, et rivale d'une folle avec qui j'étais renfermée. Elle me raconta son aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignait, par le temps, par le dromadaire sur lequel vous étiez monté, par toutes les circonstances, que c'était *Zadig* qui avait combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fussiez à Memphis ; je pris la résolution de m'y retirer. Belle *Missouf*, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaisante que moi, vous divertirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me sauver ; vous régnerez seule ; vous me rendrez heureuse, en vous débarrassant d'une rivale. *Missouf* concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc secrétement avec une esclave égyptienne.

J'étais déjà près de l'Arabie, lorsqu'un fameux voleur, nommé *Arbogad*, m'enleva, et me vendit à des marchands qui m'ont amené dans ce château, où demeure le seigneur *Ogul*.

Il m'a achetée sans savoir qui j'étais. C'est un homme voluptueux, qui ne cherche qu'à faire grande chère, et qui croit que DIEU l'a mis au monde pour tenir table. Il est d'un embonpoint excessif, qui est toujours prêt à le suffoquer. Son médecin, qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digère bien, le gouverne despotiquement quand il a trop mangé. Il lui a persuadé qu'il le guérirait avec un basilic cuit dans de l'eau-rose. Le seigneur *Ogul* a promis sa main à celle de ses esclaves qui lui apporterait un basilic. Vous voyez que je les laisse s'empresser à mériter cet honneur, et je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce basilic que depuis que le ciel a permis que je vous revisse.

Alors *Astarté* et *Zadig* se dirent tout ce que des sentimens long-temps retenus, tout ce que leurs malheurs et leurs amours pouvaient inspirer aux cœurs les plus nobles et les plus passionnés; et les génies qui président à l'amour portèrent leurs paroles jusqu'à la sphère de *Vénus*.

Les femmes rentrèrent chez *Ogul* sans avoir rien trouvé. *Zadig* se fit présenter à lui, et lui parla en ces termes: Que la santé immortelle descende du ciel pour avoir soin de tous vos jours! Je suis médecin; j'ai accouru vers vous sur le bruit de votre maladie, et je vous ai apporté un basilic cuit dans de l'eau-rose. Ce n'est pas que je prétende vous épouser. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune esclave de Babylone que vous avez depuis quelques jours; et je consens de rester en esclavage à

sa place, si je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique seigneur *Ogul*.

La proposition fut acceptée. *Astarté* partit pour Babylone avec le domestique de *Zadig*, en lui promettant de lui envoyer incessamment un courrier, pour l'instruire de tout ce qui se serait passé. Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se retrouve, et celui où l'on se sépare, sont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du *Zend*. *Zadig* aimait la reine autant qu'il le jurait, et la reine aimait *Zadig* plus qu'elle ne lui disait.

Cependant *Zadig* parla ainsi à *Ogul*: Seigneur, on ne mange point mon basilic, toute sa vertu doit entrer chez vous par les pores. Je l'ai mis dans une petite outre bien enflée et couverte d'une peau fine: il faut que vous poussiez cette outre de toute votre force, et que je vous la renvoie à plusieurs reprises, et en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. *Ogul* dès le premier jour fut tout essoufflé, et crut qu'il mourrait de fatigue. Le second il fut moins fatigué, et dormit mieux. En huit jours il recouvra toute la force, la santé, la légéreté et la gaieté de ses plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, et vous avez été sobre, lui dit *Zadig*: apprenez qu'il n'y a point de basilic dans la nature, qu'on se porte toujours bien avec de la sobriété et de l'exercice, et que l'art de faire subsister ensemble l'intempérance et la santé est un art aussi

chimérique que la pierre philosophale, l'astrologie judiciaire et la théologie des mages.

Le premier médecin d'*Ogul*, sentant combien cet homme était dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer *Zadig* chercher des basilics dans l'autre monde. Ainsi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il était près de périr pour avoir guéri un seigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner. Il devait être empoisonné au second service; mais il reçut un courrier de la belle *Astarté* au premier. Il quitta la table et partit. Quand on est aimé d'une belle femme, dit le grand *Zoroastre*, on se tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XIX.

Les combats.

La reine avait été reçue à Babylone avec les transports qu'on a toujours pour une belle princesse qui a été malheureuse. Babylone alors paraissait être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avait été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarèrent qu'*Astarté* épouserait celui qu'on choisirait pour souverain. On ne voulut point que la première place du monde, qui serait celle de mari d'*Astarté* et de roi de Babylone, dépendît des intrigues et des cabales. On jura de reconnaître pour roi le plus vaillant et le plus sage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques

quelques lieues de la ville. Les combattans devaient s'y rendre armés de toutes pièces. Chacun d'eux avait derrière les amphithéâtres un appartement séparé, où il ne devait être vu ni connu de personne. Il fallait courir quatre lances. Ceux qui seraient assez heureux pour vaincre quatre chevaliers devaient combattre ensuite les uns contre les autres; de façon que celui qui resterait le dernier maître du camp serait proclamé le vainqueur des jeux. Il devait revenir quatre jours après, avec les mêmes armes, et expliquer les énigmes proposées par les mages. S'il n'expliquait point les énigmes, il n'était point roi, et il fallait recommencer à courir des lances, jusqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats; car on voulait absolument pour roi le plus vaillant et le plus sage. La reine, pendant tout ce temps, devait être étroitement gardée: on lui permettait seulement d'assister aux jeux, couverte d'un voile; mais on ne souffrait pas qu'elle parlât à aucun des prétendans, afin qu'il n'y eût ni faveur ni injustice.

Voilà ce qu'*Astarté* faisait savoir à son amant, espérant qu'il montrerait pour elle plus de valeur et d'esprit que personne. Il partit, et pria *Vénus* de fortifier son courage et d'éclairer son esprit. Il arriva sur le rivage de l'Euphrate, la veille de ce grand jour. Il fit inscrire sa devise parmi celles des combattans, en cachant son visage et son nom, comme la loi l'ordonnait, et alla se reposer dans l'appartement qui lui échut par le sort. Son

ami *Cador*, qui était revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Egypte, fit porter dans sa loge une armure complète que la reine lui envoyait. Il lui fit amener aussi de sa part le plus beau cheval de Perse. *Zadig* reconnut *Astarté* à ces présens : son courage et son amour en prirent de nouvelles forces et de nouvelles espérances.

Le lendemain la reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage. On tira au sort les devises ; celle de *Zadig* fut la dernière. Le premier qui s'avança était un seigneur très-riche, nommé *Itobad*, fort vain, peu courageux, très-mal adroit et sans esprit. Ses domestiques l'avaient persuadé qu'un homme comme lui devait être roi ; il leur avait répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainsi on l'avait armé de pied en cap. Il portait une armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'aperçut d'abord, à la manière dont *Itobad* gouvernait son cheval, que ce n'était pas à un homme comme lui que le ciel réservait le sceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. *Itobad* se remit, mais de si mauvaise grâce que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas

se servir de sa lance ; mais en lui fesant une passe, il le prit par la jambe droite, et lui fesant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable: les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, et le remirent en selle. Le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit avec des huées à sa loge, où il devait passer la nuit selon la loi; et il disait en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi!

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince *Otame* qui en vainquit quatre. Enfin *Zadig* combattit à son tour: il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible. Il fallut donc voir qui serait vainqueur d'*Otame* ou de *Zadig*. Le premier portait des armes bleues et or, avec un panache de même; celles de *Zadig* étaient blanches. Tous les vœux se partageaient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitait, fesait des prières au ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lance, ils étaient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, souhaitait qu'il y eût deux rois dans Babylone. Enfin, leurs chevaux étant lassés et leurs lances rompues, *Zadig* usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son

cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, se met en selle à sa place, et caracolle autour d'*Otame* étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie: Victoire au chevalier blanc. *Otame* indigné se relève, tire son épée; *Zadig* saute de cheval le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leur casque, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite, à gauche, sur la tête, sur la poitrine; ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin *Zadig* ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur *Otame*, le fait tomber, le désarme, et *Otame* s'écrie: O chevalier blanc! c'est vous qui devez régner sur Babylone. La reine était au comble de la joie. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à sa loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui était porté par la loi. Des muets vinrent les servir, et leur apporter à manger. On peut juger si le petit muet de la reine ne fut pas celui qui servit *Zadig*. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devait apporter sa devise au grand-mage, pour la confronter et se faire reconnaître.

Zadig dormit, quoique amoureux, tant il était

fatigué. *Itobad*, qui était couché auprès de lui, ne dormit point. Il se leva pendant la nuit, entra dans sa loge, prit les armes blanches de *Zadig* avec sa devise, et mit son armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fièrement au grand-mage déclarer qu'un homme comme lui était vainqueur. On ne s'y attendait pas; mais il fut proclamé, pendant que *Zadig* dormait encore. *Astarté* surprise, et le désespoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'amphithéâtre était déjà presque vide, lorsque *Zadig* s'éveilla; il chercha ses armes, et ne trouva que cette armure verte. Il était obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre chose auprès de lui. Etonné et indigné, il les endosse avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui était encore sur l'amphithéâtre et dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entourait; on lui insultait en face. Jamais homme n'essuya des mortifications si humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de sabre la populace qui osait l'outrager; mais il ne savait quel parti prendre. Il ne pouvait voir la reine, il ne pouvait réclamer l'armure blanche qu'elle lui avait envoyée, c'eût été la compromettre: ainsi, tandis qu'elle était plongée dans la douleur, il était pénétré de fureur et d'inquiétude. Il se promenait sur les bords de l'Euphrate, persuadé que son étoile le destinait à être malheureux sans ressource, repassant dans son esprit toutes ses disgraces, depuis l'aventure de la femme qui haïssait les borgnes, jusqu'à celle de

ſon armure. Voilà ce que c'eſt, diſait-il, de m'être éveillé trop tard; ſi j'avais moins dormi, je ſerais roi de Babylone, je poſſéderais *Aſtarté*. Les ſciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais ſervi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la providence, et il fut tenté de croire que tout était gouverné par une deſtinée cruelle qui opprimait les bons et qui feſait proſpérer les chevaliers verds. Un de ſes chagrins était de porter cette armure verte, qui lui avait attiré tant de huées. Un marchand paſſa, il la lui vendit à vil prix, et prit du marchand une robe et un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyait l'Euphrate, rempli de déſeſpoir, en accuſant en ſecret la providence qui le perſécutait toujours.

CHAPITRE XX.

L'Ermite.

Il rencontra en marchant un ermite, dont la barbe blanche et vénérable lui deſcendait juſqu'à la ceinture. Il tenait en main un livre qu'il liſait attentivement. *Zadig* s'arrêta, et lui fit une profonde inclination. L'ermite le ſalua d'un air ſi noble et ſi doux que *Zadig* eut la curioſité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il liſait: C'eſt le livre des deſtinées, dit l'ermite, voulez-vous en lire quelque choſe? Il mit le livre dans les mains de *Zadig*, qui, tout inſtruit qu'il était dans pluſieurs langues, ne put déchiffrer un ſeul

caractère du livre. Cela redoubla encore sa curiosité. Vous me paraissez bien chagrin, lui dit ce bon père. Hélas! que j'en ai sujet, dit *Zadig!* Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous serai-je utile: j'ai quelquefois répandu des sentimens de consolation dans l'ame des malheureux. *Zadig* se sentit du respect pour l'air, pour la barbe et pour le livre de l'ermite. Il lui trouva dans la conversation des lumières supérieures. L'ermite parlait de la destinée, de la justice, de la morale, du souverain bien, de la faiblesse humaine, des vertus et des vices, avec une éloquence si vive et si touchante que *Zadig* se sentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec instance de ne le point quitter, jusqu'à ce qu'ils fussent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grâce, lui dit le vieillard; jurez-moi par *Orosmade* que vous ne vous séparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque chose que je fasse. *Zadig* jura, et ils partirent ensemble.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir à un château superbe. L'ermite demanda l'hospitalité pour lui et pour le jeune homme qui l'accompagnait. Le portier, qu'on aurait pris pour un grand seigneur, les introduisit avec une espèce de bonté dédaigneuse. On les présenta à un principal domestique, qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à sa table au bas bout, sans que le seigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent

servis comme les autres, avec délicatesse et profusion. On leur donna ensuite à laver dans un bassin d'or garni d'émeraudes et de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, et le lendemain matin un domestique leur apporta à chacun une pièce d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maison, dit *Zadig* en chemin, me paraît être un homme généreux, quoique un peu fier; il exerce noblement l'hospitalité. En disant ces paroles, il aperçut qu'une espèce de poche très-large que portait l'ermite paraissait tendue et enflée : il y vit le bassin d'or garni de pierreries, que celui-ci avait volé. Il n'osa d'abord en rien témoigner; mais il était dans une étrange surprise.

Vers le midi l'ermite se présenta à la porte d'une maison très-petite, où logeait un riche avare; il y demanda l'hospitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, et fit entrer l'ermite et *Zadig* dans l'écurie, où on leur donna quelques olives pourries, de mauvais pain et de la bière gâtée. L'ermite but et mangea d'un air aussi content que la veille; puis s'adressant à ce vieux valet, qui les observait tous deux pour voir s'ils ne volaient rien, et qui les pressait de partir, il lui donna les deux pièces d'or qu'il avait reçues le matin, et le remercia de toutes ses attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné

introduisit

introduisit les deux voyageurs : Magnifique seigneur, dit l'ermite, je ne puis que vous rendre de très humbles grâces de la manière noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce bassin d'or comme un faible gage de ma reconnaissance. L'avare fut près de tomber à la renverse. L'ermite ne lui donna pas le temps de revenir de son saisissement, il partit au plus vîte avec son jeune voyageur. Mon père, lui dit *Zadig*, qu'est-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paraissez ressembler en rien aux autres hommes : vous volez un bassin d'or garni de pierreries à un seigneur qui vous reçoit magnifiquement, et vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité. Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité, et pour faire admirer ses richesses, deviendra plus sage ; l'avare apprendra à exercer l'hospitalité : ne vous étonnez de rien, et suivez-moi. *Zadig* ne savait encore s'il avait à faire au plus fou ou au plus sage de tous les hommes ; mais l'ermite parlait avec tant d'ascendant que *Zadig*, lié d'ailleurs par son serment, ne put s'empêcher de le suivre.

Ils arrivèrent le soir à une maison agréablement bâtie, mais simple, où rien ne sentait ni la prodigalité, ni l'avarice. Le maître était un philosophe retiré du monde, qui cultivait en paix la sagesse et la vertu, et qui cependant ne s'ennuyait pas. Il s'était plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevait les étrangers avec une noblesse qui n'avait rien de l'ostentation.

Il alla lui-même au-devant des deux voyageurs, qu'il fit reposer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après il les vint prendre lui-même, pour les inviter à un repas propre et bien entendu, pendant lequel il parla avec discrétion des dernières révolutions de Babylone. Il parut sincèrement attaché à la reine, et souhaita que *Zadig* eût paru dans la lice pour disputer la couronne: mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme *Zadig*. Celui-ci rougissait, et sentait redoubler ses douleurs. On convint dans la conversation que les choses de ce monde n'allaient pas toujours au gré des plus sages. L'ermite soutint toujours qu'on ne connaissait pas les voies de la providence, et que les hommes avaient tort de juger d'un tout dont ils n'apercevaient que la plus petite partie.

On parla des passions: Ah! qu'elles sont funestes! disait *Zadig*. Ce sont les vents qui enflent les voiles du vaisseau, repartit l'ermite: elles le submergent quelquefois; mais sans elles il ne pourrait voguer. La bile rend colère et malade; mais sans la bile l'homme ne saurait vivre. Tout est dangereux ici-bas, et tout est nécessaire.

On parla de plaisir, et l'ermite prouva que c'est un présent de la Divinité; car, dit-il, l'homme ne peut se donner ni sensation, ni idées, il reçoit tout; la peine et le plaisir lui viennent d'ailleurs comme son être.

Zadig admirait comment un homme qui avait fait des choses si extravagantes pouvait raisonner si bien. Enfin, après un entretien aussi instructif

qu'agréable, l'hôte reconduisit ses deux voyageurs dans leur appartement, en bénissant le ciel qui lui avait envoyé deux hommes si sages et si vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une manière aisée et noble qui ne pouvait déplaire. L'ermite le refusa, et lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur séparation fut tendre; *Zadig* sur-tout se sentait plein d'estime et d'inclination pour un homme si aimable.

Quand l'ermite et lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge de leur hôte. Le vieillard au point du jour éveilla son camarade. Il faut partir, dit-il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laisser à cet homme un témoignage de mon estime et de mon affection. En disant ces mots, il prit un flambeau, et mit le feu à la maison. *Zadig* épouvanté jeta des cris, et voulut l'empêcher de commettre une action si affreuse. L'ermite l'entraînait par une force supérieure; la maison était enflammée. L'ermite, qui était déjà assez loin avec son compagnon, la regardait brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maison de mon cher hôte détruite de fond en comble! l'heureux homme! A ces mots *Zadig* fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend père, de le battre et de s'enfuir: mais il ne fit rien de tout cela; et toujours subjugué par l'ascendant de l'ermite, il le suivit malgré lui à la dernière couchée.

Ce fut chez une veuve charitable et vertueuse qui avait un neveu de quatorze ans, plein

d'agrémens, et son unique espérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs de sa maison. Le lendemain elle ordonna à son neveu d'accompagner les voyageurs jusqu'à un pont, qui, étant rompu depuis peu, était devenu un passage dangereux. Le jeune homme empressé marche au devant d'eux. Quand ils furent sur le pont: Venez, dit l'ermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnaissance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, et le jette dans la rivière. L'enfant tombe, reparaît un moment sur l'eau, et est engouffré dans le torrent. O monstre! ô le plus scélérat de tous les hommes! s'écria *Zadig*. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'ermite en l'interrompant: apprenez que sous les ruines de cette maison où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un trésor immense: apprenez que ce jeune homme dont la providence a tordu le cou, aurait assassiné sa tante dans un an, et vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare? cria *Zadig*: et quand tu aurais lu cet événement dans ton livre des destinées, t'est-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal?

Tandis que le babylonien parlait, il aperçut que le vieillard n'avait plus de barbe, que son visage prenait les traits de la jeunesse. Son habit d'ermite disparut; quatre belles ailes couvraient un corps majestueux et resplendissant de lumière. O envoyé du ciel! ô ange divin! s'écria *Zadig* en se prosternant, tu es donc descendu de l'empyrée pour apprendre à un faible mortel à se soumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange *Jesrad*,

jugent de tout sans rien connaître : tu étais celui de tous les hommes qui méritait le plus d'être éclairé. *Zadig* lui demanda la permission de parler. Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oserai-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudrait-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, et l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? *Jesrad* reprit : S'il avait été vertueux, et s'il eût vécu, son destin était d'être assassiné lui-même avec la femme qu'il devait épouser et le fils qui en devait naître. Mais quoi ? dit *Zadig*, il est donc nécessaire qu'il y ait des crimes et des malheurs, et que les malheurs tombent sur les gens de bien ! Les méchans, répondit *Jesrad*, sont toujours malheureux : ils servent à éprouver un petit nombre de justes répandus sur la terre, et il n'y a point de mal dont il ne naisse un bien. Mais, dit *Zadig*, s'il n'y avait que du bien, et point de mal ? Alors, reprit *Jesrad*, cette terre serait une autre terre ; l'enchaînement des événemens serait un autre ordre de sagesse ; et cet ordre, qui serait parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'être suprême, de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut ressembler à l'autre. Cette immense variété est un attribut de sa puissance immense. Il n'y a ni deux feuilles d'arbres sur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui soient semblables, et tout ce que tu vois sur le petit atome où tu es né, devait être dans sa place et dans son temps fixe, selon les ordres immuables de celui qui embrasse tout. Les hommes pensent que cet enfant qui vient de périr

est tombé dans l'eau par hasard, que c'est par un même hasard que cette maison est brûlée : mais il n'y a point de hasard ; tout est épreuve, ou punition, ou récompense, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui se croyait le plus malheureux de tous les hommes. *Orosmade* t'a envoyé pour changer sa destinée. Faible mortel, cesse de disputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit *Zadig*... Comme il disait *mais*, l'ange prenait déjà son vol vers la dixième sphère, *Zadig* à genoux adora la providence, et se soumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prends ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE XXI.

Les Enigmes.

ZADIG hors de lui-même, et comme un homme auprès de qui est tombé le tonnerre, marchait au hasard. Il entra dans Babylone le jour où ceux qui avaient combattu dans la lice, étaient déjà assemblés dans le grand vestibule du palais pour expliquer les énigmes, et pour répondre aux questions du grand mage. Tous les chevaliers étaient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que *Zadig* parut dans la ville, le peuple s'assembla autour de lui ; les yeux ne se rassasiaient point de le voir, les bouches de le bénir, les cœurs de lui souhaiter l'empire. L'envieux le vit passer, frémit et se détourna ; le peuple le porta jusqu'au lieu de l'assemblée. La reine, à qui on apprit son arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte et

de l'espérance; l'inquiétude la dévorait: elle ne pouvait comprendre, ni pourquoi *Zadig* était sans armes, ni comment *Itobad* portait l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de *Zadig*. On était surpris et charmé de le revoir; mais il n'était permis qu'aux chevaliers qui avaient combattu de paraître dans l'assemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il; mais un autre porte ici mes armes; et en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permission de me présenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix: sa réputation de probité était encore si fortement imprimée dans les esprits qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage proposa d'abord cette question: Quelle est de toutes les choses du monde la plus longue et la plus courte, la plus prompte et la plus lente, la plus divisible et la plus étendue, la plus négligée et la plus regrettée, sans qui rien ne se peut faire, qui dévore tout ce qui est petit, et qui vivifie tout ce qui est grand?

C'était à *Itobad* à parler. Il répondit qu'un homme comme lui n'entendait rien aux énigmes, et qu'il lui suffisait d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme était la fortune, d'autres la terre, d'autres la lumière. *Zadig* dit que c'était le temps: Rien n'est plus long, ajouta-t-il, puisqu'il est la mesure de l'éternité; rien n'est plus court, puisqu'il manque à tous nos projets: rien n'est plus lent pour qui attend, rien de plus rapide pour qui jouit: il s'étend jusqu'à l'infini en grand; il se divise

jusque dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne se fait sans lui ; il fait oublier tout ce qui est indigne de la postérité, et il immortalise les grandes choses. L'assemblée convint que *Zadig* avait raison.

On demanda ensuite : Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où l'on en est, et qu'on perd sans s'en apercevoir ?

Chacun dit son mot : *Zadig* devina seul que c'était la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. *Itobad* disait toujours que rien n'était plus aisé, et qu'il en serait venu à bout tout aussi facilement, s'il avait voulu s'en donner la peine. On proposa des questions sur la justice, sur le souverain bien, sur l'art de régner. Les réponses de *Zadig* furent jugées les plus solides. C'est bien dommage, disait-on, qu'un si bon esprit soit un si mauvais cavalier.

Illustres Seigneurs, dit *Zadig*, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'est à moi qu'appartient l'armure blanche. Le seigneur *Itobad* s'en empara pendant mon sommeil : il jugea apparemment qu'elle lui siéait mieux que la verte. Je suis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe et mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a prise, que c'est moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave *Otame*.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutait pas qu'étant casqué,

cuiraſſé, braſſardé, il ne vînt aiſément à bout d'un champion en bonnet de nuit et en robe de chambre. *Zadig* tira ſon épée, en ſaluant la reine qui le regardait, pénétrée de joie et de crainte. *Itobad* tira la ſienne, en ne ſaluant perſonne. Il s'avança ſur *Zadig* comme un homme qui n'avait rien à craindre. Il était prêt à lui fendre la tête: *Zadig* ſut parer le coup, en oppoſant ce qu'on appelle le fort de l'épée au faible de ſon adverſaire, de façon que l'épée d'*Itobad* ſe rompit. Alors *Zadig* ſaiſiſſant ſon ennemi au corps, le renverſa par terre; et lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe: Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tue. *Itobad*, toujours ſurpris des diſgraces qui arrivaient à un homme comme lui, laiſſa faire *Zadig*, qui lui ôta paiſiblement ſon magnifique caſque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes beaux braſſards, ſes brillans cuiſſards, s'en revêtit, et courut dans cet équipage ſe jeter aux genoux d'*Aſtarté*. *Cador* prouva aiſément que l'armure appartenait à *Zadig*. Il fut reconnu roi d'un conſentement unanime, et ſur-tout de celui d'*Aſtarté*, qui goûtait, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'univers d'être ſon époux. *Itobad* alla ſe faire appeler monſeigneur dans ſa maiſon. *Zadig* fut roi, et fut heureux. Il avait préſent à l'eſprit ce que lui avait dit l'ange *Jeſrad*. Il ſe ſouvenait même du grain de ſable devenu diamant. La reine et lui adorèrent la providence. *Zadig* laiſſa la belle capricieuſe *Miſſouf* courir le monde. Il envoya

chercher le brigand *Arbogad*, auquel il donna un grade honorable dans son armée, avec promesse de l'avancer aux premières dignités, s'il se comportait en vrai guerrier, et de le faire pendre, s'il fesait le métier de brigand.

Sétoc fut appelé du fond de l'Arabie, avec la belle *Almona*, pour être à la tête du commerce de Babylone. *Cador* fut placé et chéri selon ses services; il fut l'ami du roi, et le roi fut alors le seul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maison au pêcheur. *Orcan* fut condamné à lui payer une grosse somme, et à lui rendre sa femme; mais le pêcheur, devenu sage, ne prit que l'argent.

Ni la belle *Sémire* ne se consolait d'avoir cru que *Zadig* serait borgne, ni *Azora* ne cessait de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leurs douleurs par des présens. L'Envieux mourut de rage et de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire et de l'abondance: ce fut le plus beau siècle de la terre; elle était gouvernée par la justice et par l'amour. On bénissait *Zadig*, et *Zadig* bénissait le ciel. (*)

(*) C'est ici que finit le manuscrit qu'on a retrouvé de l'histoire de *Zadig*. On sait qu'il a essuyé bien d'autres aventures qui ont été fidellement écrites. On prie messieurs les interprètes des langues orientales de les communiquer, si elles parviennent jusqu'à eux.

Fin de l'histoire de Zadig.

LE MONDE COMME IL VA, VISION DE BABOUC.

ECRITE PAR LUI-MÊME.

PARMI les génies qui préfident aux empires du monde, *Ituriel* tient un des premiers rangs, et il a le département de la haute Aſie. Il deſcendit un matin dans la demeure du ſcythe *Babouc* ſur le rivage de l'Oxus, et lui dit : *Babouc*, les folies et les excès des Perſes ont attiré notre colère; il s'eſt tenu hier une aſſemblée des génies de la haute Aſie, pour ſavoir ſi on châtierait Perſépolis, ou ſi on la détruirait. Va dans cette ville, examine tout; tu reviendras m'en rendre un compte fidelle, et je me déterminerai ſur ton rapport à corriger la ville, ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement *Babouc*, je n'ai jamais été en Perſe; je n'y connais perſonne. Tant mieux, dit l'ange, tu ne ſeras point partial; tu as reçu du ciel le diſcernement, et j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance; marche, regarde, écoute, obſerve et ne crains rien; tu ſeras partout bien reçu.

Babouc monta ſur ſon chameau, et partit avec ſes ſerviteurs. Au bout de quelques journées il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée perſane qui allait combattre l'armée indienne. Il s'adreſſa d'abord à un ſoldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, et lui demanda quel était le ſujet de

la guerre? Par tous les dieux, dit le soldat, je n'en sais rien. Ce n'est pas mon affaire; mon métier est de tuer et d'être tué pour gagner ma vie: il n'importe qui je serve. Je pourrais bien même dès demain passer dans le camp des Indiens; car on dit qu'ils donnent près d'une demi-drachme de cuivre par jour à leurs soldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit service de Perse. Si vous voulez savoir pourquoi on se bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit présent au soldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connaissance avec le capitaine, et lui demanda le sujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le sache, dit le capitaine? et que m'importe ce beau sujet? J'habite à deux cents lieues de Persépolis; j'entends dire que la guerre est déclarée; j'abandonne aussitôt ma famille, et je vais chercher, selon ma coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit *Babouc*, ne sont-ils pas un peu plus instruits que vous? Non, dit l'officier, il n'y a guère que nos principaux satrapes qui savent bien précisément pourquoi on s'égorge.

Babouc étonné s'introduisit chez les généraux; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin: La cause de cette guerre, qui désole depuis vingt ans l'Asie, vient originairement d'une querelle entre un eunuque d'une femme du grand roi de Perse, et un commis du bureau du grand roi des Indes. Il s'agissait d'un droit qui revenait à peu près à la trentième partie d'une darique.

Le premier miniſtre des Indes et le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part et d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cents mille hommes Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient; l'univers ſouffre, et l'acharnement continue. Notre premier miniſtre et celui des Indes proteſtent ſouvent qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre-humain; et à chaque proteſtation il y a toujours quelques villes détruite et quelques provinces ravagées.

Le lendemain, ſur un bruit qui ſe répandit que la paix allait être conclue, le général perſan et le général indien s'empreſſèrent de donner bataille; elle fut ſanglante. *Babouc* en vit toutes les fautes et toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux ſatrapes, qui firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes; il vit des ſoldats qui achevaient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés et couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportait les bleſſés, dont la plupart expiraient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perſe payait chèrement pour les ſecourir. Sont-ce-là des hommes, s'écria *Babouc*, ou des bêtes féroces? Ah! je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée, il paſſa dans le camp

des Indiens; il y fut auſſi-bien reçu que dans celui des Perſes, ſelon ce qui lui avait été prédit; mais il y vit tous les mêmes excès qui l'avaient ſaiſi d'horreur. Oh, oh, dit-il en lui-même, ſi l'ange *Ituriel* veut exterminer les Perſans, il faut donc que l'ange des Indes détruiſe auſſi les Indiens. S'étant enſuite informé plus en détail de ce qui s'était paſſé dans l'une et l'autre armée, il apprit des actions de généroſité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnèrent et le ravirent. Inexplicables humains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe et de grandeur, tant de vertus et de crimes?

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avait remporté la victoire, mais qui pour leur ſeul intérêt avaient fait verſer le ſang de tant d'hommes leurs ſemblables, allèrent briguer dans leurs cours des récompenſes. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçaient que le retour de la vertu et de la félicité ſur la terre. DIEU ſoit loué, dit *Babouc*; Perſépolis ſera le ſéjour de l'innocence épurée; elle ne ſera point détruite, comme le voulaient ces vilains génies: courons ſans tarder dans cette capitale de l'Aſie.

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée, qui était toute barbare, et dont la ruſticité dégoûtante offenſait les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentait du temps où elle avait été bâtie; car, malgré l'opiniâtreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers.

Babouc se mêla dans la foule d'un peuple composé de ce qu'il y avait de plus sale et de plus laid dans les deux sexes. Cette foule se précipitait d'un air hébété dans un enclos vaste et sombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques personnes donnaient à d'autres pour avoir droit de s'asseoir, il crut être dans un marché où l'on vendait des chaises de paille ; mais bientôt voyant que plusieurs femmes se mettaient à genoux, en faisant semblant de regarder fixement devant elles, et en regardant les hommes de côté, il s'aperçut qu'il était dans un temple. Des voix aigres, rauques, sauvages, discordantes, faisaient retentir la voûte de sons mal articulés, qui faisaient le même effet que les voix des onagres quand elles répondent, dans les plaines des Pictaves, au cornet à bouquin qui les appelle. Il se bouchait les oreilles ; mais il fut prêt de se boucher encore les yeux et le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces et des pelles. Ils remuèrent une large pierre, et jettèrent à droite et à gauche une terre dont s'exhalait une odeur empestée ; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, et on remit la pierre par-dessus. Quoi, s'écria *Babouc*, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la divinité ? quoi, leurs temples sont pavés de cadavres ? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, et celle de tant de vivans rassemblés et pressés dans le même lieu, est capable d'empoi-

ſonner le globe terreſtre. Ah, la vilaine ville que Perſépolis! apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, et pour la peupler d'habitans moins mal-propres et qui chantent mieux. La providence peut avoir ſes raiſons; laiſſons-la faire.

Cependant le ſoleil approchait du haut de ſa carrière. *Babouc* devait aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame, pour laquelle ſon mari, officier de l'armée, lui avait donné des lettres. Il fit d'abord pluſieurs tours dans Perſépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis et mieux ornés, remplis d'un peuple poli, et retentiſſant d'une muſique harmonieuſe! il remarqua des fontaines publiques, leſquelles, quoique mal placées, frappaient les yeux par leur beauté; des places où ſemblaient reſpirer en bronze les meilleurs rois qui avaient gouverné la Perſe, d'autres places où il entendait le peuple s'écrier: Quand verrons-nous ici le maître que nous chériſſons? Il admira les ponts magnifiques élevés ſur le fleuve, les quais ſuperbes et commodes, les palais bâtis à droite et à gauche, une maiſon immenſe, où des milliers de vieux ſoldats bleſſés et vainqueurs rendaient chaque jour grâce au Dieu des armées. Il entra enfin chez la dame, qui l'attendait à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens. La maiſon était propre et ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, ſpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle; et *Babouc* diſait en lui-même à tout moment: L'ange *Ituriel* ſe moque du monde de vouloir détruire une ville ſi charmante.

Cependant

Cependant il s'aperçut que la dame, qui avait commencé par lui demander tendrement des nouvelles de son mari, parlait plus tendrement encore sur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magistrat qui, en présence de sa femme, pressait avec vivacité une veuve, et cette veuve indulgente avait une main passée autour du cou du magistrat, tandis qu'elle tendait l'autre à un jeune citoyen très-beau et très-modeste. La femme du magistrat se leva de table la première, pour aller entretenir dans un cabinet voisin son directeur qui arrivait trop tard, et qu'on avait attendu à dîner; et le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence et d'onction que la dame avait, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflammées, la démarche mal assurée, la parole tremblante.

Alors *Babouc* commença à craindre que le génie *Ituriel* n'eût raison. Le talent qu'il avait d'attirer la confiance le mit le jour même dans les secrets de la dame; elle lui confia son goût pour le jeune mage, et l'assura que dans toutes les maisons de Persépolis il trouverait l'équivalent de ce qu'il avait vu dans la sienne. *Babouc* conclut qu'une telle société ne pouvait subsister; que la jalousie, la discorde, la vengeance devaient désoler toutes les maisons; que les larmes et le sang devaient couler tous les jours; que certainement les maris tueraient les galans de leurs femmes, ou en seraient tués; et qu'enfin *Ituriel* fesait fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels désordres.

Il était plongé dans ces idées funestes, quand il se présenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magistrat. Celui-ci sans se lever, sans le regarder, lui donna fièrement, et d'un air distrait, quelques papiers et le congédia. *Babouc* demanda quel était cet homme. La maîtresse de la maison lui dit tout bas: C'est un des meilleurs avocats de la ville, il y a cinquante ans qu'il étudie les lois. Monsieur, qui n'a que vingt-cinq ans, et qui est satrape de loi depuis deux jours, lui donne à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger demain, et qu'il n'a pas encore examiné. Ce jeune étourdi fait sagement, dit *Babouc*, de demander conseil à un vieillard; mais pourquoi n'est-ce pas ce vieillard qui est juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux et subalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que son père est riche, et qu'ici le droit de rendre la justice s'achète comme une métairie. O mœurs! ô malheureuse ville! s'écria *Babouc*, voilà le comble du désordre; sans doute ceux qui ont ainsi acheté le droit de juger vendent leurs jugemens: je ne vois ici que des abymes d'iniquité.

Comme il marquait ainsi sa douleur et sa surprise, un jeune guerrier, qui était revenu ce jour même de l'armée, lui dit: Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achète les emplois de la robe? J'ai bien acheté moi le droit d'affronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande:

il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher sur la terre trente nuits de suite en habit rouge, et pour recevoir ensuite deux bons coups de flèche dont je me sens encore. Si je me ruine pour servir l'empereur persan que je n'ai jamais vu, M. le satrape de robe peut bien payer quelque chose, pour avoir le plaisir de donner audience à des plaideurs. *Babouc* indigné ne put s'empêcher de condamner dans son cœur un pays où l'on mettait à l'encan les dignités de la paix et de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devait ignorer absolument la guerre et les lois, et que quand même *Ituriel* n'exterminerait pas ces peuples, ils périraient par leur détestable administration.

Sa mauvaise opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme, qui, ayant salué très-familièrement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, et lui dit: Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or, car en vérité les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cents mille cette année. *Babouc* s'informa quel était cet homme qui se plaignait de gagner si peu; il apprit qu'il y avait dans Persépolis quarante rois plébéïens qui tenaient à bail l'empire de Perse, et qui en rendaient quelque chose au monarque.

Après dîner il alla dans un des plus superbes temples de la ville; il s'assit au milieu d'une troupe de femmes et d'hommes qui étaient venus là pour passer le temps. Un mage parut dans une machine élevée, qui parla long-temps du vice et de la vertu. Ce mage divisa en plusieurs

parties ce qui n'avait pas besoin d'être divisé; il prouva méthodiquement tout ce qui était clair; il enseigna tout ce qu'on savait. Il se passionna froidement, et sortit suant et hors d'haleine. Toute l'assemblée alors se réveilla, et crut avoir assisté à une instruction. *Babouc* dit: Voilà un homme qui a fait de son mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ses concitoyens; mais son intention était bonne, il n'y a pas là de quoi détruire Persépolis.

Au sortir de cette assemblée, on le mena voir une fête publique qu'on donnait tous les jours de l'année; c'était dans une espèce de basilique, au fond de laquelle on voyait un palais. Les plus belles citoyennes de Persépolis, les plus considérables satrapes rangés avec ordre, formaient un spectacle si beau que *Babouc* crut d'abord que c'était-là toute la fête. Deux ou trois personnes, qui paraissaient des rois et des reines, parurent bientôt dans le vestibule de ce palais; leur langage était très-différent de celui du peuple, il était mesuré, harmonieux et sublime. Personne ne dormait, on écoutait dans un profond silence qui n'était interrompu que par les témoignages de la sensibilité et de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des passions étaient exprimés par des traits si vifs et si touchans que *Babouc* versa des larmes. Il ne douta pas que ces héros et ces héroïnes, ces rois et ces reines qu'il venait d'entendre, ne fussent les prédicateurs de l'empire. Il se proposa même d'engager *Ituriel* à les venir entendre;

bien sûr qu'un tel spectacle le réconcilierait pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine qui avait débité dans ce beau palais une morale si noble et si pure; il se fit introduire chez sa majesté; on le mena par un petit escalier, au second étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble et pathétique: Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre; un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant; j'accoucherai bientôt; je manque d'argent, et sans argent on n'accouche point. *Babouc* lui donna cent dariques d'or, en disant: S'il n'y avait que ce mal-là dans la ville, *Ituriel* aurait tort de se tant fâcher.

De là il alla passer sa soirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avait fait connaissance, l'y mena; il acheta ce qui lui plut, et on le lui vendit avec politesse beaucoup plus qu'il ne valait. Son ami, de retour chez lui, lui fit voir combien on le trompait. *Babouc* mit sur ses tablettes le nom du marchand, pour le faire distinguer par *Ituriel* au jour de la punition de la ville. Comme il écrivait, on frappa à sa porte; c'était le marchand lui-même qui venait lui rapporter sa bourse que *Babouc* avait laissée par mégarde sur son comptoir. Comment se peut-il, s'écria *Babouc*, que vous soyez si fidelle et si généreux, après n'avoir pas eu de honte de me vendre des colifichets quatre fois au-dessus de leur valeur? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit

le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourse; mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avais vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut; je vous l'ai vendu dix fois davantage: et cela est si vrai que, si dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixième. Mais rien n'est plus juste; c'est la fantaisie des hommes qui met le prix à ces choses frivoles; c'est cette fantaisie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'est elle qui me donne une belle maison, un char commode, des chevaux; c'est elle qui excite l'industrie, qui entretient le goût, la circulation et l'abondance.

Je vends aux nations voisines les mêmes bagatelles plus chèrement qu'à vous, et par-là je suis utile à l'empire. *Babouc* après avoir un peu rêvé, le raya de ses tablettes.

Babouc, fort incertain sur ce qu'il devait penser de Persépolis, résolut de voir les mages et les lettrés; car les uns étudient la sagesse, et les autres la religion; et il se flatta que ceux-là obtiendraient grâce pour le reste du peuple. Dès le lendemain matin il se transporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avait cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, et qu'il exerçait un empire assez étendu en vertu de son vœu d'humilité; après quoi il laissa *Babouc* entre les mains d'un petit frère qui lui fit les honneurs.

Tandis que ce frère lui montrait les magnificences de cette maison de pénitence, un bruit se répandit qu'il était venu pour réformer toutes ces

maisons. Aussitôt il reçut des mémoires de chacune d'elles ; et les mémoires disaient tous en substance : *Conservez-nous et détruisez toutes les autres.* A entendre leurs apologies, ces sociétés étaient toutes nécessaires. A entendre leurs accusations réciproques, elles méritaient toutes d'être anéanties. Il admirait comme il n'y avait aucune d'elles qui, pour édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il se présenta un petit homme qui était un demi-mage, et qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir ; car *Zerdust* est revenu sur la terre ; les petites filles prophétisent, en se faisant donner des coups de pincettes par devant et le fouet par derrière. Ainsi nous vous demandons votre protection contre le grand-lama. Comment, dit *Babouc*, contre ce pontife-roi qui réside au Thibet ? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, et vous levez contre lui des armées ? Non ; mais il dit que l'homme est libre, et nous n'en croyons rien ; nous écrivons contre lui de petits livres qu'il ne lit pas, à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a seulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ses jardins. *Babouc* frémit de la folie de ces hommes qui faisaient profession de sagesse, des intrigues de ceux qui avaient renoncé au monde, de l'ambition et de la convoitise orgueilleuse de ceux qui enseignaient l'humilité et le désintéressement ; il conclut qu'*Ituriel* avait de bonnes raisons pour détruire toute cette engeance.

Retiré chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir son chagrin, et il pria

quelques lettrés à dîner pour se réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avait demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces parasites se pressaient de manger et de parler; ils louaient deux sortes de personnes, les morts et eux-mêmes, et jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maison. Si quelqu'un d'eux disait un bon mot, les autres baissaient les yeux et se mordaient les lèvres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avaient moins de dissimulation que les mages, parce qu'ils n'avaient pas de si grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguait une place de valet et une réputation de grand-homme; ils se disaient en face des choses insultantes, qu'ils croyaient des traits d'esprit. Ils avaient eu quelque connaissance de la mission de *Babouc*. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avait pas assez loué il y avait cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avait jamais ri à ses comédies; un troisième demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avait jamais pu parvenir à y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla seul; car il n'y avait pas dans toute la troupe deux hommes qui pussent se souffrir, ni même se parler ailleurs que chez les riches qui les invitaient à leur table. *Babouc* jugea qu'il n'y aurait pas grand mal quand cette vermine périrait dans la destruction générale.

Dès qu'il se fut défait d'eux, il se mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'esprit de ses convives. Il vit sur-tout avec indignation ces

gazettes

gazettes de la médisance, ces archives du mauvais goût, que l'envie, la bassesse et la faim ont dictées ; ces lâches satires où l'on ménage le vautour, et où l'on déchire la colombe ; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connait pas.

Il jeta au feu tous ces détestables écrits, et sortit pour aller le soir à la promenade. On le présenta à un vieux lettré qui n'était point venu grossir le nombre de ses parasites. Ce lettré fuyait toujours la foule, connaissait les hommes, en fesait usage et se communiquait avec discrétion. *Babouc* lui parla avec douleur de ce qu'il avait lu et de ce qu'il avait vu.

Vous avez lu des choses bien méprisables, lui dit le sage lettré ; mais dans tous les temps, dans tous les pays, et dans tous les genres, le mauvais fourmille, et le bon est rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les professions ce qu'il y a de plus indigne de paraître est toujours ce qui se présente avec le plus d'impudence. Les véritables sages vivent entr'eux retirés et tranquilles ; il y a encore parmi nous des hommes et des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parlait ainsi, un autre lettré les joignit ; leurs discours furent si agréables et si instructifs, si élevés au-dessus des préjugés et si conformes à la vertu, que *Babouc* avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, disait-il tout bas, à qui l'ange *Ituriel* n'osera toucher, ou il sera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il était toujours en colère contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parlait; les abus ſe préſentent à vos yeux en foule, et le bien qui eſt caché, et qui réſulte quelquefois de ces abus mêmes, vous échappe. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas envieux, et que parmi les mages même il y en avait de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui ſemblaient en ſe choquant préparer leurs communes ruines, étaient au fond des inſtitutions ſalutaires; que chaque ſociété de mages était un frein à ſes rivales; que ſi ces émules différaient dans quelques opinions, ils enſeignaient tous la même morale, qu'ils inſtruiſaient le peuple, et qu'ils vivaient ſoumis aux lois; ſemblables aux précepteurs qui veillent ſur le fils de la maiſon, tandis que le maître veille ſur eux-mêmes. Il en pratiqua pluſieurs, et vit des ames céleſtes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendaient faire la guerre au grand-lama, il y avait eu de très-grands-hommes. Il ſoupçonna enfin qu'il pourrait bien en être des mœurs de Perſépolis comme des édifices, dont les uns lui avaient paru dignes de pitié, et les autres l'avaient ravi en admiration.

Il dit à ſon lettré: Je connais très-bien que ces mages que j'avais cru ſi dangereux ſont en effet très-utiles, ſur-tout quand un gouvernement ſage les empêche de ſe rendre trop néceſſaires; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magiſtrats, qui achètent une charge de juge

dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, et tout ce que l'iniquité a de plus pervers; il vaudrait mieux sans doute donner ces places gratuitement à ces vieux jurisconsultes, qui ont passé toute leur vie à peser le pour et le contre.

Le lettré lui répliqua: Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Persépolis; vous savez que nos jeunes officiers se battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges: peut-être verrez-vous que nos jeunes magistrats ne jugent pas mal, quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena le lendemain au grand tribunal, où l'on devait rendre un arrêt important. La cause était connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parlaient étaient flottans dans leurs opinions; ils alléguaient cent lois, dont aucune n'était applicable au fond de la question; ils regardaient l'affaire par cent côtés, dont aucun n'était dans son vrai jour: les juges décidèrent plus vîte que les avocats ne doutèrent. Leur jugement fut presque unanime; ils jugèrent bien, parce qu'ils suivaient les lumières de la raison; et les autres avaient opiné mal, parce qu'ils n'avaient consulté que leurs livres.

Babouc conclut qu'il y avait souvent de très-bonnes choses dans les abus. Il vit dès le jour même que les richesses des financiers, qui l'avaient tant révolté, pouvaient produire un effet excellent; car l'empereur ayant eu besoin d'argent, il trouva en une heure par leur moyen ce qu'il

n'aurait pas eu en six mois par les voies ordinaires ; il vit que ces gros nuages, enflés de la rosée de la terre, lui rendaient en pluie ce qu'ils en recevaient. D'ailleurs les enfans de ces hommes nouveaux, souvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valaient quelquefois beaucoup mieux ; car rien n'empêche qu'on ne soit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'Etat habile, quand on a eu un père bon calculateur.

Insensiblement *Babouc* fesait grâce à l'avidité du financier, qui n'est pas au fond plus avide que les autres hommes, et qui est nécessaire. Il excusait la folie de se ruiner pour juger et pour se battre, folie qui produit de grands magistrats et des héros. Il pardonnait à l'envie des lettrés, parmi lesquels il se trouvait des hommes qui éclairaient le monde ; il se réconciliait avec les mages ambitieux et intrigans, chez lesquels il y avait plus de grandes vertus encore que de petits vices ; mais il lui restait bien des griefs, et sur-tout les galanteries des dames, et les désolations qui en devaient être la suite, le remplissaient d'inquiétude et d'effroi.

Comme il voulait pénétrer dans toutes les conditions humaines, il se fit mener chez un ministre ; mais il tremblait toujours en chemin que quelque femme ne fût assassinée en sa présence par son mari. Arrivé chez l'homme d'Etat, il resta deux heures dans l'antichambre sans être annoncé, et deux heures encore après l'avoir été. Il se promettait bien dans cet intervalle de recommander à l'ange *Ituriel* et le ministre et ses

insolens huissiers. L'antichambre était remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédans; tous se plaignaient du ministre. L'avare et l'usurier disaient: Sans doute cet homme-là pille les provinces; le capricieux lui reprochait d'être bizarre; le voluptueux disait: Il ne songe qu'à ses plaisirs; l'intrigant se flattait de le voir bientôt perdu par une cabale; les femmes espéraient qu'on leur donnerait bientôt un ministre plus jeune.

Babouc entendait leurs discours; il ne put s'empêcher de dire: Voilà un homme bien heureux; il a tous ses ennemis dans son antichambre; il écrase de son pouvoir ceux qui l'envient; il voit à ses pieds ceux qui le détestent. Il entra enfin; il vit un petit vieillard courbé sous le poids des années et des affaires, mais encore vif et plein d'esprit.

Babouc lui plut, et il parut à *Babouc* un homme estimable. La conversation devint intéressante. Le ministre lui avoua qu'il était un homme très-malheureux; qu'il passait pour riche, et qu'il était pauvre; qu'on le croyait tout-puissant, et qu'il était toujours contredit; qu'il n'avait guère obligé que des ingrats, et que dans un travail continuel de quarante années il avait eu à peine un moment de consolation. *Babouc* en fut touché, et pensa que si cet homme avait fait des fautes, et si l'ange *Ituriel* voulait le punir, il ne fallait pas l'exterminer, mais seulement lui laisser sa place.

Tandis qu'il parlait au ministre, entre brus-

quement la belle dame chez qui *Babouc* avait dîné ; on voyait dans ses yeux et sur son front les symptômes de la douleur et de la colère. Elle éclata en reproches contre l'homme d'Etat ; elle en versa des larmes ; elle se plaignit avec amertume de ce qu'on avait refusé à son mari une place où sa naissance lui permettait d'aspirer, et que ses services et ses blessures méritaient ; elle s'exprima avec tant de force ; elle mit tant de grâces dans ses plaintes ; elle détruisit les objections avec tant d'adresse ; elle fit valoir les raisons avec tant d'éloquence qu'elle ne sortit point de la chambre sans avoir fait la fortune de son mari.

Babouc lui donna la main : Est-il possible, Madame, lui dit-il, que vous vous soyez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, et dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point ? s'écria-t-elle : sachez que mon mari est le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui sacrifie, hors mon amant ; et qu'il ferait tout pour moi, hors de quitter sa maîtresse. Je veux vous la faire connaître ; c'est une femme charmante, pleine d'esprit et du meilleur caractère du monde ; nous soupons ensemble ce soir avec mon mari et mon petit mage ; venez partager notre joie.

La dame mena *Babouc* chez elle. Le mari, qui était enfin arrivé plongé dans la douleur, revit sa femme avec des transports d'allégresse et de reconnaissance ; il embrassait tour à tour sa femme, sa maîtresse, le petit mage et *Babouc*. L'union, la gaieté, l'esprit et les grâces furent l'ame de ce

repas. Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il soupait, que celles qu'on appelle quelquefois de mal-honnêtes femmes ont presque toujours le mérite d'un très-honnête homme; et pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle *Téone*. Il y a quelques vieilles vestales qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes ensemble. Elle ne commettrait pas une légère injustice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à son amant que des conseils généreux; elle n'est occupée que de sa gloire: il rougirait devant elle, s'il avait laissé échapper une occasion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuses que d'avoir pour témoin et pour juge de sa conduite une maîtresse dont on veut mériter l'estime.

Babouc ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maison où régnaient tous les plaisirs. *Téone* régnait sur eux; elle savait parler à chacun son langage. Son esprit naturel mettait à son aise celui des autres; elle plaisait sans presque le vouloir; elle était aussi aimable que bienfesante; et ce qui augmentait le prix de toutes ses bonnes qualités, elle était belle.

Babouc, tout scythe et tout envoyé qu'il était d'un génie, s'aperçut que s'il restait encore à Persépolis, il oublierait *Ituriel* pour *Téone*. Il s'affectionnait à la ville, dont le peuple était poli, doux et bienfesant, quoique léger, médisant et plein de vanité. Il craignait que Persépolis ne fût condamnée; il craignait même le compte qu'il allait rendre.

Voici comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres et des pierres les plus précieuſes et les plus viles ; il la porta à *Ituriel* : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or et diamans ? *Ituriel* entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, et de laiſſer aller le *Monde comme il va*. Car, dit-il, *Si tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable*. On laiſſa donc ſubſiſter Perſépolis ; et *Babouc* fut bien loin de ſe plaindre, comme *Jonas* qui ſe fâcha de ce qu'on ne détruiſait pas Ninive. Mais quand on a été trois jours dans le corps d'une baleine, on n'eſt pas de ſi bonne humeur que quand on a été à l'opéra, à la comédie, et qu'on a ſoupé en bonne compagnie.

Fin de la Viſion de Babouc.

MEMNON,
OU
LA SAGESSE HUMAINE.

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Nous tromper dans nos entrepriſes,
C'eſt à quoi nous ſommes ſujets;
Le matin je fais des projets,
Et le long du jour des ſottiſes.

Ces petis vers conviennent aſſez à un grand nombre des raiſonneurs ; et c'eſt une choſe aſſez plaiſante de voir un grave directeur d'ames finir par un procès criminel, conjointement avec un banqueroutier. (*) A ce propos nous réimprimons ici ce petit conte qui eſt ailleurs, car il eſt bon qu'il ſoit par-tout.

(*) *Billard*, et l'abbé *Griſel* fameux directeur de conſcience.

MEMNON,

OU

LA SAGESSE HUMAINE.

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage. Il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. *Memnon* se dit à lui-même : Pour être très-sage, et par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions ; et rien n'est plus aisé, comme on sait. Premièrement je n'aimerai jamais de femme ; car en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi même : Ces joues-là se rideront un jour ; ces beaux yeux seront bordés de rouge ; cette gorge ronde deviendra plate et pendante ; cette belle tête deviendra chauve. Or je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors ; et assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu je serai toujours sobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé et du temps, je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disait *Memnon*, il faut penser un

peu à ma fortune ; mes désirs sont modérés ; mon bien est solidement placé sur le receveur-général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance : c'est-là le plus grand des biens. Je ne ferai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour : je n'envierai personne, et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis, continuait-il, je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer. Je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi. Cela est sans difficulté.

Ayant fait ainsi son petit plan de sagesse dans sa chambre, *Memnon* mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenaient sous des platanes auprès de sa maison. L'une était vieille et paraissait ne songer à rien. L'autre était jeune, jolie, et semblait fort occupée. Elle soupirait, elle pleurait, et n'en avait que plus de grâces. Notre sage fut touché, non pas de la beauté de la dame, (il était bien sûr de ne pas sentir une telle faiblesse) mais de l'affliction où il la voyait. Il descendit, il aborda la jeune ninivienne, dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui fesait un oncle qu'elle n'avait point ; avec quels artifices il lui avait enlevé un bien qu'elle n'avait jamais possédé, et tout ce qu'elle avait à craindre de sa violence. Vous me paraissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez

du cruel embarras où je suis. *Memnon* n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle poliment sur un large sopha, où ils se tenaient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappait quelquefois des larmes, et qui en se relevant rencontraient toujours les regards du sage *Memnon*. Ses discours étaient pleins d'un attendrissement qui redoublait toutes les fois qu'ils se regardaient. *Memnon* prenait ses affaires extrêmement à cœur, et se sentait de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse. Ils cessèrent insensiblement, dans la chaleur de la conversation, d'être vis-à-vis l'un de l'autre. Leurs jambes ne furent plus croisées. *Memnon* la conseilla de si près, et lui donna des avis si tendres, qu'ils ne pouvaient ni l'un ni l'autre parler d'affaires, et qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Comme ils en étaient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser: il était armé de la tête aux pieds; et la première chose qu'il dit, fut qu'il allait tuer, comme de raison, le sage *Memnon* et sa nièce; la dernière qui lui échappa fut qu'il pouvait pardonner pour beaucoup d'argent. *Memnon* fut obligé de donner tout ce qu'il avait. On était heureux dans ce temps-là

d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'était pas encore découverte, et les dames affligées n'étaient pas à beaucoup près si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux et désespéré rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitait à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire avec mes amis intimes un repas frugal. J'oublierai dans la douceur de leur société la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le trouve un peu chagrin. On le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin pris modérément est un remède pour l'ame et pour le corps. C'est ainsi que pense le sage *Memnon* ; et il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas. Un jeu réglé avec des amis est un passe-temps honnête. Il joue ; on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur sa parole. Une dispute s'élève sur le jeu, on s'échauffe : l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil. On rapporte chez lui le sage *Memnon*, ivre, sans argent et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin ; et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur-général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait le matin une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. *Memnon* outré va à la cour avec un emplâtre sur l'œil et

un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier. Il rencontre dans un sallon plusieurs dames, qui portaient toutes d'un air aisé des cerveaux de vingt quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connaissait un peu, dit en le regardant de côté: Ah l'horreur! Une autre qui le connaissait davantage lui dit: Bon soir, M. *Memnon*; mais vraiment, M. *Memnon*, je suis fort aise de vous voir; à propos, M. *Memnon*, pourquoi avez vous perdu un œil? Et elle passa sans attendre sa réponse. *Memnon* se cacha dans un coin, et attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva. Il baisa trois fois la terre, et présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire *Memnon* à part, et lui dit d'un air de hauteur en ricanant amèrement: Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi; et encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier, que j'honore de ma protection, et qui est le neveu d'une femme de chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi le matin renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et sur-tout à la cour, avait été avant la nuit trompé et volé par une belle dame, s'était enivré, avait joué, avait eu une querelle, s'était fait crever un œil, et avait été à la cour où l'on s'était moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huiſſiers qui démeublaient ſa maiſon de la part de ſes créanciers. Il reſte preſque évanoui ſous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui ſe promenait avec ſon cher oncle, et qui éclata de rire en voyant *Memnon* avec ſon emplâtre La nuit vint ; *Memnon* ſe coucha ſur de la paille auprès des murs de ſa maiſon. La fièvre le ſaiſit ; il s'endormit dans l'accès, et un eſprit céleſte lui apparut en ſonge.

Il était tout reſplendiſſant de lumière. Il avait ſix belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne reſſemblait à rien. Qui es-tu ? lui dit *Memnon*. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends-moi donc mon œil, ma ſanté, mon bien, ma ſageſſe, lui dit *Memnon*. Enſuite il lui conta comment il avait perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'eſprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, eſt à cinq cents millions de lieues du ſoleil, dans une petite étoile auprès de *Sirius*, que tu vois d'ici. Le beau-pays ! dit *Memnon :* quoi vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent ſon argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de ſatrapes qui ſe moquent de vous en vous refuſant juſtice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela. Nous ne ſommes

jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point; nous ne fesons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons points nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors: Monseigneur sans femme et sans dîné, à quoi passez-vous votre temps? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont confiés: et je viens pour te consoler. Hélas! reprit *Memnon*, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies? J'étais auprès d'*Assan* ton frère aîné, dit l'être céleste. Il est plus à plaindre que toi. Sa gracieuse majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, et il est actuellement dans un cachot les fers aux pieds et aux mains. C'est bien la peine, dit *Memnon*, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne, l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile. Il est vrai que tu seras toujours borgne; mais à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible

de

de parvenir ? s'écria *Memnon* en soupirant. Aussi impossible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin. Il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cent mille millions de mondes qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse et de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second, ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complétement fou. J'ai bien peur, dit *Memnon*, que notre petit globe terraqué ne soit précisément les petites maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout-à-fait, dit l'esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en sa place. Hé mais, dit *Memnon*, certains poëtes, certains philosophes ont donc grand tort de dire *que tout est bien ?* Ils ont grande raison, dit le philosophe de là haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, repliqua le pauvre *Memnon*, que quand je ne serai plus borgne.

Fin de Memnon ou la Sagesse humaine.

DEUX CONSOLÉS.

Le grand philosophe *Citophile* disait un jour à une femme désolée, et qui avait juste sujet de l'être: Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand *Henri IV*, a été aussi malheureuse que vous: on la chassa de ses royaumes; elle fut près de périr sur l'Océan par les tempêtes; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. J'en suis fâché pour elle, dit la dame; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit *Citophile*, souvenez vous de *Marie Stuart*: elle aimait fort honnêtement un brave musicien qui avait une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente la reine *Elisabeth*, qui se disait pucelle, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel, répondit la dame; et elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle *Jeanne de Naples*, qui fut prise et étranglée? Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps après soupé, et qui est morte dans une île déserte. Je sais toute cette histoire, répondit la dame.

Hé bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie. Elle avait un amant, comme en ont toutes les grandes et belles princesses. Son père entra dans sa chambre, et surprit l'amant qui avait le visage tout en feu et l'œil étincelant comme une escarboucle ; la dame aussi avait le teint fort animé. Le visage du jeune homme déplut tellement au père, qu'il lui appliqua le plus énorme soufflet qu'on eût jamais donné dans sa province. L'amant prit une paire de pincettes et cassa la tête au beau-père, qui guérit à peine, et qui porte encore la cicatrice de cette blessure. L'amante éperdue sauta par la fenêtre et se démit le pied; de manière qu'aujourd'hui elle boite visiblement, quoique d'ailleurs elle ait la taille admirable. L'amant fut condamné à la mort pour avoir cassé la tête à un très-grand prince. Vous pouvez juger de l'état où était la princesse quand on menait pendre l'amant. Je l'ai vue long-temps lorsqu'elle était en prison; elle ne me parlait jamais que de ses malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens? lui dit la dame. C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à *Hécube*, songez à *Niobé*. Ah! dit la dame, si j'avais vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté.

Le lendemain le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avaient perdu leurs enfans, et la porta au philosophe; il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle statue au *Temps*, avec cette inscription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Fin des deux consolés.

HISTOIRE
DES VOYAGES
DE
SCARMENTADO.

ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Je naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon père en était gouverneur ; et je me souviens qu'un poëte médiocre, qui n'était pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans lesquels ils me fesait descendre de *Minos* en droite ligne ; mais mon père ayant été disgracié, il fit d'autres vers où je ne descendais plus que de *Pasiphaé* et de son amant : c'était un bien méchant homme que cet *Iro*, et le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'île. (1)

Mon père m'envoya à l'âge de quinze ans étudier à Rome. J'arrivai dans l'espérance d'apprendre toutes les vérités, car jusque-là on m'avait enseigné tout le contraire, selon l'usage de ce bas monde depuis la Chine jusqu'aux Alpes. *Monsignor Profondo*, à qui j'étais recommandé, était

(1) Anagramme de *Roi*, poëte né avec des talens que son penchant pour la satire, les aventures qui en furent la suite, sa jalousie contre les hommes de la littérature qui lui étaient supérieurs, avilirent et rendirent malheureux. Le ballet des *Elémens* et l'opéra de *Callirhoé*, sont les seuls de ses ouvrages qui lui aient survécu : il mourut vieux, et avait fini par le faire dévot.

un homme singulier, et un des plus terribles savans qu'il y eût au monde. Il voulut m'apprendre les catégories d'*Aristote*, et fut sur le point de me mettre dans la catégorie de ses mignons : je l'échappai belle. Je vis des processions, des exorcismes et quelques rapines. On disait, mais très-faussement, que *la signora Olimpia*, personne d'une grande prudence, vendait beaucoup de choses qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paraissait fort plaisant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée *la signora Fatélo* s'avisa de m'aimer. Elle était courtisée par le révérend père *Poignardini*, et par le révérend père *Aconiti*, jeune profès d'un ordre qui ne subsiste plus : elle les mit d'accord en me donnant ses bonnes grâces ; mais en même temps je courus risque d'être excommunié, et empoisonné. Je partis très-content de l'architecture de St Pierre.

Je voyageai en France ; c'était le temps du règne de *Louis le juste*. La première chose qu'on me demanda, ce fut, si je voulais à mon déjeûné un petit morceau du maréchal d'*Ancre* dont le peuple avait fait rôtir la chair, et qu'on distribuait à fort bon compte à ceux qui en voulaient.

Cet Etat était continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conseil, quelquefois pour deux pages de controverse. Il y avait plus de soixante ans que ce feu tantôt couvert, et tantôt soufflé avec violence, désolait ces beaux climats. C'étaient-là les libertés de l'Eglise gallicane. Helas, dis-je, ce peuple est pourtant né doux : qui peut l'avoir tiré ainsi de

son caractère ? Il plaisante, et il fait des St Barthelemi. Heureux le temps où il ne fera que plaisanter !

Je passai en Angleterre : les mêmes querelles y excitaient les mêmes fureurs. De saints catholiques avaient résolu, pour le bien de l'Eglise, de faire sauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale, et tout le parlement, et de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuse reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, avait fait brûler plus de cinq cents de ses sujets. Un prêtre hibernois m'assura que c'était une très-bonne action ; premièrement, parce que ceux qu'on avait brûlé étaient anglais, en second lieu, parce qu'ils ne prenaient jamais d'eau bénite, et qu'ils ne croyaient pas au trou de *St Patrice*. Il s'étonnait sur-tout que la reine *Marie* ne fût pas encore canonisée ; mais il espérait qu'elle le serait bientôt, quand le cardinal neveu aurait un peu de loisir.

J'allai en Hollande, où j'espérais trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupait la tête à un vieillard vénérable lorsque j'arrivai à la Haye. C'était la tête chauve du premier ministre *Barnevelt*, l'homme qui avait le mieux mérité de la république. Touché de pitié je demandai quel était son crime, et s'il avait trahi l'Etat ? Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'est un homme qui croit que l'on peut se sauver par les bonnes œuvres aussi-bien que par la foi. Vous sentez bien que si de telles opinions s'établissaient, une république ne pourrait subsister, et qu'il faut des lois sévères

pour réprimer de si scandaleuses horreurs. Un profond politique du pays me dit en soupirant : Hélas ! Monsieur, le bon temps ne durera pas toujours ; ce n'est que par hasard que ce peuple est si zélé ; le fond de son caractère est porté au dogme abominable de la tolérance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce temps funeste de la modération et de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un pays où la sévérité n'était adoucie par aucun agrément, et je m'embarquai pour l'Espagne.

La cour était à Séville, les galions étaient arrivés, tout respirait l'abondance et la joie dans la plus belle saison de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers et de citronniers une espèce de lice immense entourée de gradins couverts d'étoffes précieuses. Le roi, la reine, les infans, les infantes étaient sous un dais superbe. Vis-à-vis de cette auguste famille était un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne soit réservé pour DIEU, je ne vois pas à quoi il peut servir. Ces indiscrètes paroles furent entendues d'un grave espagnol, et me coûtèrent cher. Cependant je m'imaginais que nous allions voir quelque carrousel ou quelque fête de taureaux, lorsque le grand inquisiteur parut sur ce trône, d'où il bénit le roi et le peuple.

Ensuite vint une armée de moines défilans deux à deux, blancs, noirs, gris, chaussés, déchaussés, avec barbe, sans barbe, avec capuchon pointu, et sans capuchon ; puis marchait le bourreau ;

puis

puis on voyait au milieu des alguazils et des grands environ quarante personnes couvertes de sacs sur lesquels on avait peint des diables et des flammes. C'étaient des juifs qui n'avaient pas voulu renoncer absolument à *Moïse*, c'étaient des chrétiens qui avaient épousé leurs commères, ou qui n'avaient pas adoré *Notre-Dame d'Atocha*, ou qui n'avaient pas voulu se défaire de leur argent comptant en faveur des frères hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prières, après quoi on brûla à petit feu tous les coupables; de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le soir, dans le temps que j'allais me mettre au lit arrivèrent chez moi deux familiers de l'inquisition avec la sainte Hermandad: ils m'embrassèrent tendrement, et me menèrent sans me dire un seul mot dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de natte, et d'un beau crucifix. Je restai là six semaines, au bout desquelles le révérend père inquisiteur m'envoya prier de venir lui parler: il me serra quelque temps entre ses bras, avec une affection toute paternelle; il me dit qu'il était sincèrement affligé d'avoir appris que je fusse si mal logé; mais que tous les appartemens de la maison étaient remplis, et qu'une autre fois il espérait que je serais plus à mon aise. Ensuite il me demanda cordialement si je ne savais pas pourquoi j'étais là. Je dis au révérend père que c'était apparemment pour mes péchés. Hé bien, mon cher enfant, pour quel péché? parlez-moi avec

confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinai point; il me mit charitablement sur les voies.

Enfin je me souvins de mes indiscrètes paroles. J'en fus quitte pour la discipline et une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand-inquisiteur: c'était un homme poli, qui me demanda comment j'avais trouvé sa petite fête? Je lui dis que cela était délicieux, et j'allai presser mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il est. Ils avaient eu le temps de s'instruire de toutes les grandes choses que les Espagnols avaient faites pour la religion. Ils avaient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par lesquels il paraît qu'on avait égorgé ou brûlé ou noyé dix millions d'infidelles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagérait; mais quand on réduirait ces sacrifices à cinq millions de victimes, cela serait encore admirable.

Le désir de voyager me pressait toujours. J'avais compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie; nous en prîmes la route. Je me proposai bien de ne plus dire mon avis sur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, sont des mécréans qui n'ont point été baptisés, et qui par conséquent feront bien plus cruels que les révérends pères inquisiteurs. Gardons le silence quand nous serons chez les mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement surpris de voir en Turquie beaucoup plus d'églises chrétiennes qu'il n'y en avait dans Candie. J'y vis jusqu'à des troupes nombreuses de moines qu'on laissait prier la vierge *Marie* librement, et maudire

Mahomet ; ceux-ci en grec, ceux-là en latin, quelques autres en arménien. Les bonnes gens que les Turcs ! m'écriai-je. Les chrétiens grecs et les chrétiens latins étaient ennemis mortels dans Conſtantinople, ces eſclaves ſe perſécutaient les uns les autres, comme des chiens qui ſe mordent dans la rue, et à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les ſéparer. Le grand-viſir protégeait alors les grecs. Le patriarche grec m'accuſa d'avoir ſoupé chez le patriarche latin, et je fus condamné en plein divan à cent coups de latte ſur la plante des pieds, rachetables de cinq cents ſequins. Le lendemain le grand-viſir fut étranglé ; le ſurlendemain ſon ſucceſſeur, qui était pour le parti des latins, et qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir ſoupé chez le patriarche grec. Je fus dans la triſte néceſſité de ne plus fréquenter ni l'Egliſe grecque ni la latine. Pour m'en conſoler je pris à loyer une fort belle circaſſienne, qui était la perſonne la plus tendre dans le tête-à-tête, et la plus dévote à la moſquée. Une nuit, dans les doux tranſports de ſon amour, elle s'écria en m'embraſſant : *Alla*, *Illa*, *Alla ;* ce ſont les paroles ſacramentales des Turcs ; je crus que c'était celles de l'amour : je m'écriai auſſi fort tendrement : *Alla*, *Illa*, *Alla*. Ah ! me dit-elle, le DIEU miſéricordieux ſoit loué, vous êtes turc. Je lui dis que je le béniſſais de m'en avoir donné la force, et je me crus trop heureux. Le matin l'iman vint pour me circoncire ; et comme je fis quelque difficulté, le cadi du quartier, homme loyal, me propoſa de

m'empaler : je ſauvai mon prépuce et mon derrière avec mille ſequins, et je m'enfuis vite en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe grecque ni latine en Turquie, et de ne plus crier *Alla*, *Illa*, *Alla*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étais pour le mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'était fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les factions du *mouton blanc* et du *mouton noir* partageaient encore les Perſans. On crut que je me moquais des deux partis, de ſorte que je me trouvai déjà une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de ſequins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine avec un interprète, qui m'aſſura que c'était-là le pays où l'on vivait librement et gaiement. Les Tartares s'en étaient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu et à ſang ; et les révérends pères jéſuites, d'un côté, comme les révérends pères dominicains de l'autre, diſaient qu'ils y gagnaient des ames à DIEU, ſans que perſonne en ſût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés ; car ils ſe perſécutaient les uns les autres tour à tour : ils écrivaient à Rome des volumes de calomnies ; ils ſe traitaient d'infidelles et de prévaricateurs pour une ame. Il y avait ſur tout une horrible querelle entr'eux ſur la manière de faire la révérence. Les jéſuites voulaient que les Chinois ſaluaſſent leurs pères et leurs mères à la mode de la Chine, et les dominicains voulaient qu'on les ſalûât à la mode

de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jésuites pour un dominicain. On me fit passer chez sa majesté tartare pour un espion du pape. Le conseil suprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un sergent, qui commanda à quatre sbires du pays de m'arrêter et de me lier en cérémonie. Je fus conduit après cent quarante génuflexions devant sa majesté. Elle me fit demander si j'étais l'espion du pape, et s'il était vrai que ce prince dût venir en personne le détrôner? Je lui répondis que le pape était un prêtre de soixante et dix ans; qu'il demeurait à quatre mille lieues de sa sacrée majesté tartaro-chinoise; qu'il avait environ deux mille soldats qui montaient la garde avec un parasol, qu'il ne détrônait personne, et que sa majesté pouvait dormir en sureté. Ce fut l'aventure la moins funeste de ma vie. On m'envoya à Macao, d'où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaisseau eut besoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce temps pour aller voir la cour du grand *Aureng-Zeb*, dont on disait des merveilles dans le monde: il était alors dans Dehli. J'eus la consolation de l'envisager le jour de la pompeuse cérémonie, dans laquelle il reçut le présent céleste que lui envoyait le shérif de la Mecque. C'était le balai avec lequel on avait balayé la maison sainte, le *Caaba*, le *Beth Alla*. Ce balai est le symbole qui balaye toutes les ordures de l'ame. *Aureng-Zeb* ne paraissait pas en avoir besoin; c'était l'homme le plus pieux de tout l'Indoustan. Il est vrai qu'il avait égorgé un de ses frères et empoisonné son père. Vingt raïas et autant d'omras étaient morts

dans les supplices ; mais cela n'était rien, et on ne parlait que de sa dévotion. On ne lui comparait que la sacrée majesté du séréniſſime empereur de Maroc *Muley Iſmaël*, qui coupait des têtes tous les vendredis après la prière.

Je ne disais mot, les voyages m'avaient formé, et je sentais qu'il ne m'appartenait pas de décider entre ces deux augustes souverains. Un jeune français avec qui je logeais manqua, je l'avoue, de respect à l'empereur des Indes et à celui de Maroc. Il s'avisa de dire très-indiscrètement qu'il y avait en Europe de très-pieux souverains qui gouvernaient bien leurs Etats, et qui fréquentaient même les églises, sans pourtant tuer leurs pères et leurs frères, et sans couper les têtes de leurs sujets. Notre interprète transmit en indou le discours impie de mon jeune homme. Instruit par le passé, je fis vîte seller mes chameaux : nous partîmes le français et moi. J'ai su depuis que la nuit même les officiers du grand *Aureng-Zeb* étant venus pour nous prendre, ils ne trouvèrent que l'interprète. Il fut exécuté en place publique, et tous les courtisans avouèrent sans flatterie que sa mort était très-juste.

Il me restait de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaisseau fut pris par des corsaires nègres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violaient ainsi les lois des nations ? Le capitaine nègre lui répondit : Vous avez le nez long, et nous l'avons plat ; vos cheveux sont tout droits, et notre laine est

frisée; vous avez la peau de couleur de cendre, et nous de couleur d'ébène; par conséquent nous devons, par les lois sacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée, comme des bêtes de somme, pour nous faire travailler à je ne sais quel emploi aussi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans des montagnes, pour en tirer une espèce de terre jaune, qui, par elle-même, n'est bonne à rien, et qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte; aussi quand nous vous rencontrons, et que nous sommes les plus forts, nous vous fesons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez et les oreilles.

On n'avait rien à répliquer à un discours si sage. J'allai labourer le champ d'une vieille négresse, pour conserver mes oreilles et mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avais vu tout ce qu'il y a de beau, de bon et d'admirable sur la terre: je résolus de ne plus voir que mes pénates. Je me mariai chez moi: je fus cocu, et je vis que c'était l'état le plus doux de la vie.

Fin de l'histoire des voyages de Scarmentado.

MICROMEGAS,
HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

AVERTISSEMENT
DES EDITEURS.

Ce roman peut être regardé comme une imitation d'un des voyages de *Gulliver*. Il contient plusieurs allusions. Le nain de Saturne est M. de *Fontenelle*. Malgré sa douceur, sa circonspection, sa philosophie qui devait lui faire aimer celle de M. de *Voltaire*, il s'était lié avec les ennemis de ce grand-homme, et avait paru partager, sinon leur haine, du moins leurs préventions. Il fut fort blessé du rôle qu'il jouait dans ce roman, et d'autant plus peut-être que la critique était juste, quoique sévère, et que les éloges qui s'y mêlaient y donnaient encore plus de poids. Le mot qui termine l'ouvrage n'adoucit point la blessure, et le bien qu'on dit du secrétaire de l'académie de Paris ne consola point M. de *Fontenelle* des plaisanteries qu'on se permettait sur celui de l'académie de Saturne.

MICROMEGAS,

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.

DANS une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius, il y avait un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connaître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmillière; il s'appelait *Micromégas*, nom qui convient fort à tous les grands. Il avait huit lieues de haut: j'entends, par huit lieues, vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur le champ la plume, et trouveront, que puisque M. *Micromégas*, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt et un millions six cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre. Rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les Etats de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut

faire le tour en une demi-heure, comparés à l'empire de Turquie, de Moscovie ou de la Chine, ne sont qu'une très-faible image des prodigieuses différences que la nature a mises dans tous les êtres.

La taille de son excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit, c'est un des plus cultivés que nous ayons; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes: il n'avait pas encore deux cents cinquante ans, et il étudiait selon la coutume au collége des jésuites de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'*Euclide*. C'est dix-huit de plus que *Blaise Pascal*, lequel, après en avoir deviné trente-deux en se jouant, à ce que dit sa sœur, devint depuis un géomètre assez médiocre (1), et un fort mauvais métaphysicien. Vers les quatre cents cinquante ans au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. Le muphti de son pays, grand vétillard et fort ignorant, trouva dans son livre

(1) *Pascal* devint un très-grand géomètre, non dans la classe de ceux qui ont contribué par de grandes découvertes au progrès des sciences, comme *Descartes*, *Newton*, mais dans celle des géomètres qui ont montré par leurs ouvrages un génie du premier ordre.

des propositions suspectes, mal-sonnantes, téméraires, hérétiques, sentant l'hérésie, et le poursuivit vivement: il s'agissait de savoir si la forme substantielle des puces de Sirius était de même nature que celles des colimaçons. *Micromégas* se défendit avec esprit; il mit les femmes de son côté; le procès dura deux cents vingt ans. Enfin le muphti fit condamner le livre par des jurisconsultes qui ne l'avaient pas lu, et l'auteur eut ordre de ne paraître à la cour de huit cents années. (2)

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'était remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante contre le muphti, dont celui-ci ne s'embarrassa guère; et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former *l'esprit et le cœur*, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline, seront sans doute étonnés des équipages de là-haut: car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connaissait merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives. Il s'en servait si à propos que tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il allait de globe en globe lui et les

(2) M. de *Voltaire* avait été persécuté par le théatin *Boyer*, pour avoir dit dans ses lettres philosophiques que les facultés de notre ame se développent en même temps que nos organes, de la même manière que les facultés de l'ame des animaux.

siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais, à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyré que l'illustre vicaire *Derham* (3) se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. *Derham* ait mal vu, à DIEU ne plaise! mais *Micromégas* était sur les lieux, c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. *Micromégas* après avoir bien tourné arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitans, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cents fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays-là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien italien se met à rire de la musique de *Lulli*, quand il vient en France. Mais comme le sirien avait un bon esprit, il comprit bien vite

(3) Savant anglais, auteur de la *Théologie Astronomique*, et de quelques autres ouvrages, qui ont pour objet de prouver l'existence de DIEU par le détail des merveilles de la nature: malheureusement lui et ses imitateurs se trompent souvent dans l'exposition de ces merveilles; ils s'extasient sur la sagesse qui se montre dans l'ordre d'un phénomène, et on découvre que ce phénomène est tout différent de ce qu'ils ont supposé; alors c'est ce nouvel ordre qui leur paraît un chef-d'œuvre de sagesse. Ce défaut commun à tous les ouvrages de ce genre les a décrédités. On sait trop d'avance que de quelque manière que les choses soient, l'auteur finira toujours par les admirer.

qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres, et qui fesait passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que *Micromégas* eut un jour avec M. le secrétaire.

CHAPITRE II.

Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.

Après que son excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage, il faut avouer, dit *Micromégas*, que la nature est bien variée. Oui, dit le saturnien, la nature est comme un parterre, dont les fleurs... Ah, dit l'autre, laissez là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes, dont les parures... Et qu'ai-je à faire de vos brunes? dit l'autre. Elle est donc comme une galerie de peintures, dont les traits... Et non, dit le voyageur, encore une fois la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise,

répondit le voyageur; je veux qu'on m'instruise; commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre anneau, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés; et malgré toute notre curiosité et le nombre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit *Micromégas*; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé; j'ai vu des mortels fort au-dessus de nous; j'en ai vu de fort supérieurs: mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins, et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut-être un jour au pays où il ne manque rien; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le saturnien et le sirien s'épuisèrent alors en conjectures; mais après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous? dit le sirien. Ah! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le sirien: nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce

soit une loi universelle de la nature. Hélas! nous ne vivons, dit le saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil. (Cela revient à quinze mille ans, ou environ, à compter à notre manière.) Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome. A peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'ose faire aucuns projets; je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux sur-tout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit: Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrais de vous affliger, en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-temps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmurait encore. Mais il y a par-tout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature. Il a répandu sur cet univers une profusion de variétés, avec une espèce d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensans sont différens, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La

matière eſt par-tout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverſes. Combien comptez-vous de ces propriétés diverſes dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le ſaturnien, ſans leſquelles nous croyons que ce globe ne pourrait ſubſiſter tel qu'il eſt, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la diviſibilité et le reſte. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre ſuffit aux vues que le Créateur avait ſur votre petite habitation. J'admire en tout ſa ſageſſe ; je vois par-tout des différences, mais auſſi par-tout des proportions. Votre globe eſt petit, vos habitans le ſont auſſi ; vous avez peu de ſenſations ; votre matière a peu de propriétés ; tout cela eſt l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur eſt votre ſoleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le ſaturnien ; et quand nous diviſons un de ſes rayons, nous trouvons qu'il contient ſept couleurs. Notre ſoleil tire ſur le rouge, dit le ſirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un ſoleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui ſe reſſemble, comme chez vous il n'y a pas un viſage qui ne ſoit différent de tous les autres.

Après pluſieurs queſtions de cette nature, il s'informa combien de ſubſtances eſſentiellement différentes on comptait dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptait qu'une trentaine, comme DIEU, l'eſpace, la matière, les êtres étendus qui ſentent, les êtres étendus qui ſentent et qui

penſent

penſent, les êtres penſans qui n'ont point d'étendue, ceux qui ſe pénètrent, ceux qui ne ſe pénètrent pas, et le reſte. Le ſirien, chez qui on en comptait trois cents, et qui en avait découvert trois mille autres dans ſes voyages, étonna prodigieuſement le philoſophe de Saturne. Enfin après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils ſavaient et beaucoup de ce qu'ils ne ſavaient pas, après avoir raiſonné pendant une révolution du ſoleil, ils réſolurent de faire enſemble un petit voyage philoſophique

CHAPITRE III.

Voyage des deux habitans de Sirius, et de Saturne.

Nos deux philoſophes étaient prêts à s'embarquer dans l'atmoſphère de Saturne avec une fort jolie proviſion d'inſtrumens mathématiques, lorſque la maîtreſſe du ſaturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ſes remontrances. C'était une jolie petite brune qui n'avait que ſix cents ſoixante toiſes, mais qui réparait par bien des agrémens la petiteſſe de ſa taille. Ah cruel! s'écria-t-elle, après t'avoir réſiſté quinze cents ans, lorſqu'enfin je commençais à me rendre, quand j'ai à peine paſſé cent ans entre tes bras, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'as jamais eu d'amour; ſi tu étais un vrai ſaturnien tu ſerais fidelle. Où vas-tu courir? que veux-tu? nos cinq lunes ſont moins errantes que

toi, notre anneau est moins changeant. Voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il était; et la dame, après s'être pamée, alla se consoler avec un petit-maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent; ils sautèrent d'abord sur l'anneau qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe; de là ils allèrent de lune en lune. Une comète passait tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets qui seraient actuellement sous presse sans messieurs les inquisiteurs, qui ont trouvé quelques propositions un peu dures. Mais j'en ai lu le manuscrit dans la bibliothèque de l'illustre archevêque de ... qui m'a laissé voir ses livres avec cette générosité et cette bonté qu'on ne saurait assez louer.

Mais revenons à nos voyageurs. En sortant de Jupiter, ils traversèrent une espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe; ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le père *Castel* écrira, et même assez

plaisamment, contre l'existence de ces deux lunes ; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il serait difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent long-temps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'était la terre ; cela fit pitié à des gens qui venaient de Jupiter. Cependant de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq juillet mil sept cent trente-sept nouveau style.

CHAPITRE IV.

Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnaître le petit pays où ils étaient. Ils allèrent d'abord du Nord au Sud. Les pas ordinaires du sirien et de ses gens étaient d'environ trente mille pieds de roi ; le nain de Saturne

ſuivait de loin en haletant; or il fallait qu'il fît environ douze pas, quand l'autre feſait une enjambée: figurez-vous (s'il eſt permis de faire de telles comparaiſons) un très-petit chien de manchon qui ſuivrait un capitaine des gardes du roi de Pruſſe.

Comme ces étrangers-là vont aſſez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-ſix heures; le ſoleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut ſonger qu'on va bien plus à ſon aiſe, quand on tourne ſur ſon axe, que quand on marche ſur ſes pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étaient partis, après avoir vu cette mare preſque imperceptible pour eux, qu'on nomme *la Méditerranée*, et cet autre petit étang qui, ſous le nom du *grand Océan*, entoure la taupinière. Le nain n'en avait eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avait-il mouillé ſon talon. Ils firent tout ce qu'ils purent en allant et en revenant deſſus et deſſous pour tâcher d'apercevoir ſi ce globe était habité ou non. Ils ſe baiſſèrent, ils ſe couchèrent, ils tâtèrent par-tout; mais leurs yeux et leurs mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre ſenſation qui pût leur faire ſoupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exiſter.

Le nain, qui jugeait quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avait perſonne ſur la terre. Sa première raiſon était qu'il n'avait vu perſonne. *Micromégas* lui fit ſentir poliment que

c'était raisonner assez mal: car, disait-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement; concluez-vous de-là que ces étoiles n'existent pas? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. Mais, dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paraît si ridicule! tout semble être ici dans le chaos: voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil, ces étangs qui ne sont ni ronds, ni quarrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds? (il voulait parler des montagnes.) Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes? En vérité ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paraît que des gens de bon sens ne voudraient pas y demeurer. Hé bien, dit *Micromégas*, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent. Mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paraît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Hé, c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avais toujours remarqué de la variété? Le saturnien répliqua à toutes ces raisons. La

dispute n'eût jamais fini, si par bonheur *Micromégas*, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans. Les diamans tombèrent; c'étaient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesaient quatre cents livres, et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étaient taillés, étaient d'excellens microscopes. Il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle; et *Micromégas* en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étaient excellens; mais d'abord on ne vit rien par leur secours, il fallait s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuait entre deux eaux dans la mer Baltique: c'était une baleine. Il la prit avec le petit doigt fort adroitement; et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étaient les habitans de notre globe. Le saturnien, convaincu que notre monde est habité, s'imagina bien vîte qu'il ne l'était que par des baleines; et comme il était grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tirait son mouvement, s'il avait des idées, une volonté, une liberté. *Micromégas* y fut fort embarrassé; il examina l'animal fort patiemment, et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avait pas moyen de croire qu'une ame fût logée là. Les deux voyageurs inclinaient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habi-

tation, lorsqu'à l'aide du microscope, ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flottait sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenait du cercle polaire, sous lequel ils avaient été faire des observations dont personne ne s'était avisé jusqu'alors. Les gazettes dirent que leur vaisseau échoua aux côtes de Bosnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver : mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien, ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

CHAPITRE V.

Expériences et raisonnemens des deux voyageurs.

MICROMEGAS étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paraissait, et avançant deux doigts, et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portait ces messieurs, et le mit encore sur son ongle, sans le trop presser de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne ; le sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étaient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyaient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement ; les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de *Micromégas*, et se précipitent après. Les géomè-

tres prennent leurs quarts de cercle, leurs secteurs et des filles laponnes, (*) et descendent sur les doigts du sirien. Ils en firent tant qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouillait les doigts; c'était un bâton ferré qu'on lui enfonçait d'un pied dans l'index: il jugea par ce picotement qu'il était sorti quelque chose du petit animal qu'il tenait, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage. Le microscope, qui fesait à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avait point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne fesons pas sur la terre une plus grande figure qu'en ferait sur une boule de dix pieds de tour un animal qui aurait à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourrait tenir la terre dans sa main, et qui aurait des organes en proportion des nôtres; et il se peut très-bien faire qu'il y ait un grand nombre de ces substances: or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseraient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne

(*) Voyez les notes du discours en vers sur la *modération*, (volume des *Poëmes*) et celles du *Russe à Paris*. (Volume des *Contes et Satires*.)

hausse

hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler! Quand *Leuwenhoek* et *Hartsoeker* virent les premiers, ou crurent voir la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit *Micromegas* en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations! comme il s'écria! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage! Je les vois, disaient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent? En parlant ainsi, les mains leur tremblaient, par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre. Le saturnien, passant d'un excès de défiance à un excès de crédulité, crut apercevoir qu'ils travaillaient à la propagation. *Ah!* disait-il, *j'ai pris la nature sur le fait.* (4) Mais il se trompait sur les apparences, ce qui n'arrive que trop, soit qu'on se serve ou non des microscopes.

(4) Expression heureuse et plaisante de *Fontenelle*, en rendant compte de quelques observations d'histoire naturelle.

CHAPITRE VI.

Ce qui leur arriva avec des hommes.

Micromegas, bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parlaient : et il le fit remarquer à son compagnon qui, honteux de s'être mépris sur l'article de la génération, ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avait le don des langues aussi-bien que le sirien; il n'entendait point parler nos atomes, et il supposait qu'ils ne parlaient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auraient-ils les organes de la voix, et qu'auraient-ils à dire? Pour parler, il faut penser, ou à peu près; mais s'ils pensaient, ils auraient donc l'équivalent d'une ame : or attribuer l'équivalent d'une ame à cette espèce, cela lui paraissait absurde. Mais, dit le sirien, vous avez cru tout à l'heure qu'ils fesaient l'amour; est-ce que vous croyez qu'on puisse faire l'amour sans penser et sans proférer quelque parole, ou du moins sans se faire entendre? supposez-vous d'ailleurs qu'il soit plus difficile de produire un argument qu'un enfant? pour moi, l'un et l'autre me paraissent de grands mystères. Je n'ose plus ni croire ni nier, dit le nain, je n'ai plus d'opinion; il faut tâcher d'examiner ces insectes, nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit *Micromégas*; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se

coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppait le vaisseau et tout l'équipage. La voix la plus faible entrait dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le français. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoublait à chaque instant. Ils entendaient des mites parler d'assez bon sens: ce jeu de la nature leur paraissait inexplicable. Vous croyez bien que le sirien et son nain brûlaient d'impatience de lier conversation avec les atomes ; le nain craignait que sa voix de tonnerre, et sur-tout celle de *Micromégas*, n'assourdît les mites sans en être entendue. Il fallait en diminuer la force. Ils se mirent dans la bouche des espèces de petits cure-dents, dont le bout fort effilé venait donner auprès du vaisseau. Le sirien tenait le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle; il baissait la tête, et parlait bas. Enfin moyennant toutes ces précautions, et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours.

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abyme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné

me découvrir des secrets qui semblaient impénétrables. Peut-être ne daignerait-on pas vous regarder à ma cour, mais je ne mépriſe perſonne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles. Ils ne pouvaient deviner d'où elles partaient. L'aumônier du vaiſſeau récita les prières des exorciſmes, les matelots jurèrent, et les philoſophes du vaiſſeau firent un ſyſtème; mais quelque ſyſtème qu'ils fiſſent, ils ne purent jamais deviner qui leur parlait. Le nain de Saturne, qui avait la voix plus douce que *Micromégas*, leur apprit alors en peu de mots à quelles eſpèces ils avaient à faire. Il leur conta le voyage de Saturne, les mit au fait de ce qu'était monſieur *Micromégas*; et après les avoir plaint d'être ſi petits; il leur demanda s'ils avaient toujours été dans ce miſérable état ſi voiſin de l'anéantiſſement, ce qu'ils feſaient dans un globe qui paraiſſait appartenir à des baleines, s'ils étaient heureux, s'ils multipliaient, s'ils avaient une ame, et cent autres queſtions de cette nature.

Un raiſonneur de la troupe plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutait de ſon ame, obſerva l'interlocuteur avec des pinnules braquées ſur un quart de cercle, fit deux ſtations, et à la troiſième il parla ainſi: Vous croyez donc, Monſieur, parce que vous avez mille toiſes depuis la tête juſqu'aux pieds, que vous êtes un... Mille toiſes! s'écria le nain:

juſte ciel! d'où peut-il ſavoir ma hauteur? mille toiſes! il ne ſe trompe pas d'un pouce; quoi! cet atome m'a meſuré! il eſt géomètre, il connaît ma grandeur; et moi qui ne le vois qu'à travers un microſcope, je ne connais pas encore la ſienne! Oui, je vous ai meſuré, dit le phyſicien, et je meſurerai bien encore votre grand compagnon. La propoſition fut acceptée; ſon excellence ſe coucha de ſon long, car s'il ſe fût tenu debout, ſa tête eût été trop au-deſſus des nuages. Nos philoſophes lui plantèrent un grand arbre dans un endroit que le docteur *Swift* nommerait, mais que je me garderai bien d'appeler par ſon nom à cauſe de mon grand reſpect pour les dames. Puis par une ſuite de triangles liés enſemble, ils conclurent que ce qu'ils voyaient était en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors *Micromégas* prononça ces paroles: Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien ſur ſa grandeur apparente. O DIEU, qui avez donné une intelligence à des ſubſtances qui paraiſſent ſi mépriſables, l'infiniment petit vous coûte auſſi peu que l'infiniment grand; et s'il eſt poſſible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un eſprit ſupérieur à ceux de ces ſuperbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied ſeul couvrirait le globe où je ſuis deſcendu.

Un des philoſophes lui répondit qu'il pouvait en toute ſureté croire qu'il eſt en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que

l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que *Virgile* a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que *Swammerdam* a découvert, et ce que *Réaumur* a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le sirien lui-même était pour ces animaux si vastes dont il parlait, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paraissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et *Micromégas* parla ainsi.

CHAPITRE VII.

Conversation avec les hommes.

O Atomes intelligens, dans qui l'être éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez sans doute goûter des joies bien pures sur votre globe; car ayant si peu de matière, et paraissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et à penser; c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur, mais il est ici sans doute. A ce discours tous les philosophes secouèrent la tête, et l'un d'eux plus franc que les autres avoua de bonne foi que si l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière,

et trop d'esprit si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et que presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial? Le sirien frémit, et demanda quel pouvait être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes, qui se font égorger, prétende un fétu sur ces tas de boue. Il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme *Sultan*, ou à un autre qu'on nomme je ne sais pourquoi *César*. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais, le petit coin de terre dont il s'agit; et presqu'aucun de ces animaux, qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux! s'écria le sirien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmillière d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine. Sachez qu'au bout de dix ans, il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que quand même ils n'auraient pas tiré l'épée, la faim, la

fatigue ou l'intempérance les emportent presque tous. D'ailleurs ce n'eſt pas eux qu'il faut punir, ce ſont ces barbares ſédentaires, qui, du fond de leur cabinet, ordonnent, dans le temps de leur digeſtion, le maſſacre d'un million d'hommes, et qui enſuite en font remercier DIEU ſolennellement. Le voyageur ſe ſentait ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvrait de ſi étonnans contraſtes. Puiſque vous êtes du petit nombre des ſages, dit-il à ces meſſieurs, et qu'apparemment vous ne tuez perſonne pour de l'argent, dites-moi, je vous en prie, à quoi vous vous occupez? Nous diſſéquons des mouches, dit le philoſophe, nous meſurons des lignes, nous aſſemblons des nombres, nous ſommes d'accord ſur deux ou trois points que nous entendons, et nous diſputons ſur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit auſſitôt fantaiſie au ſirien et au ſaturnien d'interroger ces atomes penſans, pour ſavoir les choſes dont ils convenaient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gemeaux? Ils répondirent tous à la fois: Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombres ronds. Combien pèſe votre air? Il croyait les attraper, mais tous lui dirent que l'air pèſe environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne,

étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avait refusé une ame un quart-d'heure auparavant.

Enfin *Micromégas* leur dit : Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous; sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans. Dites-moi ce que c'est que votre ame, et comment vous formez vos idées? Les philosophes parlèrent tous à la fois comme auparavant : mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citait *Aristote*; l'autre prononçait le nom de *Descartes*, celui-ci de *Mallebranche*, cet autre de *Leibnitz*, cet autre de *Locke*. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance : L'ame est une *entélechie*, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est. C'est ce que déclare expressément *Aristote*, page 633 de l'edition du louvre.

Ἐντελεχεῖα ἐστι, etc.

Je n'entends pas trop bien le grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philosophique. Pourquoi donc, reprit le sirien, citez-vous un certain *Aristote* en grec? C'est, répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le cartésien prit la parole, et dit : L'ame est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si

bien su, et qu'elle ne saura plus. Ce n'était donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton ame fût si savante dans le ventre de ta mère, pour être si ignorante quand tu aurais de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit? Que me demandez-vous là, dit le raisonneur? je n'en ai point d'idée; on dit que ce n'est pas de la matière. Mais sais-tu au moins ce que c'est que de la matière? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise, et d'une telle forme; elle a ses trois dimensions, elle est pesante et divisible. Hé bien, dit le sirien, cette chose qui te paraît être divisible, pesante et grise, me dirais-tu bien ce que c'est? tu vois quelques attributs, mais le fond de la chose, le connais-tu? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. *Micromégas* adressant la parole à un autre sage qu'il tenait sur son pouce, lui demanda ce que c'était que son ame, et ce qu'elle faisait? Rien du tout, répondit le philosophe mallebranchiste, c'est DIEU qui fait tout pour moi; je vois tout en lui, je fais tout en lui; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudrait ne pas être, reprit le sage de Sirius. Et toi, mon ami, dit-il à un leibnitzien qui était là, qu'est-ce que ton ame? C'est, répondit le leibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure; ou bien

mon ame est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir: cela est clair.

Un petit partisan de *Locke* était là tout auprès; et quand on lui eut enfin adressé la parole: Je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas: mais qu'il soit impossible à DIEU de communiquer la pensée à la matière, c'est de quoi je doute fort. Je révère la puissance éternelle, il ne m'appartient pas de la borner; je n'affirme rien, je me contente de croire qu'il y a plus de choses possibles qu'on ne pense.

L'animal de Sirius sourit: il ne trouva pas celui-là le moins sage; et le nain de Saturne aurait embrassé le sectateur de *Locke* sans l'extrême disproportion. Mais il y avait là par malheur un petit animalcule en bonnet quarré, qui coupa la parole à tous les animalcules philosophes; il dit qu'il savait tout le secret, que cela se trouvait dans la Somme de *St Thomas*; il regarda de haut en bas les deux habitans célestes; il leur soutint que leurs personnes, leurs mondes, leurs soleils, leurs étoiles, tout était fait uniquement pour l'homme. A ce discours nos deux voyageurs se laissèrent aller l'un sur l'autre en étouffant de ce rire inextinguible, qui, selon *Homère*, est le partage des dieux; leurs épaules et leurs ventres allaient et venaient, et dans ces convulsions le vaisseau que le sirien avait sur son ongle tomba dans une poche de la

culotte du saturnien. Ces deux bonnes gens le cherchèrent long-temps; enfin ils retrouvèrent l'équipage, et le rajustèrent fort proprement. Le sirien reprit les petites mites; il leur parla encore avec beaucoup de bonté, quoiqu'il fût un peu fâché dans le fond du cœur de voir que les infiniment petits eussent un orgueil presqu'infiniment grand. Il leur promit de leur faire un beau livre de philosophie écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verraient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ: on le porta à Paris à l'académie des sciences; mais, quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc: *Ah!* dit-il, *je m'en étais bien douté.*

Fin du septième et dernier chapitre.

HISTOIRE
D'UN
BON BRAMIN.

Je rencontrai dans mes voyages un vieux bramin, homme fort sage, plein d'esprit et très-savant: de plus il était riche, et partant il en était plus sage encore; car ne manquant de rien, il n'avait besoin de tromper personne. Sa famille était très-bien gouvernée par trois belles femmes qui s'étudiaient à lui plaire; et quand il ne s'amusait pas avec ses femmes, il s'occupait à philosopher

Près de sa maison, qui était belle, ornée et accompagnée de jardins charmans, demeurait une vieille indienne, bigote, imbécille et assez pauvre.

Le bramin me dit un jour: Je voudrais n'être jamais né. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit: J'étudie depuis quarante ans, ce sont quarante années de perdues; j'enseigne les autres, et j'ignore tout; cet état porte dans mon ame tant d'humiliation et de dégoût que la vie m'est insupportable: je suis né, je vis dans le temps, et je ne sais pas ce que c'est que le temps: je me trouve dans un point entre deux éternités, comme disent nos sages, et je n'ai nulle idée de l'éternité: je suis composé de matière; je pense, je n'ai jamais pu

m'instruire de ce que produit la pensée : j'ignore si mon entendement est en moi une simple faculté, comme celle de marcher, de digérer, et si je pense avec ma tête comme je prends avec mes mains. Non-seulement le principe de ma pensée m'est inconnu, mais le principe de mes mouvemens m'est également caché : je ne sais pourquoi j'existe ; cependant on me fait chaque jour des questions sur tous ces points ; il faut répondre ; je n'ai rien de bon à dire ; je parle beaucoup, et je demeure confus et honteux de moi-même après avoir parlé.

C'est bien pis quand on me demande si *Brama* a été produit par *Vitsnou*, ou s'ils sont tous deux éternels. DIEU m'est témoin que je n'en sais pas un mot, et il y paraît bien à mes réponses. Ah ! mon révérend père, me dit-on, apprenez-nous comment le mal inonde toute la terre. Je suis aussi en peine que ceux qui me font cette question : je leur dis quelquefois que tout est le mieux du monde ; mais ceux qui ont été ruinés et mutilés à la guerre n'en croient rien, ni moi non plus : je me retire chez moi accablé de ma curiosité et de mon ignorance. Je lis nos anciens livres, et ils redoublent mes ténèbres. Je parle à mes compagnons ; les uns me répondent qu'il faut jouir de la vie, et se moquer des hommes ; les autres croient savoir quelque chose, et se perdent dans des idées extravagantes ; tout augmente le sentiment douloureux que j'éprouve. Je suis prêt quelquefois de tomber dans le désespoir, quand je songe

qu'après toutes mes recherches je ne sais ni d'où je viens, ni ce que je suis, ni où j'irai, ni ce que je deviendrai.

L'état de ce bon homme me fit une vraie peine, personne n'était ni plus raisonnable, ni de meilleure foi que lui. Je conçus que plus il avait de lumières dans son entendement, et de sensibilité dans son cœur, plus il était malheureux.

Je vis le même jour la vieille femme qui demeurait dans son voisinage : je lui demandai si elle avait jamais été affligée de ne savoir pas comment son ame était faite? Elle ne comprit seulement pas ma question : elle n'avait jamais réfléchi un seul moment de sa vie sur un seul des points qui tourmentaient le bramin : elle croyait aux métamorphoses de *Vitsnou* de tout son cœur, et pourvu qu'elle pût avoir quelquefois de l'eau du Gange pour se laver, elle se croyait la plus heureuse des femmes.

Frappé du bonheur de cette pauvre créature, je revins à mon philosophe, et je lui dis : N'êtes-vous pas honteux d'être malheureux, dans le temps qu'à votre porte il y a un vieil automate qui ne pense à rien, et qui vit content? Vous avez raison, me répondit-il; je me suis dit cent fois que je serais heureux si j'étais aussi sot que ma voisine, et cependant je ne voudrais pas d'un tel bonheur.

Cette réponse de mon bramin me fit une plus grande impression que tout le reste; je m'examinai moi-même, et je vis qu'en effet je n'aurais

pas voulu être heureux à condition d'être imbécille.

Je propoſai la choſe à des philoſophes, et ils furent de mon avis. Il y a pourtant, diſais-je, une furieuſe contradiction dans cette manière de penſer : car enfin de quoi s'agit-il ? d'être heureux. Qu'importe d'avoir de l'eſprit ou d'être ſot ? Il y a bien plus : ceux qui ſont contens de leur être ſont bien ſûrs d'être contens ; ceux qui raiſonnent ne ſont pas ſi ſûrs de bien raiſonner. Il eſt donc clair, diſais-je, qu'il faudrait choiſir de n'avoir pas le ſens commun, pour peu que ce ſens commun contribue à notre mal-être. Tout le monde fut de mon avis, et cependant je ne trouvai perſonne qui voulût accepter le marché de devenir imbécille pour devenir content. De-là je conclus que ſi nous feſons cas du bonheur, nous feſons encore plus de cas de la raiſon.

Mais après y avoir réfléchi, il paraît que de préférer la raiſon à la félicité, c'eſt être très-inſenſé. Comment donc cette contradiction peut-elle s'expliquer ? comme toutes les autres. Il y a là de quoi parler beaucoup.

Fin de l'hiſtoire du bon Bramin.

LE BLANC
ET
LE NOIR.

TOUT le monde dans la province de Candahar connaît l'aventure du jeune *Ruſtan*. Il était fils unique d'un mirza du pays; c'eſt comme qui dirait marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirza ſon père avait un bien honnête. On devait marier le jeune *Ruſtan* à une demoiſelle, ou mirzaſſe de ſa ſorte. Les deux familles le déſiraient paſſionnément. Il devait faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, et l'être avec elle.

Mais par malheur il avait vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Cabul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, et incomparablement plus fréquentée que celle de Baſſora et d'Aſtracan; et voici pourquoi le vieux prince de Cachemire était venu à la foire avec ſa fille.

Il avait perdu les deux plus rares pièces de ſon tréſor; l'une était un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille était gravée par un art que les Indiens poſſédaient alors, et qui s'eſt perdu depuis. L'autre était un javelot qui allait de lui-même où l'on voulait; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'était à Cachemire.

Un faquir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux; il les porta à la princeſſe. Gardez ſoigneu-

sement ces deux pièces, lui dit-il, votre destinée en dépend. Il partit alors, et on ne le revit plus. Le duc de Cachemire au désespoir résolut d'aller voir à la foire de Cabul, si de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en aurait pas un qui eût son diamant et son arme. Il menait sa fille avec lui dans tous ses voyages. Elle porta son diamant bien enfermé dans sa ceinture; mais pour le javelot qu'elle ne pouvait si bien cacher, elle l'avait enfermé soigneusement à Cachemire dans son grand coffre de la Chine.

Rustan et elle se virent à Cabul; ils s'aimèrent avec toute la bonne foi de leur âge, et toute la tendresse de leur pays. La princesse pour gage de son amour lui donna son diamant, et *Rustan* lui promit à son départ de l'aller voir secrétement à Cachemire.

Le jeune mirza avait deux favoris qui lui servaient de secrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel, et de valets de chambre. L'un s'appelait *Topaze*; il était beau, bien fait, blanc comme une Circassienne, doux et serviable comme un Arménien, sage comme un Guèbre. L'autre se nommait *Ebène*; c'était un nègre fort joli, plus empressé, plus industrieux que *Topaze*, et qui ne trouvait rien de difficile. Il leur communiqua le projet de son voyage. *Topaze* tâcha de l'en détourner avec le zèle circonspect d'un serviteur qui ne voulait pas lui déplaire; il lui représenta tout ce qu'il hasardait. Comment laisser deux familles au désespoir? comment mettre le couteau

dans le cœur de ses parens? Il ébranla *Rustan*; mais *Ebène* le raffermit et leva tous ses scrupules.

Le jeune homme manquait d'argent pour un si long voyage. Le sage *Topaze* ne lui en aurait pas fait prêter; *Ebène* y pourvut. Il prit adroitement le diamant de son maître, en fit faire un faux tout semblable qu'il remit à sa place, et donna le véritable en gage à un arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ses roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de son bagage; on monta à cheval. *Topaze* dit à son maître: J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances sur votre entreprise; mais après avoir remontré, il faut obéir; je suis à vous, je vous aime, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; mais consultons en chemin l'oracle qui est à deux parasanges d'ici. *Rustan* y consentit. L'oracle répondit: *Si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* *Rustan* ne comprit rien à cette réponse. *Topaze* soutint qu'elle ne contenait rien de bon. *Ebène* toujours complaisant lui persuada qu'elle était très-favorable.

Il y avait encore un autre oracle dans Cabul; ils y allèrent. L'oracle de Cabul répondit en ces mots: *Si tu possèdes, tu ne posséderas pas; si tu es vainqueur, tu ne vaincras pas; si tu es Rustan, tu ne le seras pas.* Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous, disait *Topaze:* Ne redoutez rien, disait *Ebène;* et ce ministre, comme on peut le croire, avait toujours raison auprès de son maître, dont il encourageait la passion et l'espérance.

Au sortir de Cabul, on marcha par une grande forêt; on s'assit sur l'herbe pour manger, on laissa les chevaux paître. On se préparait à décharger l'éléphant qui portait le dîné et le service, lorsqu'on s'aperçut que *Topaze* et *Ebène* n'étaient plus avec la petite caravane. On les appelle; la forêt retentit des noms d'*Ebène* et de *Topaze*. Les valets les cherchent de tous côtés, et rempliſſent la forêt de leurs cris; ils reviennent sans avoir rien vu, sans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à *Ruſtan*, qu'un vautour qui se battait avec un aigle, et qui lui ôtait toutes ses plumes. Le récit de ce combat piqua la curiosité de *Ruſtan*; il alla à pied sur le lieu; il n'aperçut ni vautour ni aigle, mais il vit son éléphant, encore tout chargé de son bagage, qui était assailli par un gros rhinocéros. L'un frappait de sa corne, l'autre de sa trompe. Le rhinocéros lâcha prise à la vue de *Ruſtan*; on ramena son éléphant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choses dans les forêts quand on voyage, s'écriait *Ruſtan*. Les valets étaient consternés, et le maître au désespoir d'avoir perdu à la fois ses chevaux, son cher nègre, et le sage *Topaze*, pour lequel il avait toujours eu de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de son avis.

L'espérance d'être bientôt aux pieds de la belle princesse de Cachemire le consolait, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un rustre vigoureux et terrible donnait cent coups de bâton. Rien n'est si beau, ni si rare, ni si léger

à la course que les ânes de cette espèce. Celui-ci répondait aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auraient pu déraciner un chêne. Le jeune mirza prit, comme de raison, le parti de l'âne, qui était une créature charmante. Le rustre s'enfuit en disant à l'âne, tu me le payeras. L'âne remercia son libérateur en son langage, s'approcha, se laissa caresser, et caressa. *Rustan* monte dessus après avoir dîné, et prend le chemin de Cachemire avec ses domestiques, qui suivent les uns à pied, les autres montés sur l'éléphant.

A peine était-il sur son âne que cet animal tourne vers Cabul, au lieu de suivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des saccades, serrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, fouetter à droite et à gauche, l'animal opiniâtre courait toujours vers Cabul.

Rustan suait, se démenait, se désespérait, quand il rencontre un marchand de chameaux qui lui dit: Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mène où vous ne voulez pas aller; si vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choisir. *Rustan* remercia la Providence de lui avoir procuré un si bon marché. *Topaze* avait grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage serait malheureux. Il monte sur le plus beau chameau, les trois autres suivent; il rejoint sa caravane, et se voit dans le chemin de son bonheur.

A peine a-t-il marché quatre parasanges qu'il

est arrêté par un torrent profond, large et impétueux, qui roulait des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étaient des précipices affreux, qui éblouissaient la vue, et glaçaient le courage; nul moyen de passer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit *Rustan*, que *Topaze* n'ait eu raison de blâmer mon voyage, et moi grand tort de l'entreprendre; encore s'il était ici, il me pourrait donner quelques bons avis. Si j'avais *Ebène*, il me consolerait, et il trouverait des expédiens : mais tout me manque. Son embarras était augmenté par la consternation de sa troupe : la nuit était noire, on la passa à se lamenter. Enfin, la fatigue et l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il se réveille au point du jour, et voit un beau pont de marbre élevé sur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement et de joie. Est-il possible? est-ce un songe? quel prodige! quel enchantement! oserons-nous passer? Toute la troupe se mettait à genoux, se relevait, allait au pont, baisait la terre, regardait le ciel, étendait les mains, posait le pied en tremblant, allait, revenait, était en extase; et *Rustan* disait: Pour le coup le ciel me favorise: *Topaze* ne savait ce qu'il disait; les oracles étaient en ma faveur; *Ebène* avait raison; mais pourquoi n'est-il pas ici?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent que voilà le pont qui s'abyme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux! tant mieux!

s'écria *Ruſtan*, DIEU ſoit loué, le ciel ſoit béni! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurais été qu'un ſimple gentilhomme; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ferai prince de Cachemire; c'eſt ainſi qu'en *poſſédant* ma maîtreſſe je ne *poſſéderai* pas mon petit marquiſat à Candahar. *Je ſerai Ruſtan, et je ne le ſerai pas*, puiſque je deviendrai un grand prince: voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même: je ſuis trop heureux; mais pourquoi *Ebène* n'eſt-il pas auprès de moi? je le regrette mille fois plus que *Topaze*.

Il avança encore quelques paraſanges avec la plus grande alégreſſe; mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes plus roides qu'une contreſcarpe, et plus hautes que n'aurait été la tour de Babel, ſi elle avait été achevée, barra entièrement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria: DIEU veut que nous périſſions ici; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. *O Ruſtan*! ô malheureux marquis! nous ne verrons jamais Cachemire, nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuiſante douleur, l'abattement le plus accablant ſuccédaient dans l'ame de *Ruſtan* à la joie immodérée qu'il avait reſſentie, aux eſpérances dont il s'était enivré. Il était bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage.

O Ciel! ô DIEU paternel! faut-il que j'aie perdu mon ami *Topaze*!

Comme il prononçait ces paroles en pouſſant de profonds ſoupirs, et en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans déſeſpérés, voilà la baſe de la montagne qui s'ouvre, une longue galerie en voûte, éclairée de cent mille flambeaux, ſe préſente aux yeux éblouis; et *Ruſtan* de s'écrier, et ſes gens de ſe jeter à genoux, et de tomber d'étonnement à la renverſe, et de crier miracle! et de dire: *Ruſtan* eſt le favori de *Vitſnou*, le bien aimé de *Brama*, il ſera le maître du monde: *Ruſtan* le croyait, il était hors de lui, élevé au-deſſus de lui-même. Ah! *Ebène*, mon cher *Ebène*! où êtes-vous? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles? comment vous ai-je perdu? belle princeſſe de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne, au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, et bordée de ruiſſeaux: au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres à perte de vue; et au bout de ces allées, une rivière, le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix et d'inſtrumens; il voit des danſes; il ſe hâte de paſſer un des ponts de la rivière; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays.

Celui

Celui auquel il s'adreſſait lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie et dans les plaiſirs ; nous célébrons les noces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur *Barbabou*, à qui ſon père l'a promiſe ; que DIEU perpétue leur félicité ! A ces paroles *Ruſtan* tomba évanoui, et le ſeigneur cachemirien crut qu'il était ſujet à l'épilepſie ; il le fit porter dans ſa maiſon, où il fut long-temps ſans connaiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâtèrent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ſes eſprits pouſſait des ſanglots, roulait les yeux, et s'écriait de temps en temps : *Topaze*, *Topaze*, vous aviez bien raiſon !

L'un des deux médecins dit au ſeigneur cachemirien : Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ſes yeux qu'il eſt devenu fou ; confiez-le-moi, je le ramènerai dans ſa patrie, et je le guérirai. L'autre médecin aſſura qu'il n'était malade que de chagrin, qu'il fallait le mener aux noces de la princeſſe, et le faire danſer. Pendant qu'ils conſultaient, le malade reprit ſes forces ; les deux médecins furent congédiés, et *Ruſtan* demeura tête-à-tête avec ſon hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je ſais que cela n'eſt pas poli ; je vous ſupplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnaiſſance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta

enſuite toutes ſes aventures, en ſe gardant bien de lui parler de l'objet de ſon voyage. Mais au nom de *Vitſnou* et *Brama*, lui dit-il, apprenez-moi quel eſt cet heureux *Barbabou* qui épouſe la princeſſe de Cachemire, pourquoi ſon père l'a choiſi pour gendre, et pourquoi la princeſſe l'a accepté pour ſon époux.

Seigneur, lui dit le cachemirien, la princeſſe n'a point du tout accepté *Barbabou:* au contraire, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célèbre avec joie ſon mariage; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais; elle ne veut voir aucune des réjouiſſances qu'on fait pour elle. *Ruſtan* en entendant ces paroles ſe ſentit renaître; l'éclat de ſes couleurs, que la douleur avait flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un *Barbabou* dont elle ne veut pas.

Voici le fait, répondit le cachemirien. Savez-vous que notre auguſte prince avait perdu un gros diamant et un javelot, qui lui tenaient fort au cœur? Ah! je le ſais très-bien, dit *Ruſtan*. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait long-temps chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui rapporterait l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur *Barbabou* qui était muni du diamant, et il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de ſon hôte, et courut ſur ſon dromadaire

à la ville capitale où se devait faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choses importantes à lui communiquer; il demande une audience, on lui répond que le prince est occupé des préparatifs de la noce; c'est pour cela même, dit-il, que je veux lui parler. Il presse tant qu'il est introduit. Monseigneur, dit-il, que DIEU couronne tous vos jours de gloire et de magnificence! votre gendre est un fripon.

Comment un fripon? qu'osez-vous dire? est-ce ainsi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choisi? Oui, un fripon, reprit *Rustan*; et pour le prouver à votre alteſſe, c'est que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans; et comme il ne s'y connaissait guère, il ne put dire quel était le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, et je n'ai qu'une fille; me voilà dans un étrange embarras! Il fit venir *Barbabou*, et lui demanda s'il ne l'avait point trompé. *Barbabou* jura qu'il avait acheté son diamant d'un arménien; l'autre ne disait pas de qui il tenait le sien, mais il proposa un expédient: ce fut qu'il plût à son alteſſe de le faire combattre sur le champ contre son rival. Ce n'est pas assez que votre gendre donne un diamant, disait-il, il faut aussi qu'il donne des preuves de valeur: ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre épouse la princeſſe? Très-bon, répondit le prince, ce sera un fort beau spectacle pour la cour; battez-vous vîte tous deux; le vainqueur

prendra les armes du vaincu, selon l'usage de Cachemire, et il épousera ma fille.

Les deux prétendans descendent aussitôt dans la cour. Il y avait sur l'escalier une pie et un corbeau. Le corbeau criait, battez-vous, battez-vous; la pie, ne vous battez pas. Cela fit rire le prince, les deux rivaux y prirent garde à peine: ils commencent le combat; tous les courtisans fesaient un cercle autour d'eux. La princesse se tenant toujours renfermée dans sa tour, ne voulut point assister à ce spectacle; elle était bien loin de se douter que son amant fût à Cachemire, et elle avait tant d'horreur pour *Barbabou* qu'elle ne voulait rien voir. Le combat se passa le mieux du monde; *Barbabou* fut tué roide, et le peuple en fut charmé parce qu'il était laid, et que *Rustan* était fort joli: c'est presque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de maille, l'écharpe et le casque du vaincu, et vint suivi de toute la cour, au son des fanfares, se présenter sous les fenêtres de sa maîtresse. Tout le monde criait: Belle princesse, venez voir votre beau mari qui a tué son vilain rival; ses femmes répétaient ces paroles. La princesse mit par malheur la tête à la fenêtre, et voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorrait, elle courut en désespérée à son coffre de la Chine, et tira le javelot fatal qui alla percer son cher *Rustan* au défaut de la cuirasse; il jeta un grand cri

et à ce cri la princeſſe crut reconnaître la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux et dans le cœur. *Ruſtan* était déjà tombé tout ſanglant dans les bras de ſon père. Elle le voit: ô moment! ô vue! ô reconnaiſſance dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendreſſe, ni l'horreur! Elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe: Tu reçois, lui dit-elle, les premiers et les derniers baiſers de ton amante et de ta meurtrière. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, et meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le père épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeler à la vie; elle n'était plus. Il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ſes deux diamans funeſtes; et tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais *Ruſtan* enſanglanté, qui avait encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La première choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt *Topaze* et *Ebène*. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah! cruels, dit-il, pourquoi m'avez-abandonné? peut-être la princeſſe vivrait encore, ſi vous aviez été près du malheureux *Ruſtan*. Je ne vous ai pas abandonné un ſeul moment, dit *Topaze*. J'ai toujours été près de vous, dit *Ebène*.

Ah! que dites-vous? pourquoi inſulter à mes derniers momens, répondit *Ruſtan* d'une voix languiſſante? Vous pouvez m'en croire, dit

Topaze: vous savez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyais les horribles suites. C'est moi qui étais l'aigle qui a combattu contre le vautour, et qu'il a déplumé; j'étais l'éléphant qui emportait le bagage, pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étais l'âne rayé qui vous ramenait malgré vous chez votre père; c'est moi qui ai égaré vos chevaux; c'est moi qui ai formé le torrent qui vous empêchait de passer; c'est moi qui ai élevé la montagne qui vous fermait un chemin si funeste; j'étais le médecin qui vous conseillait l'air natal; j'étais la pie qui vous criait de ne point combattre.

Et moi, dit *Ebène*, j'étais le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnait cent coups de cornes à l'éléphant, le vilain qui battait l'âne rayé, le marchand qui vous donnait des chameaux pour courir à votre perte; j'ai bâti le pont sur lequel vous avez passé; j'ai creusé la caverne que vous avez traversée; je suis le médecin qui vous encourageait à marcher, le corbeau qui vous criait de vous battre.

Hélas; souviens-toi des oracles, dit *Topaze! si tu vas à l'Orient, tu seras à l'Occident.* Oui, dit *Ebène*, on ensevelit ici les morts le visage tourné à l'Occident: l'oracle était clair, que ne l'as-tu compris? *Tu as possédé, et tu ne possédais pas*; car tu avais le diamant, mais il était faux, et tu n'en savais rien. Tu es vainqueur, et tu meurs, tu es *Russan*, et tu cesses de l'être: tout a été accompli.

Comme il parlait ainsi, quatre ailes blanches

couvrirent le corps de *Topaze*, et quatre ailes noires celui d'*Ebène*. Que vois-je, s'écria *Ruſtan*? *Topaze* et *Ebène* répondirent enſemble: Tu vois tes deux génies. Hé! Meſſieurs, leur dit le malheureux *Ruſtan*, de quoi vous méliez-vous? et pourquoi deux génies pour un pauvre homme? C'eſt la loi, dit *Topaze*; chaque homme a ſes deux génies, c'eſt *Platon* qui l'a dit le premier, et d'autres l'ont répété enſuite; tu vois que rien n'eſt plus véritable: moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, et ma charge était de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidellement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi était de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne; et puis comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, et que tu me laiſſes mourir moi et ma maîtreſſe miſérablement? Hélas! c'était ta deſtinée, dit *Topaze*. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon? Et toi, *Ebène*, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie? Vous l'avez dit, répondit *Ebène*. Mais tu étais donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe? Non, elle avait le ſien, et je l'ai parfaitement ſecondé. Ah! maudit *Ebène*, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que *Topaze*? vous avez été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un eſt bon, et l'autre méchant de ſa nature? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit *Ebène*,

mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait fait un génie ſi funeſte. Poſſible ou non poſſible, repartit *Ebène*, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas! dit *Topaze*, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire diſputer pour allumer ton ſang, et précipiter l'heure de ta mort? Va, je ne ſuis guère plus content de toi que de lui, dit le triſte *Ruſtan*: il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal; et toi qui prétendais me défendre, tu ne m'as ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant; il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit *Ruſtan*. C'eſt ce que nous verrons, dit *Topaze*. Alors tout diſparut. *Ruſtan* ſe retrouva dans la maiſon de ſon père, dont il n'était pas ſorti, et dans ſon lit où il avait dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur, tout égaré; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet de chambre *Topaze* accourt en bonnet de nuit, et tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie, s'écria *Ruſtan*? la belle princeſſe de Cachemire en réchappera-t-elle? ... Monſeigneur rêve-t-il, répondit froidement *Topaze*?

Ah! s'écriait *Ruſtan*, qu'eſt donc devenu ce barbare *Ebène* avec ſes quatre ailes noires? c'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. — Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre? — Le

scélérat! il y a six mois entiers qu'il me persécute; c'est lui qui me mena à cette fatale foire de Cabul; c'est lui qui m'escamota le diamant que m'avait donné la princesse; il est seul la cause de mon voyage, de la mort de ma princesse, et du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Rassurez-vous, dit *Topaze*, vous n'avez jamais été à Cabul; il n'y a point de princesse de Cachemire; son père n'a jamais eu que deux garçons qui sont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant; la princesse ne peut être morte, puisqu'elle n'est pas née; et vous vous portez à merveille.

Comment? il n'est pas vrai que tu m'assistais à la mort dans le lit du prince de Cachemire? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avais été aigle, éléphant, âne rayé, médecin et pie? — Monseigneur, vous avez rêvé tout cela: nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le sommeil que dans la veille. DIEU a voulu que cette file d'idées vous ait passé par la tête, pour vous donner apparemment quelque instruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit *Rustan*; combien de temps ai-je dormi? — Monseigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. — Hé bien, maudit raisonneur, comment veux-tu qu'en une heure de temps j'aie été à la foire de Cabul il y a six mois, que j'en sois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, et que nous soyons morts *Barbabou*, la princesse et moi? — Monseigneur, il n'y a rien de plus aisé et de plus ordinaire,

et vous auriez pu réellement faire le tour du monde, et avoir beaucoup plus d'aventures en bien moins de temps.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite par *Zoroaſtre?* cependant, cet abrégé contient huit cents mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux l'un après l'autre en une heure. Or, vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à *Brama* de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure que de les étendre dans l'eſpace de huit cents mille années: c'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le temps tourne ſur une roue dont le diamètre eſt infini. Sous cette roue immenſe eſt une multitude innombrable de roues les unes dans les autres; celle du centre eſt imperceptible, et fait un nombre infini de tours préciſément dans le même temps que la grande roue n'en achève qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de temps que la cent millième partie d'une ſeconde: et on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

Je n'y entends rien, dit *Ruſtan.* Si vous voulez, dit *Topaze*, j'ai un perroquet qui vous le fera aiſément comprendre. Il eſt né quelque temps avant le déluge; il a été dans l'arche; il a beaucoup vu; cependant il n'a encore qu'un an et demi: il vous contera ſon hiſtoire qui eſt fort intéreſſante.

Allez vîte chercher votre perroquet, dit *Ruſtan*; il m'amuſera juſqu'à ce que je puiſſe me rendormir. Il eſt chez ma ſœur la religieuſe, dit *Topaze*, je vais le chercher, vous en ſerez content; ſa mémoire eſt fidelle, il conte ſimplement, ſans chercher à montrer de l'eſprit à tout propos, et ſans faire des phraſes. Tant mieux, dit *Ruſtan*, voilà comme j'aime les contes. On lui amena le perroquet, lequel parla ainſi.

N. B. *Mademoiſelle Catherine Vadé n'a jamais pu trouver l'hiſtoire du perroquet dans le porte-feuille de feu ſon couſin Antoine Vadé, auteur de ce conte. C'eſt grand dommage, vu les temps auquel vivait ce perroquet.*

JEANNOT
ET
COLIN.

PLUSIEURS personnes dignes de foi ont vu *Jeannot* et *Colin* à l'école dans la ville d'Issoire en Auvergne, ville fameuse dans tout l'univers par son collége et par ses chaudrons. *Jeannot* était fils d'un marchand de mulets très-renommé; *Colin* devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes, ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et *Colin* étaient fort jolis pour des Auvergnats; ils s'aimaient beaucoup; et ils avaient ensemble de petites privautés, de petites familiarités, dont on se ressouvient toujours avec agrément quand on se rencontre ensuite dans le monde.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à *Jeannot* un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon de fort bon goût: le tout était accompagné d'une lettre à M. de *la Jeannotière*. *Colin* admira l'habit, et ne fut point jaloux; mais *Jeannot* prit un air de supériorité qui affligea *Colin*. Dès ce moment *Jeannot* n'étudia plus, se regarda au miroir, et mépriſa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en

poste, et apporte une seconde lettre à monsieur le marquis de *la Jeannotière* ; c'était un ordre de monsieur son père, de faire venir monsieur son fils à Paris. *Jeannot* monta en chaise en tendant la main à *Colin* avec un sourire de protection assez noble. *Colin* sentit son néant, et pleura. *Jeannot* partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. *Jeannot* le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes? C'est parce qu'on est heureux. M. *Jeannot* était bien fait, sa femme aussi, et elle avait encore de la fraicheur. Ils allèrent à Paris pour un procès qui les ruinait, lorsque la fortune, qui élève et qui abaisse les hommes à son gré, les présenta à la femme d'un entrepreneur des hôpitaux des armées, homme d'un grand talent, et qui pouvait se vanter d'avoir tué plus de soldats en un an que le canon n'en fait périr en dix. *Jeannot* plut à madame: la femme de *Jeannot* plut à monsieur. *Jeannot* fut bientôt de part dans l'entreprise; il entra dans d'autres affaires. Dès qu'on est dans le fil de l'eau, il n'y a qu'à se laisser aller; on fait sans peine une fortune immense. Les gredins, qui du rivage vous regardent voguer à pleines voiles, ouvrent des yeux étonnés; ils ne savent comment vous avez pu parvenir, ils vous envient au hasard, et font contre vous des brochures que vous ne lisez point. C'est ce qui arriva à *Jeannot* le père, qui fut bientôt M. de la *Jeannotière*, et qui ayant acheté un

marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils, pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de complimens à son ancien camarade, *et lui fit ces lignes pour le congratuler.* Le petit marquis ne lui fit point de réponse; *Colin* en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis: ce gouverneur qui était un homme du bel air, et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables. Il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire: Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... Moi, Monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel-esprit, et bien m'en a pris: il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entr'elle et des langues étrangères. Voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin.

Hé bien, n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il serait perdu. Joue-t-on,

s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès? fait-on l'amour en latin? Monsieur ébloui de ces raisons passa condamnation, et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître *Cicéron*, *Horace* et *Virgile*. Mais qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose; ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas. On n'a pas besoin d'un quart de cercle pour voyager, et on va très-commodément de Paris en Auvergne, sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

Vous avez raison, répliqua le père; mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, *l'astronomie*. Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe?

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très-indécis. Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait; et s'il sait *les moyens de plaire*, il saura tout: c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère,

sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine.

Madame à ce discours embrassa le gracieux ignorant, et lui dit: On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation: je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il fût un peu d'histoire. Hélas! Madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il; il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour. Toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux-esprits, ne sont que des fables convenues; et pour les modernes c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller. Qu'importe à monsieur votre fils que *Charlemagne* ait institué les douze pairs de France, et que son successeur ait été bègue?

Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur, on étouffe l'esprit des enfans sous un amas de connaissances inutiles; mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points qui n'existent pas dans la nature. On fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fétu. La géométrie en vérité n'est qu'une mauvaise plaisanterie.

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire, mais ils furent entièrement de son avis.

Un

Un seigneur comme monsieur le marquis, continua-t-il, ne doit pas se dessécher le cerveau dans ces vaines études. Si un jour il a besoin d'un géomètre sublime pour lever le plan de ses terres, il les fera arpenter pour son argent. S'il veut débrouiller l'antiquité de sa noblesse qui remonte aux temps les plus reculés, il enverra chercher un bénédictin. Il en est de même de tous les arts. Un jeune seigneur heureusement né n'est ni peintre, ni musicien, ni architecte, ni sculpteur; mais il fait fleurir tous ces arts en les encourageant par sa magnificence. Il vaut sans doute mieux les protéger que de les exercer; il suffit que monsieur le marquis ait du goût; c'est aux artistes à travailler pour lui; et c'est en quoi on a très-grande raison de dire que les gens de qualité, (j'entends ceux qui sont très-riches) savent tout sans avoir rien appris, parce qu'en effet ils savent à la longue juger de toutes les choses qu'ils commandent, et qu'ils payent.

L'aimable ignorant prit alors la parole, et dit: Vous avez très-bien remarqué, Madame, que la grande fin de l'homme est de réussir dans la société. De bonne foi, est-ce par les sciences qu'on obtient ce succès? s'est-on jamais avisé dans la bonne compagnie de parler de géométrie? demande-t-on jamais à un honnête homme quel astre se lève aujourd'hui avec le soleil? s'informe-t-on à souper si *Clodion le chevelu* passa le Rhin? Non, sans doute, s'écria la marquise de *la Jeannotière* que ses charmes avaient initié quelquefois dans

le beau monde, et monsieur mon fils ne doit point éteindre son génie par l'étude de tous ces fatras; mais enfin que lui apprendra-t-on? car il est bon qu'un jeune seigneur puisse briller dans l'occasion, comme dit monsieur mon mari. Je me souviens d'avoir ouï dire à un abbé, que la plus agréable des sciences était une chose dont j'ai oublié le nom, mais qui commence par un *B*. — Par un *B*, Madame? ne serait-ce point la botanique? — Non, ce n'était point de botanique qu'il me parlait; elle commençait, vous dis-je, par un *B*, et finissait par un *on*. — Ah! j'entends, Madame, c'est le blason: c'est à la vérité une science fort profonde; mais elle n'est plus à la mode, depuis qu'on a perdu l'habitude de faire peindre ses armes aux portières de son carrosse; c'était la chose du monde la plus utile dans un Etat bien policé. D'ailleurs, cette étude serait infinie; il n'y a point aujourd'hui de barbier qui n'ait ses armoiries; et vous savez que tout ce qui devient commun est peu fêté. Enfin après avoir examiné le fort et le faible des sciences, il fut décidé que monsieur le marquis apprendrait à danser.

La nature qui fait tout, lui avait donné un talent qui se développa bientôt avec un succès prodigieux, c'était de chanter agréablement des vaudevilles. Les grâces de la jeunesse, jointes à ce don supérieur, le firent regarder comme le jeune homme de la plus grande espérance. Il fut aimé des femmes, et ayant la tête toute pleine

de chansons, il en fit pour ses maîtresses. Il pillait *Bacchus et l'Amour* dans un vaudeville, *la nuit et le jour* dans un autre, *les charmes et les alarmes* dans un troisième; mais comme il y avait toujours dans ses vers quelques pieds de plus ou de moins qu'il ne fallait, il les fesait corriger moyennant vingt louis d'or par chanson; et il fut mis dans l'*Année littéraire* au rang des *la Fare*, des *Chaulieu*, des *Hamilton*, des *Sarasin* et des *Voiture*.

Madame la marquise crut alors être la mère d'un bel-esprit, et donna à souper aux beaux-esprits de Paris. La tête du jeune homme fut bientôt renversée; il acquit l'art de parler sans s'entendre, et se perfectionna dans l'habitude de n'être propre à rien. Quand son père le vit si éloquent, il regretta vivement de ne lui avoir pas fait apprendre le latin, car il lui aurait acheté une grande charge dans la robe. La mère, qui avait des sentimens plus nobles, se chargea de solliciter un régiment pour son fils, et en attendant il fit l'amour. L'amour est quelquefois plus cher qu'un régiment. Il dépensa beaucoup, pendant que ses parens s'épuisaient encore davantage à vivre en grands seigneurs.

Une jeune veuve de qualité leur voisine, qui n'avait qu'une fortune médiocre, voulut bien se résoudre à mettre en sureté les grands biens de monsieur et de madame de *la Jeannotière*, en se les appropriant, et en épousant le jeune marquis. Elle l'attira chez elle, se laissa aimer, lui fit entrevoir qu'il ne lui était pas indifférent, le

conduisit par degrés, l'enchanta, le subjugua sans peine. Elle lui donnait tantôt des éloges, tantôt des conseils; elle devint la meilleure amie du père et de la mère. Une vieille voisine proposa le mariage; les parens, éblouis de la splendeur de cette alliance, acceptèrent avec joie la proposition: ils donnèrent leur fils unique à leur amie intime. Le jeune marquis allait épouser une femme qu'il adorait et dont il était aimé; les amis de la maison le félicitaient; on allait rédiger les articles, en travaillant aux habits de noce et à l'épithalame.

Il était un matin aux genoux de la charmante épouse, que l'amour, l'estime et l'amitié allaient lui donner; ils goûtaient, dans une conversation tendre et animée, les prémices de leur bonheur; ils s'arrangeaient pour mener une vie délicieuse, lorsqu'un valet-de-chambre de madame la mère arrive tout effaré. Voici bien d'autres nouvelles, dit-il; des huissiers déménagent la maison de monsieur et de madame; tout est saisi par des créanciers; on parle de prise de corps, et je vais faire mes diligences pour être payé de mes gages. Voyons un peu, dit le marquis, ce que c'est que cette aventure-là. Oui, dit la veuve, allez punir ces coquins-là, allez vîte. Il y court, il arrive à la maison; son père était déjà empriſonné: tous les domestiques avaient fui chacun de leur côté, en emportant tout ce qu'ils avaient pu. Sa mère était seule, sans secours, sans consolation, noyée dans les larmes; il ne lui restait

rien que le souvenir de sa fortune, de sa beauté, de ses fautes et de ses folles dépenses.

Après que le fils eut long-temps pleuré avec la mère, il lui dit enfin: Ne nous désespérons pas; cette jeune veuve m'aime éperdument, elle est plus généreuse encore que riche, je réponds d'elle, je vole à elle, et je vais vous l'amener. Il retourne donc chez sa maîtresse; il la trouve tête-à-tête avec un jeune officier fort aimable. Quoi! c'est vous, M. de *la Jeannotière*, que venez-vous faire ici? abandonne-t-on ainsi sa mère? allez chez cette pauvre femme, et dites-lui que je lui veux toujours du bien: j'ai besoin d'une femme de chambre, et je lui donnerai la préférence. Mon garçon, tu me parais assez bien tourné, lui dit l'officier, si tu veux entrer dans ma compagnie, je te donnerai un bon engagement.

Le marquis stupéfait, la rage dans le cœur, alla chercher son ancien gouverneur, déposa ses douleurs dans son sein, et lui demanda des conseils. Celui-ci lui proposa de se faire comme lui gouverneur d'enfans. Hélas! je ne sais rien, vous ne m'avez rien appris, et vous êtes la première cause de mon malheur; et il sanglottait en lui parlant ainsi. Faites des Romans, lui dit un bel-esprit qui était là, c'est une excellente ressource à Paris.

Le jeune homme, plus désespéré que jamais, courut chez le confesseur de sa mère; c'était un théatin très-accrédité, qui ne dirigeait que les femmes de la première considération; dès qu'il

le vit, il se précipita vers lui. Hé mon DIEU, monsieur le marquis, où est votre carrosse? comment se porte la respectable madame la marquise votre mère? Le pauvre malheureux lui conta le désastre de sa famille. A mesure qu'il s'expliquait, le théatin prenait une mine plus grave, plus indifférente, plus imposante: Mon fils, voilà où DIEU vous voulait, les richesses ne servent qu'à corrompre le cœur; DIEU a donc fait la grâce à votre mère de la réduire à la mendicité? — Oui, monsieur. — Tant mieux, elle est sûre de son salut. — Mais, mon père, en attendant n'y aurait-il pas moyen d'obtenir quelque secours dans ce monde? — Adieu, mon fils; il y a une dame de la cour qui m'attend.

Le marquis fut prêt à s'évanouir; il fut traité à peu près de même par ses amis, et apprit mieux à connaître le monde dans une demi-journée que dans tout le reste de sa vie.

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu; c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté. Sa petite femme brune, et assez grossièrement agreable, était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char d'un petit-maître. Le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abymé dans sa douleur. Eh, mon DIEU! s'écria-t-il, je crois

que c'eſt-là *Jeannot*. A ce nom le marquis lève les yeux, la voiture s'arrête : c'eſt *Jeannot* lui-même, c'eſt *Jeannot*. Le petit homme rebondi ne fait qu'un ſaut, et court embraſſer ſon ancien camarade. *Jeannot* reconnut *Colin* ; la honte et les pleurs couvrirent ſon viſage. Tu m'as abandonné, dit *Colin*, mais tu as beau être grand ſeigneur, je t'aimerai toujours. *Jeannot* confus et attendri lui conta en ſanglottant une partie de ſon hiſtoire. Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reſte, lui dit *Colin* ; embraſſe ma petite femme, et allons dîner enſemble.

Ils vont tous trois à pied ſuivis du bagage. Qu'eſt-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout eſt à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je ſuis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre. J'ai épouſé la fille d'un riche négociant en uſtenſiles néceſſaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; DIEU nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous ſommes heureux, nous aiderons notre ami *Jeannot*. Ne ſois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays, je t'apprendrai le métier, il n'eſt pas bien difficile ; je te mettrai de part, et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous ſommes nés.

Jeannot éperdu ſe ſentait partagé entre la douleur et la joie, la tendreſſe et la honte ; et il ſe diſait tout bas : Tous mes amis du bel air m'ont

trahi, et *Colin* que j'ai mépriſé vient ſeul à mon ſecours. Quelle inſtruction! la bonté d'ame de *Colin* développe dans le cœur de *Jeannot* le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé. Il ſentit qu'il ne pouvait abandonner ſon père et ſa mère. Nous aurons ſoin de ta mère, dit *Colin*; et quant à ton bon homme de père qui eſt en priſon, j'entends un peu les affaires; ſes créanciers voyant qu'il n'a plus rien s'accommoderont pour peu de choſe; je me charge de tout. *Colin* fit tant qu'il tira le père de priſon. *Jeannot* retourna dans ſa patrie avec ſes parens, qui reprirent leur première profeſſion. Il épouſa une ſœur de *Colin*; laquelle étant de même humeur que le frère, le rendit très-heureux. Et *Jeannot* le père, et *Jeannotte* la mère, et *Jeannot* le fils virent que le bonheur n'eſt pas dans la vanité.

Fin de Jeannot et Colin.

CANDIDE

CANDIDE
OU
L'OPTIMISME.

Traduit de l'allemand de M. le docteur RALPH.

Avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur lorsqu'il mourut à Minden l'an de grâce 1759.

CHAPITRE PREMIER.

Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui.

Il y avait en Vestphalie, dans le château de M. le baron de *Thunder-ten-tronckh*, un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces. Sa physionomie annonçait son ame. Il avait le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple; c'est, je crois, pour cette raison qu'on le nommait *Candide*. Les anciens domestiques de la maison soupçonnaient qu'il était fils de la sœur de monsieur le baron, et d'un bon et honnête gentilhomme du voisinage, que cette demoiselle ne voulut jamais épouser, parce qu'il n'avait pu prouver que soixante et onze quartiers, et que le reste de son arbre généalogique avait été perdu par l'injure du temps.

Monsieur le baron était un des plus puissans seigneurs de la Vestphalie, car son château avait une porte et des fenêtres. Sa grande salle même était ornée d'une tapisserie. Tous les chiens de ses basses-cours composaient une meute dans le besoin ; ses palefreniers étaient ses piqueurs ; le vicaire du village était son grand-aumônier. Ils l'appelaient tous *Monseigneur*, et ils riaient quand il fesait des contes.

Madame la baronne, qui pesait environ trois cents cinquante livres, s'attirait par-là une très-grande considération, et fesait les honneurs de la maison avec une dignité qui la rendait encore plus respectable. Sa fille *Cunégonde*, âgée de dix-sept ans, était haute en couleur, fraîche, grasse, appétissante. Le fils du baron paraissait en tout digne de son père. Le précepteur *Pangloss* était l'oracle de la maison, et le petit *Candide* écoutait ses leçons avec toute la bonne foi de son âge et de son caractère.

Pangloss enseignait la métaphysico-théologo-cosmolo-nigologie. Il prouvait admirablement qu'il n'y a point d'effet sans cause, et que dans ce meilleur des mondes possibles, le château de monseigneur le baron était le plus beau des châteaux, et madame la meilleure des baronnes possibles.

Il est démontré, disait-il, que les choses ne peuvent être autrement : car tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin. Remarquez bien que les nez ont été faits pour porter des lunettes, aussi avons-nous des

lunettes. Les jambes sont visiblement instituées pour être chaussées, et nous avons des chausses. Les pierres ont été formées pour être taillées, et pour en faire des châteaux; aussi monseigneur a un très-beau château; le plus grand baron de la province doit être le mieux logé: et les cochons étant faits pour être mangés, nous mangeons du porc toute l'année: par conséquent ceux qui ont avancé que tout est bien ont dit une sottise; il fallait dire que tout est au mieux.

Candide écoutait attentivement et croyait innocemment; car il trouvait mademoiselle *Cunégonde* extrêmement belle, quoi qu'il ne prît jamais la hardiesse de le lui dire. Il concluait qu'après le bonheur d'être né baron de *Thunder-ten-tronckh*, le second degré de bonheur était d'être mademoiselle *Cunégonde*, le troisième de la voir tous les jours, et le quatrième d'entendre maître *Pangloss*, le plus grand philosophe de la province, et par conséquent de toute la terre.

Un jour *Cunégonde*, en se promenant auprès du château dans le petit bois qu'on appelait *parc*, vit entre des broussailles le docteur *Pangloss* qui donnait une leçon de physique expérimentale à la femme de chambre de sa mère, petite brune très-jolie et très-docile. Comme mademoiselle *Cunégonde* avait beaucoup de disposition pour les sciences, elle observa sans souffler les expériences réitérées dont elle fut témoin; elle vit clairement la raison suffisante du docteur, les effets et les causes, et s'en retourna toute agitée, toute pensive, toute remplie du

désir d'être savante, songeant qu'elle pourrait bien être la raison suffisante du jeune *Candide*, qui pouvait aussi être la sienne.

Elle rencontra *Candide* en revenant au château, et rougit : *Candide* rougit aussi. Elle lui dit bon jour d'une voix entre-coupée ; et *Candide* lui parla sans savoir ce qu'il disait. Le lendemain après le dîner, comme on sortait de table, *Cunégonde* et *Candide* se trouvèrent derrière un paravent ; *Cunégonde* laissa tomber son mouchoir, *Candide* le ramassa ; elle lui prit innocemment la main, le jeune homme baisa innocemment la main de la jeune demoiselle avec une vivacité, une sensibilité, une grâce toute particulière ; leurs bouches se rencontrèrent, leurs yeux s'enflammèrent, leurs genoux tremblèrent, leurs mains s'égarèrent. M. le baron de *Thunder-ten-tronckh* passa auprès du paravent, et voyant cette cause et cet effet, chassa *Candide* du château à grands coups de pieds dans le derrière ; *Cunégonde* s'évanouit : elle fut soufletée par madame la baronne dès qu'elle fut revenue à elle-même ; et tout fut consterné dans le plus beau et le plus agréable des châteaux possibles.

CHAPITRE II.

Ce que devint Candide parmi les Bulgares.

CANDIDE, chassé du paradis terrestre, marcha long-temps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux, qui renfermait la plus belle des baronnettes ; il se coucha sans souper au milieu

des champs entre deux sillons ; la neige tombait à gros flocons. *Candide* tout transi se traîna le lendemain vers la ville voisine, qui s'appelle *Valdberghoff-trarbk-dikdorff*, n'ayant point d'argent, mourant de faim et de lassitude. Il s'arrêta tristement à la porte d'un cabaret. Deux hommes habillés de bleu le remarquèrent : Camarade, dit l'un, voilà un jeune homme très-bien fait, et qui a la taille requise ; ils s'avancèrent vers *Candide*, et le prièrent à dîner très-civilement. Messieurs, leur dit *Candide* avec une modestie charmante, vous me faites beaucoup d'honneur, mais je n'ai pas de quoi payer mon écot. Ah, Monsieur ! lui dit un des bleus, les personnes de votre figure et de votre mérite ne payent jamais rien : n'avez-vous pas cinq pieds cinq pouces de haut ? Oui, Messieurs, c'est ma taille, dit-il en faisant la révérence. Ah, Monsieur ! mettez-vous à table ; non-seulement nous vous défrayerons, mais nous ne souffrirons jamais qu'un homme comme vous manque d'argent ; les hommes ne sont faits que pour se secourir les uns les autres. Vous avez raison, dit *Candide* ; c'est ce que M. *Pangloss* m'a toujours dit, et je vois bien que tout est au mieux. On le prie d'accepter quelques écus, il les prend et veut faire son billet, on n'en veut point, on se met à table. N'aimez-vous pas tendrement,... ? Oh oui ! répond-il, j'aime tendrement mademoiselle *Cunégonde*. Non, dit l'un de ces messieurs, nous vous demandons si vous n'aimez pas tendrement le roi des Bulgares ? Point du tout, dit-il, car je ne l'ai jamais vu. — Comment ? c'est le plus

charmant des rois, et il faut boire à sa santé. — Oh ! très-volontiers, Messieurs ; et il boit. C'en est assez, lui dit-on, vous voilà l'appui, le soutien, le défenseur, le héros des Bulgares ; votre fortune est faite, et votre gloire est assurée. On lui met sur le champ les fers aux pieds, et on le mène au régiment. On le fait tourner à droite, à gauche, hausser la baguette, remettre la baguette, coucher en joue, tirer, doubler le pas, et on lui donne trente coups de bâton ; le lendemain il fait l'exercice un peu moins mal, et il ne reçoit que vingt coups ; le surlendemain on ne lui en donne que dix, et il est regardé par ses camarades comme un prodige.

Candide tout stupéfait ne démêlait pas encore trop bien comment il était un héros. Il s'avisa un beau jour de printemps de s'aller promener, marchant tout droit devant lui, croyant que c'etait un privilége de l'espèce humaine, comme de l'espèce animale, de se servir de ses jambes à son plaisir. Il n'eut pas fait deux lieues que voilà quatre autres héros de six pieds qui l'atteignent, qui le lient, qui le mènent dans un cachot. On lui demanda juridiquement ce qu'il aimait le mieux d'être fustigé trente-six fois par tout le régiment, ou de recevoir à la fois douze balles de plomb dans la cervelle. Il eut beau dire que les volontés sont libres, et qu'il ne voulait ni l'un ni l'autre, il fallut faire un choix ; il se détermina, en vertu du don de DIEU, qu'on nomme *liberté*, à passer trente-six fois par les baguettes ; il essuya deux promenades. Le régiment était composé de deux mille hommes ;

cela lui composa quatre mille coups de baguette, qui, depuis la nuque du cou jusqu'au cul, lui découvrirent les muscles et les nerfs. Comme on allait procéder à la troisième course, *Candide* n'en pouvant plus demanda en grâce qu'on voulût bien avoir la bonté de lui casser la tête; il obtint cette faveur; on lui bande les yeux; on le fait mettre à genoux. Le roi des Bulgares passe dans ce moment, s'informe du crime du patient; et comme ce roi avait un grand génie, il comprit, par tout ce qu'il apprit de *Candide*, que c'était un jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde, et il lui accorda sa grâce avec une clémence qui sera louée dans tous les journaux et dans tous les siècles. Un brave chirurgien guérit *Candide* en trois semaines avec les émolliens enseignés par *Dioscoride*. Il avait déjà un peu de peau, et pouvait marcher quand le roi des Bulgares livra bataille au roi des Arabes.

CHAPITRE III.

Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares et ce qu'il devint.

RIEN n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousquetterie ôta du meilleur des mondes

environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille ames. *Candide*, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des *Te Deum*, chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourans, et gagna d'abord un village voisin; il était en cendres: c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfans à leurs mamelles sanglantes; là des filles éventrées, après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros, rendaient les derniers soupirs; d'autres à demi-brûlées criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vîte dans un autre village: il appartenait à des bulgares, et les héros abares l'avaient traité de même. *Candide* toujours marchant sur des membres palpitans, ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais mademoiselle *Cunégonde*. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande; mais ayant entendu

dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de M. le baron, avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de mademoiselle *Cunégonde*.

Il demanda l'aumône à plusieurs graves personnages qui lui répondirent tous, que s'il continuait à faire ce métier, on l'enfermerait dans une maison de correction pour lui apprendre à vivre.

Il s'adressa ensuite à un homme qui venait de parler tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée. Cet orateur le regardant de travers, lui dit: Que venez-vous faire ici? y êtes-vous pour la bonne cause? Il n'y a point d'effet sans cause, répondit modestement *Candide*; tout est enchaîné nécessairement, et arrangé pour le mieux. Il a fallu que je fusse chassé d'auprès de mademoiselle *Cunégonde*, que j'aie passé par les baguettes, et il faut que je demande mon pain, jusqu'à ce que je puisse en gagner; tout cela ne pouvait être autrement. Mon ami, lui dit l'orateur, croyez-vous que le pape soit l'antechrist? Je ne l'avais pas encore entendu dire, répondit *Candide*; mais qu'il le soit, ou qu'il ne le soit pas, je manque de pain. Tu ne mérites pas d'en manger, dit l'autre: va, coquin; va, misérable, ne m'approche de ta vie. La femme de l'orateur ayant mis la tête à la fenêtre, et avisant un homme qui doutait que le pape fût antechrist, lui répandit sur le chef un plein.... O ciel! à quel excès se porte le zèle de la religion dans les dames!

Un homme qui n'avait point été baptisé, un bon anabaptiste, nommé *Jacques*, vit la manière cruelle et ignominieuse dont on traitait ainsi un de ses frères, un être à deux pieds sans plumes, qui avait une ame; il l'amena chez lui, le nettoya, lui donna du pain et de la bière, lui fit présent de deux florins, et voulut même lui apprendre à travailler dans ses manufactures aux étoffes de Perse qu'on fabrique en Hollande. *Candide* se prosternant presque devant lui s'écriait: Maître *Pangloss* l'avait bien dit que tout était au mieux dans ce monde, car je suis infiniment plus touché de votre extrême générosité que de la dureté de ce monsieur à manteau noir, et de madame son épouse.

Le lendemain, en se promenant, il rencontra un gueux tout couvert de pustules, les yeux morts, le bout du nez rongé, la bouche de travers, les dents noires, et parlant de la gorge, tourmenté d'une toux violente, et crachant une dent à chaque effort.

CHAPITRE IV.

Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie le docteur Pangloss, et ce qui en advint.

CANDIDE, plus ému encore de compassion que d'horreur, donna à cet épouvantable gueux les deux florins qu'il avait reçus de son honnête anabaptiste *Jacques*. Le fantôme le regarda fixement, versa des larmes, et sauta à son cou. *Candide* effrayé recule. Hélas! dit le misérable à l'autre misérable, ne reconnaissez-vous plus votre cher

Pangloss? Qu'entends-je? vous, mon cher maître, vous, dans cet état horrible! quel malheur vous est-il donc arrivé? pourquoi n'êtes-vous plus dans le plus beau des châteaux? qu'est devenue mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, le chef-d'œuvre de la nature? Je n'en peux plus, dit *Pangloss*. Aussitôt *Candide* le mena dans l'étable de l'anabaptiste, où il lui fit manger un peu de pain; et quand *Pangloss* fut refait: Hé bien, lui dit-il, *Cunégonde?* Elle est morte, reprit l'autre. *Candide* s'évanouit à ce mot: son ami rappela ses sens avec un peu de mauvais vinaigre qui se trouva par hasard dans l'étable. *Candide* rouvre les yeux. *Cunégonde* est morte! Ah! meilleur des mondes, où êtes-vous? mais de quelle maladie est-elle morte? ne serait-ce point de m'avoir vu chasser du beau château de monsieur son père à grands coups de pied? Non, dit *Pangloss*, elle a été éventrée par des soldats bulgares, après avoir été violée autant qu'on peut l'être; ils ont cassé la tête à monsieur le baron qui voulait la défendre; madame la baronne a été coupée en morceaux; mon pauvre pupille traité précisément comme sa sœur; et quant au château, il n'est pas resté pierre sur pierre, pas une grange, pas un mouton, pas un canard, pas un arbre; mais nous avons été bien vengés, car les Abares en ont fait autant dans une baronnie voisine qui appartenait à un seigneur bulgare.

A ce discours *Candide* s'évanouit encore; mais revenu à soi, et ayant dit tout ce qu'il devait dire, il s'enquit de la cause et de l'effet, et de la raison suffisante qui avait mis *Pangloss* dans un si piteux

état. Hélas ! dit l'autre, c'est l'amour : l'amour, le consolateur du genre-humain, le conservateur de l'univers, l'ame de tous les êtres sensibles, le tendre amour. Hélas ! dit *Candide* ; je l'ai connu cet amour, ce souverain des cœurs, cette ame de notre ame ; il ne m'a jamais valu qu'un baiser et vingt coups de pied au cul. Comment cette belle cause a-t-elle pu produire en vous un effet si abominable ?

Pangloss répondit en ces termes : O mon cher *Candide !* vous avez connu *Paquette*, cette jolie suivante de notre auguste baronne ; j'ai goûté dans ses bras les délices du paradis, qui ont produit ces tourmens d'enfer dont vous me voyez dévoré ; elle en était infectée, elle en est peut-être morte. *Paquette* tenait ce présent d'un cordelier très-savant qui avait remonté à la source, car il l'avait eu d'une vieille comtesse, qui l'avait reçu d'un capitaine de cavalerie, qui le devait à une marquise, qui le tenait d'un page, qui l'avait reçu d'un jésuite, qui étant novice l'avait eu en droite ligne d'un des compagnons de *Christophe Colomb*. Pour moi, je ne le donnerai à personne, car je me meurs.

O *Pangloss !* s'écria *Candide*, voilà une étrange généalogie ! n'est-ce pas le diable qui en fut la souche ? Point du tout, répliqua ce grand-homme ; c'était une chose indispensable dans le meilleur des mondes, un ingrédient nécessaire : car si *Colomb* n'avait pas attrapé dans une île de l'Amérique cette maladie qui empoisonne la source de la génération, qui souvent même empêche la génération, et qui est évidemment l'opposé du grand

but de la nature, nous n'aurions ni le chocolat ni la cochenille; il faut encore observer que jusqu'aujourd'hui dans notre continent cette maladie nous est particulière comme la controverse. Les Turcs, les Indiens, les Persans, les Chinois, les Siamois, les Japonais ne la connaissent pas encore; mais il y a une raison suffisante pour qu'ils la connaissent à leur tour dans quelques siècles. En attendant elle a fait un merveilleux progrès parmi nous, et surtout dans ces grandes armées composées d'honnêtes stipendiaires, bien élevés, qui décident du destin des Etats; on peut assurer que quand trente mille hommes combattent en bataille rangée contre des troupes égales en nombre, il y a environ vingt mille véroles de chaque côté.

Voilà qui est admirable, dit *Candide*; mais il faut vous faire guérir. Eh comment le puis-je, dit *Pangloss*? je n'ai pas le sou, mon ami, et dans toute l'étendue de ce globe on ne peut ni se faire saigner, ni prendre un lavement sans payer, ou sans qu'il y ait quelqu'un qui paye pour nous.

Ce dernier discours détermina *Candide*; il alla se jeter aux pieds de son charitable anabaptiste *Jacques*, et lui fit une peinture si touchante de l'état où son ami était réduit, que le bon homme n'hésita pas à recueillir le docteur *Pangloss*; il le fit guérir à ses dépens. *Pangloss* dans la cure ne perdit qu'un œil et une oreille. Il écrivait bien, et savait parfaitement l'arithmétique. L'anabaptiste *Jacques* en fit son teneur de livres. Au bout de deux mois étant obligé d'aller à Lisbonne pour les affaires de son commerce, il mena

dans son vaisseau ses deux philosophes. *Pangloss* lui expliqua comment tout était on ne peut mieux. *Jacques* n'était pas de cet avis. Il faut bien, disait-il, que les hommes aient un peu corrompu la nature, car ils ne sont point nés loups, et ils sont devenus loups. DIEU ne leur a donné ni canons de vingt-quatre, ni baïonnettes, et ils se sont fait des baïonnettes et des canons pour se détruire. Je pourrais mettre en ligne de compte les banqueroutes et la justice qui s'empare des biens des banqueroutiers pour en frustrer les créanciers. Tout cela était indispensable, répliquait le docteur borgne, et les malheurs particuliers font le bien général, de sorte que plus il y a de malheurs particuliers, et plus tout est bien. Tandis qu'il raisonnait l'air s'obscurcit, les vents soufflèrent des quatre coins du monde, et le vaisseau fut assailli de la plus horrible tempête à la vue du port de Lisbonne.

CHAPITRE V.

Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide et de l'anabaptiste Jacques.

LA moitié des passagers affaiblis, expirans de ces angoisses inconcevables que le roulis d'un vaisseau porte dans les nerfs, et dans toutes les humeurs du corps agitées en sens contraires, n'avait pas même la force de s'inquiéter du danger. L'autre moitié jetait des cris et faisait des prières; les voiles étaient déchirées, les mâts

brisés, le vaisseau entr'ouvert. Travaillait, qui pouvait, personne ne s'entendait, personne ne commandait. L'anabaptiste aidait un peu à la manœuvre; il était sur le tillac; un matelot furieux le frappe rudement et l'étend sur les planches; mais du coup qu'il lui donna, il eut lui-même une si violente secousse qu'il tomba hors du vaisseau la tête la première. Il restait suspendu et accroché à une partie de mât rompue. Le bon *Jacques* court à son secours, l'aide à remonter, et de l'effort qu'il fit il est précipité dans la mer à la vue du matelot, qui le laissa périr sans daigner seulement le regarder. *Candide* approche, voit son bienfaiteur qui reparaît un moment et qui est englouti pour jamais. Il veut se jeter après lui dans la mer, le philosophe *Pangloss* l'en empêche, en lui prouvant que la rade de Lisbonne avait été formée exprès pour que cet anabaptiste s'y noyât. Tandis qu'il le prouvait *à priori*, le vaisseau s'entr'ouvre, tout périt à la réserve de *Pangloss*, de *Candide* et de ce brutal de matelot qui avait noyé le vertueux anabaptiste; le coquin nagea heureusement jusqu'au rivage, où *Pangloss* et *Candide* furent portés sur une planche.

Quand ils furent revenus un peu à eux, ils marchèrent vers Lisbonne; il leur restait quelque argent, avec lequel ils espéraient se sauver de la faim après avoir échappé à la tempête.

A peine ont-ils mis le pied dans la ville, en pleurant la mort de leur bienfaiteur, qu'ils sentent la terre trembler sous leurs pas; la mer s'élève en bouillonnant dans le port, et brise les vaisseaux

qui sont à l'ancre. Des tourbillons de flammes et de cendres couvrent les rues et les places publiques ; les maisons s'écroulent, les toits sont renversés sur les fondemens, et les fondemens se dispersent ; trente mille habitans de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous des ruines. Le matelot disait en sifflant et en jurant : Il y aura quelque chose à gagner ici. Quelle peut être la raison suffisante de ce phénomène, disait *Pangloss* ? Voici le dernier jour du monde, s'écriait *Candide*. Le matelot court incontinent au milieu des débris, affronte la mort pour trouver de l'argent, en trouve, s'en empare, s'enivre, et ayant cuvé son vin, achète les faveurs de la première fille de bonne volonté qu'il rencontre sur les ruines des maisons détruites et au milieu des mourans et des morts. *Pangloss* le tirait cependant par la manche : Mon ami, lui disait-il, cela n'est pas bien, vous manquez à la raison universelle, vous prenez mal votre temps. Tête et sang, répondit l'autre, je suis matelot et né à Batavia ; j'ai marché quatre fois sur le crucifix dans quatre voyages au Japon ; tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle !

Quelques éclats de pierre avaient blessé *Candide* ; il était étendu dans la rue et couvert de débris. Il disait à *Pangloss*. Hélas ! procure-moi un peu de vin et d'huile ; je me meurs. Ce tremblement de terre n'est pas une chose nouvelle, répondit *Pangloss* ; la ville de Lima éprouva les mêmes secousses en Amérique l'année passée ; mêmes causes, mêmes effets ; il y a certainement une traînée de

de soufre sous terre depuis Lima jusqu'à Lisbonne. Rien n'est plus probable, dit *Candide*; mais pour DIEU, un peu d'huile et de vin. Comment probable? répliqua le philosophe, je soutiens que la chose est démontrée. *Candide* perdit connaissance, et *Pangloss* lui apporta un peu d'eau d'une fontaine voisine.

Le lendemain ayant trouvé quelques provisions de bouche en se glissant à travers des décombres, ils réparèrent un peu leurs forces. Ensuite ils travaillèrent comme les autres à soulager les habitans échappés à la mort. Quelques citoyens, secourus par eux, leur donnèrent un aussi bon dîner qu'on le pouvait dans un tel désastre: il est vrai que le repas était triste; les convives arrosaient leur pain de leurs larmes; mais *Pangloss* les consola, en les assurant que les choses ne pouvaient être autrement; car, dit-il, tout ceci est ce qu'il y a de mieux; car s'il y a un volcan à Lisbonne, il ne pouvait être ailleurs; car il est impossible que les choses ne soient pas où elles sont: car tout est bien.

Un petit homme noir, familier de l'inquisition, lequel était à côté de lui, prit poliment la parole et dit: Apparemment que monsieur ne croit pas au péché originel; car si tout est au mieux, il n'y a donc eu ni chute ni punition.

Je demande très-humblement pardon à votre excellence, répondit *Pangloss* encore plus poliment, car la chute de l'homme et la malédiction entraient nécessairement dans le meilleur des mondes possibles. Monsieur ne croit donc pas à la

liberté ? dit le familier. Votre excellence m'excusera, dit *Pangloss*, la liberté peut subsister avec la nécessité absolue ; car il était nécessaire que nous fussions libres ; car enfin la volonté déterminée..... *Pangloss* était au milieu de sa phrase, quand le familier fit un signe de tête à son estafier qui lui servait à boire du vin de Porto ou d'Oporto.

CHAPITRE VI.

Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut fessé.

Après le tremblement de terre, qui avait détruit les trois quarts de Lisbonne, les sages du pays n'avaient pas trouvé un moyen plus efficace pour prévenir une ruine totale, que de donner au peuple un bel auto-da-fé ; il était décidé par l'université de Coimbre, que le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu en grande cérémonie, est un secret infaillible pour empêcher la terre de trembler.

On avait en conséquence saisi un biscayen convaincu d'avoir épousé sa commère, et deux portugais qui en mangeant un poulet en avaient arraché le lard : on vint lier après le dîner le docteur *Pangloss* et son disciple *Candide*, l'un pour avoir parlé et l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation : tous deux furent menés séparément dans des appartemens d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil : huit jours après ils

furent tous deux revêtus d'un *sanbenito*, et on orna leurs têtes de mitres de papier: la mitre et le sanbenito de *Candide* étaient peints de flammes renversées et de diables qui n'avaient ni queues ni griffes: mais les diables de *Pangloss* portaient griffes et queues, et les flammes étaient droites. Ils marchèrent en procession ainsi vêtus, et entendirent un sermon très pathétique, suivi d'une belle musique en faux-bourdon. *Candide* fut fessé en cadence pendant qu'on chantait; le biscayen et les deux hommes qui n'avaient point voulu manger de lard furent brûlés, et *Pangloss* fut pendu, quoique ce ne soit pas la coutume. Le même jour la terre trembla de nouveau avec un fracas épouvantable.

Candide épouvanté, interdit, éperdu, tout sanglant, tout palpitant, se disait à lui-même: Si c'est ici le meilleur des mondes possibles, que sont donc les autres? passe encore si je n'étais que fessé, je l'ai été chez les Bulgares; mais, ô mon cher *Pangloss*! le plus grand des philosophes, faut-il vous avoir vu pendre sans que je sache pourquoi! ô mon cher anabaptiste, le meilleur des hommes, faut-il que vous ayez été noyé dans le port! ô mademoiselle *Cunégonde*, la perle des filles, faut-il qu'on vous ait fendu le ventre!

Il s'en retournait, se soutenant à peine, prêché, fessé, absous et béni, lorsqu'une vieille l'aborda, et lui dit: Mon fils, prenez courage, suivez-moi.

CHAPITRE VII.

Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.

CANDIDE ne prit point courage, mais il suivit la vieille dans une masure: elle lui donna un pot de pommade pour se frotter, lui laissa à manger et à boire; elle lui montra un petit lit assez propre; il y avait auprès du lit un habit complet. Mangez, buvez, dormez, lui dit-elle, et que notre-dame d'*Atocha*, monseigneur *St Antoine* de Padoue, et monseigneur *St Jacques* de Compostelle prennent soin de vous: je reviendrai demain. *Candide*, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. Ce n'est pas ma main qu'il faut baiser, dit la vieille; je reviendrai demain. Frottez-vous de pommade, mangez et dormez.

Candide, malgré tant de malheurs, mangea et dormit. Le lendemain la vieille lui apporte à déjeûner, visite son dos, le frotte elle-même d'une autre pommade: elle lui apporte ensuite à dîner: elle revient sur le soir et apporte à souper. Le surlendemain elle fit encore les mêmes cérémonies. Qui êtes-vous? lui disait toujours *Candide*; qui vous a inspiré tant de bonté? quelles grâces puis-je vous rendre? La bonne femme ne répondait jamais rien: elle revint sur le soir, et n'apporta point à souper; venez avec moi, dit-elle, et ne dites mot. Elle le prend sous le bras

et marche avec lui dans la campagne environ un quart de mille: ils arrivent à une maiſon iſolée, entourée de jardins et de canaux. La vieille frappe à une petite porte. On ouvre; elle mène *Candide* par un eſcalier dérobé dans un cabinet doré, le laiſſe ſur un canapé de brocart, referme la porte, et s'en va. *Candide* croyait rêver, et regardait toute ſa vie comme un ſonge funeſte, et le moment préſent comme un ſonge agréable.

La vieille reparut bientôt; elle ſoutenait avec peine une femme tremblante, d'une taille majeſtueuſe, brillante de pierreries, et couverte d'un voile. Otez ce voile, dit la vieille à *Candide*. Le jeune homme approche; il lève le voile d'une main timide. Quel moment! quelle ſurpriſe! il croit voir mademoiſelle *Cunégonde*; il la voyait en effet, c'était elle-même. La force lui manque, il ne peut proférer une parole, il tombe à ſes pieds. *Cunégonde* tombe ſur le canapé. La vieille les accable d'eaux ſpiritueuſes; ils reprennent leurs ſens, ils ſe parlent: ce ſont d'abord des mots entre-coupés, des demandes et des réponſes qui ſe croiſent, des ſoupirs, des larmes, des cris. La vieille leur recommande de faire moins de bruit, et les laiſſe en liberté. Quoi! c'eſt vous, lui dit *Candide*, vous vivez! Je vous retrouve en Portugal! On ne vous a donc pas violée? on ne vous a point fendu le ventre, comme le philoſophe *Pangloſs* me l'avait aſſuré? Si-fait, dit la belle *Cunégonde*; mais on ne meurt pas toujours de ces deux accidens. — Mais votre père et votre mère ont-ils été tués? Il n'eſt que trop

vrai, dit *Cunégonde* en pleurant — Et votre frère ? — Mon frère a été tué aussi. — Et pourquoi êtes-vous en Portugal ? et comment avez-vous su que j'y étais ? et par quelle étrange aventure m'avez-vous fait conduire dans cette maison ? Je vous dirai tout cela, répliqua la dame, mais il faut auparavant que vous m'appreniez tout ce qui vous est arrivé depuis le baiser innocent que vous me donnâtes, et les coups de pied que vous reçûtes.

Candide lui obéit avec un profond respect; et quoiqu'il fût interdit, quoique sa voix fût faible et tremblante, quoique l'échine lui fît encore un peu mal, il lui raconta de la manière la plus naïve tout ce qu'il avait éprouvé depuis le moment de leur séparation. *Cunégonde* levait les yeux au ciel; elle donna les larmes à la mort du bon anabaptiste et de *Pangloss*; après quoi elle parla en ces termes à *Candide*, qui ne perdait pas une parole, et qui la dévorait des yeux.

CHAPITRE VIII.

Histoire de Cunégonde.

J'ETAIS dans mon lit et je dormais profondément quand il plut au ciel d'envoyer les Bulgares dans notre beau château de Thunder-ten-tronckh; ils égorgèrent mon père et mon frère, et coupèrent ma mère par morceaux. Un grand bulgare, haut de six pieds, voyant qu'à ce spectacle j'avais perdu connaissance, se mit à me violer, cela me fit revenir, je repris mes sens, je criai, je me débattis, je mordis, j'égratignai, je voulais

arracher les yeux à ce grand bulgare, ne sachant pas que tout ce qui arrivait dans le château de mon père était une chose d'usage : le brutal me donna un coup de couteau dans le flanc gauche dont je porte encore la marque. Hélas ! j'espère bien la voir, dit le naïf *Candide*. Vous la verrez, dit *Cunégonde*, mais continuons. Continuez, dit *Candide*.

Elle reprit ainsi le fil de son histoire. Un capitaine bulgare entra, il me vit toute sanglante, et le soldat ne se dérangeait pas. Le capitaine se mit en colère du peu de respect que lui témoignait ce brutal, et le tua sur mon corps. Ensuite il me fit panser et m'emmena prisonnière de guerre dans son quartier. Je blanchissais le peu de chemises qu'il avait, je faisais sa cuisine ; il me trouvait fort jolie, il faut l'avouer ; et je ne nierai pas qu'il ne fût très bien fait, et qu'il n'eût la peau blanche et douce ; d'ailleurs peu d'esprit, peu de philosophie : on voyait bien qu'il n'avait pas été élevé par le docteur *Pangloss*. Au bout de trois mois ayant perdu tout son argent, et s'étant dégoûté de moi, il me vendit à un juif nommé dom *Issacar*, qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes. Ce juif s'attacha beaucoup à ma personne, mais il ne pouvait en triompher ; je lui ai mieux résisté qu'au soldat bulgare. Une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. Le juif pour m'apprivoiser me mena dans cette maison de campagne que vous voyez. J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh ; j'ai été détrompée.

Le grand-inquisiteur m'aperçut un jour à la messe, il me lorgna beaucoup, et me fit dire qu'il avait à me parler pour des affaires secrètes. Je fus conduite à son palais, je lui appris ma naissance ; il me représenta combien il était au-dessous de mon rang d'appartenir à un israélite. On proposa de sa part à dom *Issacar* de me céder à monseigneur. Dom *Issacar*, qui est le banquier de la cour, et homme de crédit, n'en voulut rien faire. L'inquisiteur le menaça d'un auto-da-fé. Enfin mon juif intimidé conclut un marché, par lequel la maison et moi leur appartiendraient à tous deux en commun, que le juif aurait pour lui les lundis, mercredis et le jour du sabbat, et que l'inquisiteur aurait les autres jours de la semaine. Il y a six mois que cette convention subsiste. Ce n'a pas été sans querelles ; car souvent il a été indécis si la nuit du samedi au dimanche appartenait à l'ancienne loi ou à la nouvelle. Pour moi, j'ai résisté jusqu'à présent à toutes les deux, et je crois que c'est pour cette raison que j'ai toujours été aimée.

Enfin pour détourner le fléau des tremblemens de terre, et pour intimider dom *Issacar*, il plut à monseigneur l'inquisiteur de célébrer un auto-da-fé. Il me fit l'honneur de m'y inviter. Je fus très-bien placée ; on servit aux dames des rafraîchissemens entre la messe et l'exécution. Je fus à la vérité saisie d'horreur en voyant brûler ces deux juifs et cet honnête biscayen qui avait épousé sa commère : mais quelle fut ma surprise, mon effroi, mon trouble, quand je vis dans un sanbénito,

et

et sous une mitre, une figure qui ressemblait à celle de *Pangloss!* je me frottai les yeux, je regardai attentivement, je le vis pendre; je tombai en faiblesse. A peine reprenais-je mes sens que je vous vis dépouillé tout nu; ce fut-là le comble de l'horreur, de la consternation, de la douleur, du désespoir. Je vous dirai, avec vérité, que votre peau est encore plus blanche, et d'un incarnat plus parfait que celle de mon capitaine des Bulgares. Cette vue redoubla tous les sentimens qui m'accablaient, qui me dévoraient. Je m'écriai, je voulus dire: Arrêtez, barbares, mais la voix me manqua, et mes cris auraient été inutiles. Quand vous eûtes été bien fessé, comment se peut-il faire, disais-je, que l'aimable *Candide* et le sage *Pangloss* se trouvent à Lisbonne, l'un pour recevoir cent coups de fouet, et l'autre pour être pendu par l'ordre de monseigneur l'inquisiteur dont je suis la bien-aimée? *Pangloss* m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde.

Agitée, éperdue, tantôt hors de moi-même, et tantôt prête de mourir de faiblesse, j'avais la tête remplie du massacre de mon père, de ma mère, de mon frère, de l'insolence de mon vilain soldat bulgare, du coup de couteau qu'il me donna, de ma servitude, de mon métier de cuisinière, de mon capitaine bulgare, de mon vilain dom *Issacar*, de mon abominable inquisiteur, de la pendaison du docteur *Pangloss*, de ce grand *miserere* en faux-bourdon pendant

lequel on vous feſſait, et ſur-tout du baiſer que je vous avais donné derrière un paravent, le jour que je vous avais vu pour la dernière fois. Je louai DIEU qui vous ramenait à moi par tant d'épreuves. Je recommandai à ma vieille d'avoir ſoin de vous, et de vous amener ici dès qu'elle le pourrait. Elle a très-bien exécuté ma commiſſion: j'ai goûté le plaiſir inexprimable de vous revoir, de vous entendre, de vous parler. Vous devez avoir une faim dévorante, j'ai grand appétit, commençons par ſouper.

Les voilà qui ſe mettent tous deux à table, et après le ſouper ils ſe replacent ſur ce beau canapé dont on a déjà parlé; ils y étaient quand le ſignor dom *Iſſacar*, l'un des maîtres de la maiſon, arriva. C'était le jour du ſabbat. Il venait jouir de ſes droits, et expliquer ſon tendre amour.

CHAPITRE IX.

Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquiſiteur et d'un juif.

CET *Iſſacar* était le plus colérique hébreu qu'on eût vu dans Iſraël depuis la captivité en Babylone. Quoi! dit-il, chienne de galiléenne, ce n'eſt pas aſſez de monſieur l'inquiſiteur? il faut que ce coquin partage auſſi avec moi? En diſant cela il tire un long poignard dont il était toujours pourvu, et ne croyant pas que ſon adverſe partie eût des armes, il ſe jette ſur *Candide*: mais notre bon veſtphalien avait reçu

une belle épée de la vieille avec l'habit complet. Il tire son épée, quoiqu'il eût les mœurs fort douces, et vous étend l'israélite roide mort sur le carreau aux pieds de la belle *Cunégonde*.

Sainte Vierge! s'écria-t-elle, qu'allons-nous devenir? un homme tué chez moi! si la justice vient, nous sommes perdus. Si *Pangloss* n'avait pas été pendu, dit *Candide*, il nous donnerait un bon conseil dans cette extrémité, car c'était un grand philosophe. A son défaut consultons la vieille. Elle était fort prudente, et commençait à dire son avis quand une autre petite porte s'ouvrit. Il était une heure après minuit, c'était le commencement du dimanche. Ce jour appartenait à monseigneur l'inquisiteur. Il entre et voit le fessé *Candide* l'épée à la main, un mort étendu par terre, *Cunégonde* effrayée et la vieille donnant des conseils.

Voici dans ce moment ce qui se passa dans l'ame de *Candide*, et comment il raisonna: Si ce saint homme appelle du secours, il me fera infailliblement brûler; il pourra en faire autant de *Cunégonde*; il m'a fait fouetter impitoyablement; il est mon rival; je suis en train de tuer, il n'y a pas à balancer. Ce raisonnement fut net et rapide; et sans donner le temps à l'inquisiteur de revenir de sa surprise, il le perce d'outre en outre, et le jette à côté du juif. En voici bien d'une autre, dit *Cunégonde*; il n'y a plus de rémission; nous sommes excommuniés, notre dernière heure est venue. Comment avez-vous fait, vous qui êtes né si doux, pour tuer

en deux minutes un juif et un prélat? Ma belle demoiselle, répondit *Candide*, quand on est amoureux, jaloux et fouetté par l'inquisition, on ne se connaît plus.

La vieille prit alors la parole, et dit: Il y a trois chevaux andalous dans l'écurie avec leurs selles et leurs brides, que le brave *Candide* les prépare; madame a des moyadors et des diamans: montons vite à cheval, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et allons à Cadix; il fait le plus beau temps du monde, et c'est un grand plaisir de voyager pendant la fraîcheur de la nuit.

Aussitôt *Candide* selle les trois chevaux; *Cunégonde*, la vieille et lui font trente milles d'une traite. Pendant qu'ils s'éloignaient, la sainte hermandad arrive dans la maison; on enterre monseigneur dans une belle église, et on jette *Issacar* à la voierie.

Candide, *Cunégonde* et la vieille étaient déjà dans la petite ville d'Avacéna au milieu des montagnes de la Sierra-Morena; et ils parlaient ainsi dans un cabaret.

CHAPITRE X.

Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.

Qui a donc pu me voler mes pistoles et mes diamans? disait en pleurant *Cunégonde*; de quoi vivrons-nous? comment ferons-nous?

où trouver des inquisiteurs et des juifs qui m'en donnent d'autres? Hélas! dit la vieille, je soupçonne fort un révérend père cordelier, qui coucha hier dans la même auberge que nous Badajos; DIEU me garde de faire un jugement téméraire, mais il entra deux fois dans notre chambre, et il partit long-temps avant nous. Hélas! dit *Candide*, le bon *Pangloss* m'avait souvent prouvé que les biens de la terre sont communs à tous les hommes, que chacun y a un droit égal. Ce cordelier devait bien, suivant ces principes, nous laisser de quoi achever notre voyage. Il ne vous reste donc rien du tout, ma belle *Cunégonde*? Pas un maravédis, dit-elle. Quel parti prendre, dit *Candide*? Vendons un des chevaux, dit la vieille; je monterai en croupe derrière mademoiselle, quoique je ne puisse me tenir que sur une fesse, et nous arriverons à Cadix.

Il y avait dans la même hôtellerie un prieur de bénédictins; il acheta le cheval bon marché. *Candide*, *Cunégonde* et la vieille passèrent par Lucena, par Chillas, par Lebrixa, et arrivèrent enfin à Cadix. On y équipait une flotte, et on y assemblait des troupes pour mettre à la raison les révérends pères jésuites du Paraguai, qu'on accusait d'avoir fait révolter une de leurs hordes contre les rois d'Espagne et de Portugal, auprès de la ville du St Sacrement. *Candide* ayant servi chez les Bulgares, fit l'exercice bulgarien devant le général de la petite armée avec tant de grace, de célérité, d'adresse, de fierté,

d'agilité, qu'on lui donna une compagnie d'infanterie à commander. Le voilà capitaine; il s'embarque avec mademoiselle *Cunégonde*, la vieille, deux valets, et les deux chevaux andalous qui avaient appartenu à M. le grand inquisiteur de Portugal.

Pendant toute la traversée ils raisonnèrent beaucoup sur la philosophie du pauvre *Pangloss*. Nous allons dans un autre univers, disait *Candide*; c'est dans celui-là sans doute que tout est bien: car il faut avouer qu'on pourrait gémir un peu de ce qui se passe dans le nôtre en physique et en morale. Je vous aime de tout mon cœur, disait *Cunégonde*; mais j'ai encore l'ame toute effarouchée de ce que j'ai vu, de ce que j'ai éprouvé. Tout ira bien, répliquait *Candide*; la mer de ce nouveau monde vaut déjà mieux que les mers de notre Europe, elle est plus calme, les vents plus constans. C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles. DIEU le veuille! disait *Cunégonde*; mais j'ai été si horriblement malheureuse dans le mien, que mon cœur est presque fermé à l'espérance. Vous vous plaignez, leur dit la vieille; hélas! vous n'avez pas éprouvé des infortunes telles que les miennes. *Cunégonde* se mit presque à rire, et trouva cette bonne femme fort plaisante, de prétendre être plus malheureuse qu'elle. Hélas! lui dit-elle, ma bonne, à moins que vous n'ayez été violée par deux bulgares, que vous n'ayez reçu deux coups de couteau dans le ventre, qu'on n'ait démoli deux de vos châteaux, qu'on n'ait égorgé à vos yeux deux

mères et deux pères, et que vous n'ayez vu deux de vos amans fouettés dans un auto-da-fé, je ne vois pas que vous puissiez l'emporter sur moi ; ajoutez que je suis née baronne avec soixante et douze quartiers, et que j'ai été cuisinière. Mademoiselle, répondit la vieille, vous ne savez pas quelle est ma naissance ; et si je vous montrais mon derrière, vous ne parleriez pas comme vous faites, et vous suspendriez votre jugement. Ce discours fit naître une extrême curiosité dans l'esprit de *Cunégonde* et de *Candide*. La vieille leur parla en ces termes.

CHAPITRE XI.

Histoire de la vieille.

Je n'ai pas eu toujours les yeux éraillés et bordés d'écarlate ; mon nez n'a pas toujours touché à mon menton, et je n'ai pas toujours été servante : je suis la fille du pape *Urbain X*, et de la princesse de *Palestrine*. On m'éleva jusqu'à quatorze ans dans un palais auquel tous les châteaux de vos barons allemands n'auraient pas servi d'écurie ; et une de mes robes valait mieux que toutes les magnificences de la Vestphalie. Je croissais en beauté, en grâces, en talens, au milieu des plaisirs, des respects et des espérances : j'inspirais déjà de l'amour ; ma gorge se formait, et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la *Vénus de Médicis* ; et quels yeux ! quelles paupières ! quels sourcils noirs ! quelles flammes brillaient dans mes

deux prunelles, et effaçaient la scintillation des étoiles, comme me disaient les poëtes du quartier! Les femmes qui m'habillaient et qui me déshabillaient tombaient en extase en me regardant par devant et par derrière, et tous les hommes auraient voulu être à leur place.

Je fus fiancée à un prince souverain de Massa-Carara: quel prince! aussi beau que moi, pétri de douceur et d'agrémens, brillant d'esprit et brûlant d'amour; je l'aimais comme on aime pour la première fois, avec idolâtrie, avec emportement. Les noces furent préparées: c'était une pompe, une magnificence inouïe, c'étaient des fêtes, des carrousels, des opéra buffa continuels, et toute l'Italie fit pour moi des sonnets dont il n'y eut pas un seul de passable. Je touchais au moment de mon bonheur, quand une vieille marquise, qui avait été maîtresse de mon prince, l'invita à prendre du chocolat chez elle; il mourut en moins de deux heures avec des convulsions épouvantables; mais ce n'est qu'une bagatelle. Ma mère au désespoir, et bien moins affligée que moi, voulut s'arracher pour quelque temps à un séjour si funeste. Elle avait une très-belle terre auprès de Gaïette; nous nous embarquâmes sur une galère du pays, dorée comme l'autel de St Pierre de Rome. Voilà qu'un corsaire de Salé fond sur nous et nous aborde: nos soldats se défendirent comme des soldats du pape; ils se mirent tous à genoux en jetant leurs armes, et en demandant au corsaire une absolution *in articulo mortis*.

Aussitôt on les dépouilla nus comme des singes, et ma mère aussi, nos filles d'honneur aussi, et moi aussi. C'est une chose admirable que la diligence avec laquelle ces messieurs déshabillent le monde; mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils nous mirent à tous le doigt dans un endroit où nous autres femmes nous ne nous laissons mettre d'ordinaire que des canules. Cette cérémonie me paraissait bien étrange; voilà comme on juge de tout quand on n'est pas sorti de son pays. J'appris bientôt que c'était pour voir si nous n'avions pas caché là quelques diamans; c'est un usage établi de temps immémorial parmi les nations policées qui courent sur mer. J'ai su que messieurs les religieux chevaliers de Malthe n'y manquent jamais quand ils prennent des turcs et des turques: c'est une loi du droit des gens à laquelle on n'a jamais dérogé.

Je ne vous dirai point combien il est dur pour une jeune princesse d'être menée esclave à Maroc avec sa mère: vous concevez assez tout ce que nous eûmes à souffrir dans le vaisseau corsaire. Ma mère était encore très-belle; nos filles d'honneur, nos simples femmes de chambre avaient plus de charmes qu'on n'en peut trouver dans toute l'Afrique: pour moi, j'étais ravissante, j'étais la beauté, la grâce même, et j'étais pucelle: je ne le fus pas long-temps; cette fleur qui avait été réservée pour le beau prince de *Massa-Carara*, me fut ravie par le capitaine corsaire; c'était un nègre abominable, qui

croyait encore me faire beaucoup d'honneur. Certes il fallait que madame la princeſſe de *Paleſtrine*, et moi, fuſſions bien fortes pour réſiſter à tout ce que nous éprouvâmes juſqu'à notre arrivée à Maroc. Mais paſſons; ce ſont des choſes ſi communes qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle.

Maroc nageait dans le ſang quand nous arrivâmes. Cinquante fils de l'empereur *Muley Iſmaël* avaient chacun leur parti; ce qui produiſait en effet cinquante guerres civiles, de noirs contre noirs, de noirs contre baſanés, de baſanés contre baſanés, de mulâtres contre mulâtres: c'était un carnage continuel dans toute l'étendue de l'empire.

A peine fûmes-nous débarquées que des noirs d'une faction ennemie de celle de mon corſaire ſe préſentèrent pour lui enlever ſon butin. Nous étions, après les diamans et l'or, ce qu'il avait de plus précieux. Je fus témoin d'un combat tel que vous n'en voyez jamais dans vos climats d'Europe. Les peuples ſeptentrionaux n'ont pas le ſang aſſez ardent; ils n'ont pas la rage des femmes au point où elle eſt commune en Afrique. Il ſemble que vos Européens aient du lait dans les veines; c'eſt du vitriol, c'eſt du feu qui coule dans celles des habitans du mont Atlas et des pays voiſins. On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des ſerpens de la contrée pour ſavoir qui nous aurait. Un maure ſaiſit ma mère par le bras droit, le lieutenant de mon capitaine la retint par le

bras gauche; un soldat maure la prit par une jambe, un de nos pirates la tenait par l'autre. Nos filles se trouvèrent presque toutes en un moment tirées ainsi à quatre soldats. Mon capitaine me tenait cachée derrière lui, il avait le cimeterre au poing, et tuait tout ce qui s'opposait à sa rage. Enfin je vis toutes nos italiennes et ma mère déchirées, coupées, massacrées par les monstres qui se les disputaient. Les captifs mes compagnons, ceux qui les avaient pris, soldats, matelots, noirs, basanés, blancs, mulâtres, et enfin mon capitaine, tout fut tué, et je demeurai mourante sur un tas de morts. Des scènes pareilles se passaient, comme on sait, dans l'étendue de plus de trois cents lieues, sans qu'on manquât aux cinq prières par jour ordonnées par *Mahomet*.

Je me débarrassai avec beaucoup de peine de la foule de tant de cadavres sanglans entassés, et je me traînai sous un grand oranger au bord d'un ruisseau voisin; j'y tombai d'effroi, de lassitude, d'horreur, de désespoir et de faim. Bientôt après mes sens accablés se livrèrent à un sommeil qui tenait plus de l'évanouissement que du repos. J'étais dans cet état de faiblesse et d'insensibilité, entre la mort et la vie, quand je me sentis pressée de quelque chose qui s'agitait sur mon corps; j'ouvris les yeux, je vis un homme blanc et de bonne mine qui soupirait, et qui disait entre ses dents: *O che sciagura d'essere senza cogl. . . .* !

CHAPITRE XII.

Suite des malheurs de la vieille.

Etonnée et ravie d'entendre la langue de ma patrie, et non moins surprise des paroles que proférait cet homme, je lui répondis qu'il y avait de plus grands malheurs que celui dont il se plaignait; je l'instruisis en peu de mots des horreurs que j'avais essuyées, et je retombai en faiblesse. Il m'emporta dans une maison voisine, me fit mettre au lit; me fit donner à manger, me servit, me consola, me flatta, me dit qu'il n'avait rien vu de si beau que moi, et que jamais il n'avait tant regretté ce que personne ne pouvait lui rendre. Je suis né à Naples, me dit-il; on y chaponne deux ou trois mille enfans tous les ans; les uns en meurent, les autres acquièrent une voix plus belle que celle des femmes, les autres vont gouverner des Etats. On me fit cette opération avec un très-grand succès, et j'ai été musicien de la chapelle de madame la princesse de *Palestrine*. De ma mère! m'écriai-je. De votre mère! s'écria-t-il en pleurant; quoi, vous seriez cette jeune princesse que j'ai élevée jusqu'à l'âge de six ans, et qui promettait déjà d'être aussi belle que vous êtes? — C'est moi-même; ma mère est à quatre cents pas d'ici coupée en quartiers sous un tas de morts . . . .

Je lui contai tout ce qui m'était arrivé; il me conta aussi ses aventures, et m'apprit comment il avait été envoyé chez le roi de Maroc par

une puissance chrétienne, pour conclure avec ce monarque un traité, par lequel on lui fournirait de la poudre, des canons, et des vaisseaux pour l'aider à exterminer le commerce des autres chrétiens. Ma mission est faite, dit cet honnête eunuque; je vais m'embarquer à Ceuta, et je vous ramènerai en Italie. *Ma che sciagura d'essere senza cogl....!*

Je le remerciai avec des larmes d'attendrissement; et au lieu de me mener en Italie, il me conduisit à Alger, et me vendit au dey de cette province. A peine fus-je vendue, que cette peste qui a fait le tour de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, se déclara dans Alger avec fureur. Vous avez vu des tremblemens de terre; mais, Mademoiselle, avez-vous jamais eu la peste? Jamais, répondit la baronne.

Si vous l'aviez eue, reprit la vieille, vous avoueriez qu'elle est bien au-dessus d'un tremblement de terre. Elle est fort commune en Afrique; j'en fus attaquée. Figurez-vous quelle situation pour la fille d'un pape, âgée de quinze ans, qui en trois mois de temps avait éprouvé la pauvreté, l'esclavage, avait été violée presque tous les jours, avait vu couper sa mère en quatre, avait essuyé la faim et la guerre, et mourait pestiférée dans Alger. Je n'en mourus pourtant pas; mais mon eunuque et le dey, et presque tout le sérail d'Alger périrent.

Quand les premiers ravages de cette épouvantable peste furent passés, on vendit les esclaves du dey. Un marchand m'acheta et me mena à

Tunis; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie; d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Conſtantinople. J'appartins enfin à un aga des janiſſaires, qui fut bientôt commandé pour aller défendre Azoph contre les Ruſſes qui l'aſſiégeaient.

L'aga qui était un très-galant homme mena avec lui tout ſon ſérail, et nous logea dans un petit fort ſur les Palus-Méotides, gardé par deux eunuques noirs et vingt ſoldats. On tua prodigieuſement de ruſſes, mais ils nous le rendirent bien? Azoph fut mis à feu et à ſang, et on ne pardonna ni au ſexe ni à l'âge; il ne reſta que notre petit fort; les ennemis voulurent nous prendre par famine. Les vingt janiſſaires avaient juré de ne ſe jamais rendre. Les extrémités de la faim où ils furent réduits les contraignirent à manger nos deux eunuques, de peur de violer leur ſerment. Au bout de quelques jours ils réſolurent de manger les femmes.

Nous avions un iman très-pieux et très-compatiſſant, qui leur fit un beau ſermon, par lequel il leur perſuada de ne nous pas tuer tout-à-fait. Coupez, dit-il, ſeulement une feſſe à chacune de ces dames, vous ferez très-bonne chère; s'il faut y revenir, vous en aurez encore autant dans quelques jours; le ciel vous ſaura gré d'une action ſi charitable, et vous ſerez ſecourus.

Il avait beaucoup d'éloquence; il les perſuada: on nous fit cette horrible opération; l'iman nous appliqua le même baume qu'on met

aux enfans qu'on vient de circoncire : nous étions toutes à la mort.

A peine les janissaires eurent-ils fait le repas que nous leur avions fourni, que les Russes arrivent sur des bateaux plats ; pas un janissaire ne réchappa. Les Russes ne firent aucune attention à l'état où nous étions. Il y a par-tout des chirurgiens français ; un d'eux qui était fort adroit prit soin de nous, il nous guérit ; et je me souviendrai toute ma vie, que quand mes plaies furent bien fermées, il me fit des propositions. Au reste, il nous dit à toutes de nous consoler ; il nous assura que dans plusieurs siéges pareille chose était arrivée, et que c'était la loi de la guerre.

Dès que mes compagnes purent marcher, on les fit aller à Moscou ; j'échus en partage à un boïard, qui me fit sa jardinière, et qui me donnait vingt coups de fouet par jour : mais ce seigneur ayant été roué au bout de deux ans avec une trentaine de boïards pour quelque tracasserie de cour, je profitai de cette aventure ; je m'enfuis ; je traversai toute la Russie ; je fus long-temps servante de cabaret à Riga, puis à Rostock, à Visмar, à Leipsick, à Cassel, à Utrecht, à Leyde, à la Haye, à Roterdam : j'ai vieilli dans la misère et dans l'opprobre, n'ayant que la moitié d'un derrière, me souvenant toujours que j'étais fille d'un pape : je voulus cent fois me tuer, mais j'aimais encore la vie. Cette faiblesse ridicule est peut-être un de nos penchans les plus funestes : car y a-t-il rien de plus sot que de vouloir porter continuellement un fardeau qu'on veut toujours

jeter par terre ; d'avoir ſon être en horreur, et de tenir à ſon être ; enfin de careſſer le ſerpent qui nous dévore, juſqu'à ce qu'il nous ait mangé le cœur ?

J'ai vu dans les pays que le ſort m'a fait parcourir, et dans les cabarets où j'ai ſervi, un nombre prodigieux de perſonnes qui avaient leur exiſtence en exécration ; mais je n'en ai vu que douze qui aient mis volontairement fin à leur miſère, trois nègres, quatre anglais, quatre genevois et un profeſſeur allemand nommé *Robek*. J'ai fini par être ſervante chez le juif dom *Iſſacar ;* il me mit auprès de vous, ma belle demoiſelle ; je me ſuis attachée à votre deſtinée, et j'ai été plus occupée de vos aventures que des miennes. Je ne vous aurais même jamais parlé de mes malheurs ſi vous ne m'aviez pas un peu piquée, et s'il n'était d'uſage dans un vaiſſeau de conter des hiſtoires pour ſe déſennuyer. Enfin, Mademoiſelle, j'ai de l'expérience, je connais le monde ; donnez-vous un plaiſir, engagez chaque paſſager à vous conter ſon hiſtoire ; et s'il s'en trouve un ſeul qui n'ait ſouvent maudit ſa vie, qui ne ſe ſoit ſouvent dit à lui-même qu'il était le plus malheureux des hommes, jetez-moi dans la mer la tête la première.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.

La belle *Cunégonde*, ayant entendu l'histoire de la vieille, lui fit toutes les politesses qu'on devait à une personne de son rang et de son mérite. Elle accepta la proposition; elle engagea tous les passagers l'un après l'autre à lui conter leurs aventures. *Candide* et elle avouèrent que la vieille avait raison. C'est bien dommage, disait *Candide* que le sage *Pangloss* ait été pendu contre la coutume dans un auto da-fé; il nous dirait des choses admirables sur le mal physique et sur le mal moral qui couvrent la terre et la mer, et je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections.

A mesure que chacun racontait son histoire le vaisseau avançait. On aborda dans Buénos-Aires. *Cunégonde*, le capitaine *Candide* et la vieille allèrent chez le gouverneur dom *Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*. Ce seigneur avait une fierté convenable à un homme qui portait tant de noms. Il parlait aux hommes avec le dédain le plus noble, portant le nez si haut, élevant si impitoyablement la voix, prenant un ton si imposant, affectant une démarche si altière, que tous ceux qui le saluaient étaient tentés de le battre. Il aimait les femmes à la fureur. *Cunégonde* lui parut ce qu'il avait jamais vu de plus

beau. La première chose qu'il fit, fut de demander si elle n'était point la femme du capitaine. L'air dont il fit cette question alarma *Candide:* il n'osa pas dire qu'elle était sa femme, parce qu'en effet elle ne l'était point; il n'osait pas dire que c'était sa sœur, parce qu'elle ne l'était pas non plus; et quoique ce mensonge officieux eût été autrefois très à la mode chez les anciens, et qu'il pût être utile aux modernes, son ame était trop pure pour trahir la vérité. Mademoiselle *Cunégonde*, dit-il, doit me faire l'honneur de m'épouser, et nous supplions votre excellence de daigner faire notre noce.

Dom *Fernando d Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, relevant sa moustache, sourit amèrement, et ordonna au capitaine *Candide* d'aller faire la revue de sa compagnie. *Candide* obéit; le gouverneur demeura avec mademoiselle *Cunégonde*. Il lui déclara sa passion, lui protesta que le lendemain il l'épouserait à la face de l'église, ou autrement, ainsi qu'il plairait à ses charmes. *Cunégonde* lui demanda un quart-d'heure pour se recueillir, pour consulter la vieille et pour se déterminer.

La vieille dit à *Cunégonde*: Mademoiselle, vous avez soixante et douze quartiers et pas une obole; il ne tient qu'à vous d'être la femme du plus grand seigneur de l'Amérique méridionale, qui a une très-belle moustache; est-ce à vous de vous piquer d'une fidélité à toute épreuve? Vous avez été violée par les Bulgares; un juif et un inquisiteur ont eu vos bonnes grâces: les malheurs

donnent des droits. J'avoue que si j'étais à votre place je ne ferais aucun scrupule d'épouser monsieur le gouverneur, et de faire la fortune de monsieur le capitaine *Candide*. Tandis que la vieille parlait avec toute la prudence que l'âge et l'expérience donnent, on vit entrer dans le port un petit vaisseau; il portait un alcade et des alguazils, et voici ce qui était arrivé.

La vieille avait très-bien deviné, que ce fut un cordelier à la grande manche qui vola l'argent et les bijoux de *Cunégonde* dans la ville de Badajos, lorsqu'elle fuyait en hâte avec *Candide*. Ce moine voulut vendre quelques-unes des pierreries à un joaillier. Le marchand les reconnut pour celles du grand-inquisiteur. Le cordelier avant d'être pendu avoua qu'il les avait volées: il indiqua les personnes et la route qu'elles prenaient. La fuite de *Cunégonde* et de *Candide* était déjà connue. On les suivit à Cadix: on envoya sans perdre de temps un vaisseau à leur poursuite. Le vaisseau était déjà dans le port de Buénos-Aires. Le bruit se répandit qu'un alcade allait débarquer, et qu'on poursuivait les meurtriers de monseigneur le grand-inquisiteur. La prudente vieille vit dans l'instant tout ce qui était à faire. Vous ne pouvez fuir, dit-elle à *Cunégonde*, et vous n'avez rien à craindre, ce n'est pas vous qui avez tué monseigneur; et d'ailleurs le gouverneur, qui vous aime, ne souffrira pas qu'on vous maltraite; demeurez Elle court sur le champ à *Candide*; fuyez, dit-elle, ou dans une heure vous allez être brûlé. Il n'y

avait pas un moment à perdre ; mais comment se séparer de *Cunégonde*, et où se réfugier ?

CHAPITRE XIV.

Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.

CANDIDE avait amené de Cadix un valet tel qu'on en trouve beaucoup sur les côtes d'Espagne et dans les colonies. C'était un quart d'espagnol, né d'un métis dans le Tucuman ; il avait été enfant de chœur, sacristain, matelot, moine, facteur, soldat, laquais. Il s'appelait *Cacambo* et aimait fort son maître, parce que son maître était un fort bon-homme. Il sella au plus vîte les deux chevaux andalous. Allons, mon maître, suivons le conseil de la vieille, partons et courons sans regarder derrière nous. *Candide* versa des larmes : O ma chère *Cunégonde* ! faut-il vous abandonner dans le temps que monsieur le gouverneur va faire nos noces ! *Cunégonde* amenée de si loin, que deviendrez-vous ? Elle deviendra ce qu'elle pourra, dit *Cacambo* ; les femmes ne sont jamais embarrassées d'elles ; DIEU y pourvoit, courons. Où me mènes-tu ? où allons-nous ? que ferons-nous sans *Cunégonde* ? disait *Candide*. Par *St Jacques* de Compostelle, dit *Cacambo*, vous alliez faire la guerre aux jésuites ; allons la faire pour eux ; je sais assez les chemins, je vous mènerai dans leur royaume, ils seront charmés d'avoir un capitaine qui fasse l'exercice à la bulgare, vous ferez une fortune prodigieuse ; quand on

n'a pas son compte dans un monde, on le trouve dans un autre. C'est un très-grand plaisir de voir et de faire des choses nouvelles.

Tu as donc été déjà dans le Paraguai? dit *Candide*. Hé vraiment oui, dit *Cacambo*; j'ai été cuistre dans le collége de l'Assomption, et je connais le gouvernement de los padres comme je connais les rues de Cadix. C'est une chose admirable que ce gouvernement. Le royaume a déjà plus de trois cents lieues de diamètre; il est divisé en trente provinces. Los padres y ont tout, et les peuples rien; c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice. Pour moi, je ne vois rien de si divin que los padres qui font ici la guerre au roi d'Espagne et au roi de Portugal, et qui en Europe confessent ces rois; qui tuent ici des espagnols, et qui à Madrid les envoient au ciel; cela me ravit, avançons; vous allez être le plus heureux de tous les hommes. Quel plaisir auront los padres quand ils sauront qu'il leur vient un capitaine qui fait l'exercice bulgare!

Dès qu'ils furent arrivés à la première barrière, *Cacambo* dit à la garde avancée qu'un capitaine demandait à parler à monseigneur le commandant. On alla avertir la grande garde. Un officier paraguain courut aux pieds du commandant lui donner part de la nouvelle. *Candide* et *Cacambo* furent d'abord désarmés; on se saisit de leurs deux chevaux andalous. Les deux étrangers sont introduits au milieu de deux files de soldats; le commandant était au bout, le bonnet à trois cornes en tête, la robe retroussée, l'épée

au côté, l'esponton à la main. Il fit un signe; aussitôt vingt-quatre soldats entourent les deux nouveaux venus. Un sergent leur dit qu'il faut attendre, que le commandant ne peut leur parler, que le révérend père provincial ne permet pas qu'aucun espagnol ouvre la bouche qu'en sa présence, et demeure plus de trois heures dans le pays. Et où est le révérend père provincial? dit *Cacambo*. Il est à la parade après avoir dit sa messe, répondit le sergent; et vous ne pourrez baiser ses éperons que dans trois heures. Mais, dit *Cacambo*, monsieur le capitaine, qui meurt de faim comme moi, n'est point espagnol, il est allemand; ne pourrions-nous point déjeûner en attendant sa révérence?

Le sergent alla sur le champ rendre compte de ce discours au commandant. DIEU soit béni, dit ce seigneur; puisqu'il est allemand, je peux lui parler; qu'on le mène dans ma feuillée. Aussitôt on conduit *Candide* dans un cabinet de verdure, orné d'une très-jolie colonade de marbre verd et or, et de treillages qui renfermaient des perroquets, des colibris, des oiseaux-mouches, des pintades, et tous les oiseaux les plus rares. Un excellent déjeûner était préparé dans des vases d'or; et tandis que les Paraguains mangèrent du maïs dans des écuelles de bois, en plein champ, à l'ardeur du soleil, le révérend père commandant entra dans la feuillée.

C'était un très-beau jeune homme, le visage plein, assez blanc, haut en couleur, le sourcil

relevé, l'œil vif, l'oreille rouge, les lèvres vermeilles, l'air fier, mais d'une fierté qui n'était ni celle d'un espagnol, ni celle d'un jésuite. On rendit à *Candide* et à *Cacambo* leurs armes qu'on leur avait saisies, ainsi que les deux chevaux andalous; *Cacambo* leur fit manger l'avoine auprès de la feuillée, ayant toujours l'œil sur eux, crainte de surprise.

Candide baisa d'abord le bas de la robe du commandant, ensuite ils se mirent à table. Vous êtes donc allemand? lui dit le jésuite en cette langue. Oui, mon révérend père, dit *Candide*. L'un et l'autre en prononçant ces paroles, se regardaient avec une extrême surprise, et une émotion dont ils n'étaient pas les maîtres. Et de quel pays d'Allemagne êtes-vous? dit le jésuite. De la sale province de Vestphalie, dit *Candide*: je suis né dans le château de Thunder-ten-tronckh. O ciel! est-il possible! s'écria le commandant. Quel miracle! s'écria *Candide*. Serait-ce vous? dit le commandant. Cela n'est pas possible, dit *Candide*. Ils se laissent tomber tous deux à la renverse, ils s'embrassent, ils versent des ruisseaux de larmes. Quoi! serait-ce vous, mon révérend père? vous le frère de la *Cunégonde!* vous qui fûtes tué par les Bulgares! vous le fils de monsieur le baron! vous jésuite au Paraguai! il faut avouer que ce monde est une étrange chose. *O Pangloss! Pangloss!* que vous seriez aise si vous n'aviez pas été pendu!

Le commandant fit retirer les esclaves nègres et les Paraguains qui servaient à boire dans des

gobelets de criſtal de roche. Il remercia DIEU et *St Ignace* mille fois ; il ſerrait *Candide* entre ſes bras ; leurs viſages étaient baignés de pleurs. Vous ſeriez bien plus étonné, plus attendri, plus hors de vous-même, dit *Candide*, ſi je vous diſais que mademoiſelle *Cunégonde* votre ſœur, que vous avez crue éventrée, eſt pleine de ſanté. — Où ? — Dans votre voiſinage, chez M. le gouverneur de Buénos-Aires ; et je venais pour faire la guerre. Chaque mot qu'ils prononcèrent dans cette longue converſation accumulait prodige ſur prodige. Leur ame toute entière volait ſur leur langue, était attentive dans leurs oreilles, et étincelante dans leurs yeux. Comme ils étaient allemands, ils tinrent table long-temps, en attendant le révérend père provincial ; et le commandant parla ainſi à ſon cher *Candide*.

CHAPITRE XV.

Comment Candide tua le frère de ſa chère Cunégonde.

J'AURAI toute ma vie préſent à la mémoire le jour horrible où je vis tuer mon père et ma mère, et violer ma ſœur. Quand les Bulgares furent retirés, on ne trouva point cette ſœur adorable, et on mit dans une charrette ma mère, mon père et moi, deux ſervantes et trois petits garçons égorgés, pour nous aller enterrer dans une chapelle de jéſuites, à deux lieues du château de mes pères. Un jéſuite nous jeta de l'eau bénite,

bénite, elle était horriblement salée; il en entra quelques gouttes dans mes yeux; le père s'aperçut que ma paupière fesait un petit mouvement: il mit la main sur mon cœur, et le sentit palpiter; je fus secouru, et au bout de trois semaines il n'y paraissait pas. Vous savez, mon cher *Candide*, que j'étais fort joli, je le devins encore davantage; aussi le révérend père *Croust* supérieur de la maison prit pour moi la plus tendre amitié: il me donna l'habit de novice; quelque temps après je fus envoyé à Rome. Le père général avait besoin d'une recrue de jeunes jésuites allemands. Les souverains du Paraguai reçoivent le moins qu'ils peuvent de jésuites espagnols, ils aiment mieux les étrangers dont ils se croient plus maitres. Je fus jugé propre par le révérend père général pour aller travailler dans cette vigne. Nous partîmes, un polonais, un tirolien et moi. Je fus honoré en arrivant du sous-diaconat et d'une lieutenance: je suis aujourd'hui colonel et prêtre. Nous recevons vigoureusement les troupes du roi d'Espagne; je vous réponds qu'elles seront excommuniées et battues. La providence vous envoie ici pour nous seconder. Mais est-il bien vrai que ma chère sœur *Cunégonde* soit dans le voisinage chez le gouverneur de Buénos-Aires? *Candide* l'assura par serment que rien n'était plus vrai. Leurs larmes recommencèrent à couler.

Le baron ne pouvait se lasser d'embrasser *Candide*; il l'appelait son frère, son sauveur. Ah! peut-être, lui dit-il, nous pourrons ensemble,

mon cher *Candide*, entrer en vainqueurs dans la ville, et reprendre ma sœur *Cunégonde*. C'est tout ce que je souhaite, dit *Candide*; car je comptais l'épouser, et je l'espère encore. Vous, insolent! répondit le baron, vous auriez l'impudence d'épouser ma sœur qui a soixante et douze quartiers! je vous trouve bien effronté d'oser me parler d'un dessein si téméraire! *Candide*, pétrifié d'un tel discours, lui répondit: Mon révérend père, tous les quartiers du monde n'y font rien; j'ai tiré votre sœur des bras d'un juif et d'un inquisiteur; elle m'a assez d'obligations, elle veut m'épouser. Maître *Pangloss* m'a toujours dit que les hommes sont égaux, et assurément je l'épouserai. C'est ce que nous verrons, coquin! dit le jésuite baron de *Thunder-ten-tronckh*, et en même temps il lui donna un grand coup du plat de son épée sur le visage. *Candide* dans l'instant tire la sienne, et l'enfonce jusqu'à la garde dans le ventre du baron jésuite; mais en la retirant toute fumante, il se mit à pleurer: Hélas mon DIEU! dit-il, j'ai tué mon ancien maître, mon ami, mon beau-frère; je suis le meilleur homme du monde, et voilà déjà trois hommes que je tue; et dans ces trois il y a deux prêtres.

Cacambo, qui faisait sentinelle à la porte de la feuillée, accourut. Il ne nous reste qu'à vendre cher notre vie, lui dit son maître: on va sans doute entrer dans la feuillée, il faut mourir les armes à la main. *Cacambo*, qui en avait bien vu d'autres, ne perdit point la tête; il prit la robe de jésuite que portait le baron, la mit sur le corps de *Candide*, lui donna le bonnet quarré du mort,

et le fit monter à cheval. Tout cela se fit en un clin d'œil. Galopons, mon maître, tout le monde vous prendra pour un jésuite qui va donner des ordres ; et nous aurons passé les frontières avant qu'on puisse courir après nous. Il volait déjà en prononçant ces paroles, et en criant en espagnol : Place, place pour le révérend père colonel.

CHAPITRE XVI.

Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes et les sauvages nommés Oreillons.

CANDIDE et son valet furent au-delà des barrières, et personne ne savait encore dans le camp la mort du jésuite allemand. Le vigilant *Cacambo* avait eu soin de remplir sa valise de pain, de chocolat, de jambon, de fruit et de quelques mesures de vin. Ils s'enfoncèrent avec leurs chevaux andalous dans un pays inconnu, où ils ne découvrirent aucune route. Enfin une belle prairie entre-coupée de ruisseaux se présenta devant eux. Nos deux voyageurs font repaître leurs montures. *Cacambo* propose à son maître de manger, et lui en donne l'exemple. Comment veux-tu, disait *Candide*, que je mange du jambon, quand j'ai tué le fils de monsieur le baron, et que je me vois condamné à ne revoir la belle *Cunégonde* de ma vie ? à quoi me servira de prolonger mes misérables jours, puisque je dois les traîner loin d'elle dans les remords et dans le désespoir ? et que dira le journal de Trévoux ?

En parlant ainsi il ne laissa pas de manger. Le

soleil se couchait. Les deux égarés entendirent quelques petits cris qui paraissaient poussés par des femmes. Ils ne savaient si ces cris étaient de douleur ou de joie; mais ils se levèrent précipitamment avec cette inquiétude et cette alarme que tout inspire dans un pays inconnu. Ces clameurs partaient de deux filles toutes nues qui couraient légérement au bord de la prairie, tandis que deux singes les suivaient en leur mordant les fesses. *Candide* fut touché de pitié: il avait appris à tirer chez les Bulgares, et il aurait abattu une noisette dans un buisson sans toucher aux feuilles. Il prend son fusil espagnol à deux coups, tire, et tue les deux singes. DIEU soit loué, mon cher *Cacambo*, j'ai délivré d'un grand péril ces deux pauvres créatures; si j'ai commis un péché en tuant un inquisiteur et un jésuite, je l'ai bien réparé en sauvant la vie à deux filles. Ce sont peut-être deux demoiselles de condition, et cette aventure nous peut procurer de très-grands avantages dans le pays.

Il allait continuer, mais sa langue devint percluse quand il vit ces deux filles embrasser tendrement les deux singes, fondre en larmes sur leurs corps, et remplir l'air des cris les plus douloureux. Je ne m'attendais pas à tant de bonté d'ame, dit-il enfin à *Cacambo;* lequel lui répliqua: Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître; vous avez tué les deux amans de ces demoiselles. Leurs amans! serait-il possible? vous vous moquez de moi, *Cacambo;* le moyen de vous croire? Mon cher maître, repartit *Cacambo*, vous êtes toujours étonné de tout; pour-

quoi trouvez-vous si étrange que dans quelques pays il y ait des singes qui obtiennent les bonnes grâces des dames ? ils sont des quarts-d'hommes, comme je suis un quart-d'espagnol. Hélas ! reprit *Candide*, je me souviens d'avoir entendu dire à maître *Pangloss*, qu'autrefois pareils accidens étaient arrivés, et que ces mélanges avaient produit des égypans, des faunes, des satyres, que plusieurs grands personnages de l'antiquité en avaient vu ; mais je prenais cela pour des fables. Vous devez être convaincu à présent, dit *Cacambo*, que c'est une vérité, et vous voyez comment en usent les personnes qui n'ont pas reçu une certaine éducation; tout ce que je crains, c'est que ces dames ne nous fassent quelque méchante affaire.

Ces réflexions solides engagèrent *Candide* à quitter la prairie, et à s'enfoncer dans un bois. Il y soupa avec *Cacambo*; et tous deux après avoir maudit l'inquisiteur de Portugal, le gouverneur de Buénos-Aires, et le baron, s'endormirent sur de la mousse. A leur réveil ils sentirent qu'ils ne pouvaient remuer ; la raison en était que pendant la nuit les Oreillons, habitans du pays, à qui les deux dames les avaient dénoncés, les avaient garrottés avec des cordes d'écorces d'arbre. Ils étaient entourés d'une cinquantaine d'oreillons tout nus, armés de flèches, de massues et de haches de caillou : les uns faisaient bouillir une grande chaudière ; les autres préparaient des broches, et tous criaient : C'est un jésuite, c'est un jésuite ; nous serons vengés et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite.

Je vous l'avais bien dit, mon cher maître, s'écria triſtement *Cacambo*, que ces deux filles nous joueraient un mauvais tour. *Candide* apercevant la chaudière et les broches, s'écria: Nous allons certainement être rôtis ou bouillis. Ah! que dirait maître *Pangloſs*, s'il voyait comme la pure nature eſt faite? Tout eſt bien; ſoit, mais j'avoue qu'il eſt bien cruel d'avoir perdu mademoiſelle *Cunégonde*, et d'être mis à la broche par des Oreillons. *Cacambo* ne perdait jamais la tête. Ne déſeſpérez de rien, dit-il au déſolé *Candide*; j'entends un peu le jargon de ces peuples, je vais leur parler. Ne manquez pas, dit *Candide*, de leur repréſenter quelle eſt l'inhumanité affreuſe de faire cuire des hommes, et combien cela eſt peu chrétien.

Meſſieurs, dit *Cacambo*, vous comptez donc manger aujourd'hui un jéſuite; c'eſt très-bien fait; rien n'eſt plus juſte que de traiter ainſi ſes ennemis. En effet le droit naturel nous enſeigne à tuer notre prochain, et c'eſt ainſi qu'on en agit dans toute la terre. Si nous n'uſons pas du droit de le manger, c'eſt que nous avons d'ailleurs de quoi faire bonne chère; mais vous n'avez pas les mêmes reſſources que nous: certainement il vaut mieux manger ſes ennemis que d'abandonner aux corbeaux et aux corneilles le fruit de ſa victoire. Mais, Meſſieurs, vous ne voudriez pas manger vos amis. Vous croyez aller mettre un jéſuite en broche, et c'eſt votre défenſeur, c'eſt l'ennemi de vos ennemis que vous allez rôtir. Pour moi, je ſuis né dans votre pays; monſieur que vous voyez eſt mon maître, et bien loin d'être

jésuite, il vient de tuer un jésuite, il en porte les dépouilles; voilà le sujet de votre mépriſe. Pour vérifier ce que je vous dis, prenez ſa robe, portez-là à la première barrière du royaume de los padres; informez-vous ſi mon maître n'a pas tué un officier jéſuite. Il vous faudra peu de temps; vous pourrez toujours nous manger, ſi vous trouvez que je vous ai menti. Mais ſi je vous ai dit la vérité, vous connaiſſez trop les principes du droit public, les mœurs et les lois pour ne nous pas faire grâce.

Les Oreillons trouvèrent ce diſcours très-raiſonnable; ils députèrent deux notables pour aller en diligence s'informer de la vérité; les deux députés s'acquittèrent de leur commiſſion en gens d'eſprit, et revinrent bientôt apporter de bonnes nouvelles. Les Oreillons délièrent leurs deux priſonniers, leur firent toutes ſortes de civilités, leur offrirent des filles, leur donnèrent des rafraîchiſſemens, et les reconduiſirent juſqu'aux confins de leurs Etats, en criant avec alégreſſe: Il n'eſt point jéſuite, il n'eſt point jéſuite.

Candide ne ſe laſſait point d'admirer le ſujet de ſa délivrance. Quel peuple! diſait-il, quels hommes! quelles mœurs! Si je n'avais pas eu le bonheur de donner un grand coup d'épée au travers du corps du frère de mademoiſelle *Cunégonde*, j'étais mangé ſans rémiſſion. Mais après tout, la pure nature eſt bonne, puiſque ces gens-ci, au lieu de me manger, m'ont fait mille honnêtés, dès qu'ils ont ſu que je n'étais pas jéſuite.

CHAPITRE XVII.

Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado, et ce qu'ils y virent.

QUAND ils furent aux frontières des Oreillons, vous voyez, dit *Cacambo* à *Candide*, que cet hémisphère-ci ne vaut pas mieux que l'autre; croyez-moi, retournons en Europe par le plus court. Comment y retourner, dit *Candide*, et où aller? si je vais dans mon pays, les Bulgares et les Abares y égorgent tout; si je retourne en Portugal, j'y suis brûlé; si nous restons dans ce pays-ci, nous risquons à tout moment d'être mis en broche. Mais comment se résoudre à quitter la partie du monde que mademoiselle *Cunégonde* habite?

Tournons vers la Caïenne, dit *Cacambo*, nous y trouverons des Français qui vont par tout le monde; ils pourront nous aider. DIEU aura peut-être pitié de nous.

Il n'était pas facile d'aller à la Caïenne, ils savaient bien à peu près de quel côté il fallait marcher; mais des montagnes, des fleuves, des précipices, des brigands, des sauvages, étaient partout de terribles obstacles. Leurs chevaux moururent de fatigue: leurs provisions furent consumées: ils se nourrirent un mois entier de fruits sauvages, et se trouvèrent enfin auprès d'une petite rivière bordée de cocotiers, qui soutinrent leur vie et leurs espérances.

Cacambo, qui donnait toujours d'aussi bons conseils que la vieille, dit à *Candide*: Nous n'en

pouvons plus, nous avons assez marché, j'aperçois un canot vide sur le rivage, empliffons-le de cocos, jetons-nous dans cette petite barque, laissons-nous aller au courant, une rivière mène toujours à quelque endroit habité. Si nous ne trouvons pas des choses agréables, nous trouverons du moins des choses nouvelles. Allons, dit *Candide*, recommandons-nous à la Providence.

Ils voguèrent quelques lieues entre des bords tantôt fleuris, tantôt arides, tantôt unis, tantôt escarpés. La rivière s'élargissait toujours; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel. Les deux voyageurs eurent la hardiesse de s'abandonner aux flots sous cette voûte. Le fleuve resserré en cet endroit les porta avec une rapidité et un bruit horrible. Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour; mais leur canot se fracassa contre les écueils; il fallut se traîner de rocher en rocher pendant une lieue entière; enfin ils découvrirent un horizon immense bordé de montagnes inaccessibles. Le pays était cultivé pour le plaisir comme pour le besoin; par-tout l'utile était agréable: les chemins étaient couverts, ou plutôt ornés de voitures d'une forme et d'une matière brillante, portant des hommes et des femmes d'une beauté singulière, traînés rapidement par de grands moutons rouges qui surpassaient en viteſſe les plus beaux chevaux d'Andalousie, de Tétuan et de Méquinez.

Voilà pourtant, dit *Candide*, un pays qui vaut mieux que la Vestphalie. Il mit pied à terre avec *Cacambo* auprès du premier village qu'il ren-

contra. Quelques enfans du village, couverts de brocarts d'or tout déchirés, jouaient au palet à l'entrée du bourg; nos deux hommes de l'autre monde s'amusèrent à les regarder: leurs palets étaient d'assez larges pièces rondes, jaunes, rouges, vertes, qui jetaient un éclat singulier. Il prit envie aux voyageurs d'en ramasser quelques uns; c'était de l'or, c'étaient des émeraudes, des rubis, dont le moindre aurait été le plus grand ornement du trône du Mogol. Sans doute, dit *Cacambo*, ces enfans sont les fils du roi du pays qui jouent au petit palet. Le magister du village parut dans ce moment pour les faire rentrer à l'école. Voilà, dit *Candide*, le précepteur de la famille royale.

Les petits gueux quittèrent aussitôt le jeu, en laissant à terre leurs palets, et tout ce qui avait servi à leurs divertissemens. *Candide* les ramasse, court au précepteur et les lui présente humblement, lui fesant entendre par signes que leurs altesses royales avaient oublié leur or et leurs pierreries. Le magister du village en souriant les jeta par terre, regarda un moment la figure de *Candide* avec beaucoup de surprise, et continua son chemin.

Les voyageurs ne manquèrent pas de ramasser l'or, les rubis et les émeraudes. Où sommes-nous, s'écria *Candide*? il faut que les enfans des rois de ce pays soient bien élevés, puisqu'on leur apprend à mépriser l'or et les pierreries. *Cacambo* était aussi surpris que *Candide*. Ils approchèrent enfin de la première maison du village; elle était bâtie comme un palais d'Europe. Une foule de monde

s'empreſſait à la porte, et encore plus dans le logis; une muſique très-agréable ſe feſait entendre, et une odeur délicieuſe de cuiſine ſe feſait ſentir. *Cacambo* s'approcha de la porte, et entendit qu'on parlait péruvien; c'était ſa langue maternelle; car tout le monde ſait que *Cacambo* était né au Tucuman, dans un village où l'on ne connaiſſait que cette langue. Je vous ſervirai d'interprète, dit-il à *Candide*; entrons, c'eſt ici un cabaret.

Auſſitôt deux garçons et deux filles de l'hôtellerie, vêtus de drap d'or, et les cheveux renoués avec des rubans, les invitent à ſe mettre à la table de l'hôte. On ſervit quatre potages garnis chacun de deux perroquets, un vautour bouilli qui peſait deux cents livres, deux ſinges rôtis d'un goût excellent, trois cents colibris dans un plat, et ſix cents oiſeaux-mouches dans un autre; des ragoûts exquis, des pâtiſſeries délicieuſes; le tout dans des plats d'une eſpèce de criſtal de roche. Les garçons et les filles de l'hôtellerie verſaient pluſieurs liqueurs faites de canne de ſucre.

Les convives étaient pour la plupart des marchands et des voituriers, tous d'une politeſſe extrême, qui firent quelques queſtions à *Cacambo* avec la diſcrétion la plus circonſpecte, et qui répondirent aux ſiennes d'une manière à le ſatisfaire.

Quand le repas fut fini, *Cacambo* crut, ainſi que *Candide*, bien payer ſon écot, en jetant ſur la table de l'hôte deux de ces larges pièces d'or qu'il avait ramaſſées; l'hôte et l'hôteſſe éclatèrent de rire, et ſe tinrent long-temps les côtés. Enfin ils ſe remirent. Meſſieurs, dit l'hôte, nous

voyons bien que vous êtes des étrangers, nous ne sommes pas accoutumés à en voir. Pardonnez-nous si nous nous sommes mis à rire quand vous nous avez offert en payement les cailloux de nos grands chemins. Vous n'avez pas sans doute de la monnaie du pays, mais il n'est pas nécessaire d'en avoir pour dîner ici. Toutes les hôtelleries établies pour la commodité du commerce sont payées par le gouvernement. Vous avez fait mauvaise chère ici, parce que c'est un pauvre village; mais partout ailleurs vous serez reçus comme vous méritez de l'être. *Cacambo* expliquait à *Candide* tous les discours de l'hôte, et *Candide* les écoutait avec la même admiration et le même égarement que son ami *Cacambo* les rendait. Quel est donc ce pays, disaient-ils l'un et l'autre, inconnu à tout le reste de la terre, et où toute la nature est d'une espèce si différente de la nôtre? C'est probablement le pays où tout va bien; car il faut absolument qu'il y en ait un de cette espèce. Et quoi qu'en dit maître *Pangloss*, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie.

CHAPITRE XVIII.

Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.

CACAMBO témoigna à son hôte toute sa curiosité; l'hôte lui dit: Je suis fort ignorant, et je m'en trouve bien; mais nous avons ici un vieillard retiré de la cour, qui est le plus savant homme du royaume, et le plus communicatif. Aussitôt il

mène *Cacambo* chez le vieillard. *Candide* ne jouait plus que le second personnage, et accompagnait son valet. Ils entrèrent dans une maison fort simple, car la porte n'était que d'argent, et les lambris des appartemens n'étaient que d'or, mais travaillés avec tant de goût que les plus riches lambris ne l'effaçaient pas. L'antichambre n'était à la vérité incrustée que de rubis et d'émeraudes, mais l'ordre dans lequel tout était arrangé réparait bien cette extrême simplicité.

Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sopha matelassé de plumes de colibri, et leur fit présenter des liqueurs dans des vases de diamans; après quoi il satisfit à leur curiosité en ces termes:

Je suis âgé de cent soixante et douze ans, et j'ai appris de feu mon père, écuyer du roi, les étonnantes révolutions du Pérou dont il avait été témoin. Le royaume où nous sommes est l'ancienne patrie des Incas, qui en sortirent très-imprudemment pour aller subjuguer une partie du monde, et qui furent enfin détruits par les Espagnols.

Les princes de leur famille qui restèrent dans leur pays natal furent plus sages; ils ordonnèrent, du consentement de la nation, qu'aucun habitant ne sortirait jamais de notre petit royaume; et c'est ce qui nous a conservé notre innocence et notre félicité. Les Espagnols ont eu une connaissance confuse de ce pays, ils l'ont appelé *Eldorado*, et un anglais nommé *le chevalier Raleigh* en a même approché il y a environ cent années; mais comme nous sommes entourés de rochers

inabordables et de précipices, nous avons toujours été jusqu'à présent à l'abri de la rapacité des nations de l'Europe, qui ont une fureur inconcevable pour les cailloux et pour la fange de notre terre, et qui pour en avoir nous tueraient tous jusqu'au dernier.

La conversation fut longue; elle roula sur la forme du gouvernement, sur les mœurs, sur les femmes, sur les spectacles publics, sur les arts. Enfin *Candide*, qui avait toujours du goût pour la métaphysique, fit demander par *Cacambo* si dans le pays il y avait une religion.

Le vieillard rougit un peu. Comment donc, dit-il, en pouvez-vous douter? est-ce que vous nous prenez pour des ingrats? *Cacambo* demanda humblement quelle était la religion d'Eldorado? Le vieillard rougit encore. Est-ce qu'il peut y avoir deux religions, dit-il? nous avons, je crois, la religion de tout le monde; nous adorons DIEU du soir jusqu'au matin. N'adorez-vous qu'un seul Dieu, dit *Cacambo* qui servait toujours d'interprète aux doutes de *Candide*? Apparemment, dit le vieillard, qu'il n'y en a ni deux, ni trois, ni quatre. Je vous avoue que les gens de votre monde font des questions bien singulières. *Candide* ne se lassait pas de faire interroger ce bon vieillard; il voulut savoir comment on priait DIEU dans l'Eldorado. Nous ne le prions point, dit le bon et respectable sage; nous n'avons rien à lui demander; il nous a donné tout ce qu'il nous faut, nous le remercions sans cesse. *Candide* eut la curiosité de voir des prêtres; il fit demander où ils

étaient. Le bon vieillard sourit. Mes amis, dit-il, nous sommes tous prêtres; le roi et tous les chefs de famille chantent des cantiques d'actions de grâces solennellement tous les matins; et cinq ou six mille musiciens les accompagnent. — Quoi! vous n'avez point de moines qui enseignent, qui disputent, qui gouvernent, qui cabalent, et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis? — Il faudrait que nous fussions fous, dit le vieillard, nous sommes tous ici du même avis, et nous n'entendons pas ce que vous voulez dire avec vos moines. *Candide* à tous ces discours demeurait en extase, et disait en lui-même: Ceci est bien différent de la Vestphalie et du château de monsieur le baron: si notre ami *Pangloss* avait vu Eldorado, il n'aurait plus dit que le château de Thunder-ten-tronckh était ce qu'il y avait de mieux sur la terre; et il est certain qu'il faut voyager.

Après cette longue conversation, le bon vieillard fit atteler un carrosse à six moutons, et donna douze de ses domestiques aux deux voyageurs pour les conduire à la cour. Excusez-moi, leur dit-il, si mon âge me prive de l'honneur de vous accompagner. Le roi vous recevra d'une manière dont vous ne serez pas mécontens, et vous pardonnerez sans doute aux usages du pays s'il y en a quelques-uns qui vous déplaisent.

Candide et *Cacambo* montent en carrosse; les six moutons volaient, et en moins de quatre heures on arriva au palais du roi, situé à un bout de la capitale. Le portail était de deux cents vingt pieds de haut, et de cent de large; il est

impossible d'exprimer quelle en était la matière. On voit assez quelle supériorité prodigieuse elle devait avoir sur ces cailloux et sur ce sable que nous nommons *or* et *pierreries*.

Vingt belles filles de la garde reçurent *Candide* et *Cacambo* à la descente du carrosse, les conduisirent aux bains, les vêtirent de robes d'un tissu de duvet de colibri; après quoi les grands-officiers et les grandes-officières de la couronne les menèrent à l'appartement de sa majesté au milieu de deux files, chacune de mille musiciens, selon l'usage ordinaire. Quand ils approchèrent de la salle du trône, *Cacambo* demanda à un grand-officier comment il fallait s'y prendre pour saluer sa majesté? si on se jetait à genoux ou ventre à terre? si on mettait les mains sur la tête ou sur le derrière? si on léchait la poussière de la salle? en un mot quelle était la cérémonie? L'usage, dit le grand-officier, est d'embrasser le roi et de le baiser des deux côtés. *Candide* et *Cacambo* sautèrent au cou de sa majesté, qui les reçut avec toute la grâce imaginable, et qui les pria poliment à souper.

En attendant on leur fit voir la ville, les édifices publics élevés jusqu'aux nues, les marchés ornés de mille colonnes, les fontaines d'eau pure, les fontaines d'eau rose, celles de liqueurs de cannes de sucre qui coulait continuellement dans de grandes places, pavées d'une espèce de pierreries qui répandaient une odeur semblable à celle du girofle et de la canelle. *Candide* demanda à voir la cour de justice, le parlement; on lui dit

qu'il

qu'il n'y en avait point, et qu'on ne plaidait jamais. Il s'informa s'il y avait des prisons, et on lui dit que non. Ce qui le surprit davantage, et qui lui fit le plus de plaisir, ce fut le palais des sciences, dans lequel il vit une galerie de deux mille pas, toute pleine d'instrumens de mathématique et de physique.

Après avoir parcouru, toute l'après-dînée, à peu près la millième partie de la ville, on les remena chez le roi. *Candide* se mit à table entre sa majesté, son valet *Cacambo* et plusieurs dames. Jamais on ne fit meilleure chère, et jamais on n'eut plus d'esprit à souper qu'en eut sa majesté. *Cacambo* expliquait les bons mots du roi à *Candide*, et quoique traduits ils paraissaient toujours des bons mots. De tout ce qui étonnait *Candide*, ce n'était pas ce qui l'étonna le moins.

Ils passèrent un mois dans cet hospice. *Candide* ne cessait de dire à *Cacambo :* Il est vrai, mon ami, encore une fois, que le château où je suis né ne vaut pas le pays où nous sommes ; mais enfin mademoiselle *Cunégonde* n'y est pas, et vous avez sans doute quelque maîtresse en Europe. Si nous restons ici, nous n'y serons que comme les autres ; au lieu que si nous retournons dans notre monde, seulement avec douze moutons chargés de cailloux d'Eldorado, nous serons plus riches que tous les rois ensemble ; nous n'aurons plus d'inquisiteurs à craindre, et nous pourrons aisément reprendre mademoiselle *Cunégonde*.

Ce discours plut à *Cacambo ;* on aime tant à courir, à se faire valoir chez les siens, à faire

parade de ce qu'on a vu dans ses voyages, que les deux heureux résolurent de ne plus l'être, et de demander leur congé à sa majesté.

Vous faites une sottise, leur dit le roi; je sais bien que mon pays est peu de chose; mais quand on est passablement quelque part il faut y rester; je n'ai pas assurément le droit de retenir des étrangers; c'est une tyrannie qui n'est ni dans nos mœurs ni dans nos lois; tous les hommes sont libres; partez quand vous voudrez, mais la sortie est bien difficile. Il est impossible de remonter la rivière rapide sur laquelle vous êtes arrivés par miracle, et qui court sous des voûtes de rochers. Les montagnes qui entourent tout mon royaume ont dix mille pieds de hauteur, et sont droites comme des murailles: elles occupent chacune en largeur un espace de plus de dix lieues; on ne peut en descendre que par des précipices. Cependant puisque vous voulez absolument partir, je vais donner ordre aux intendans des machines d'en faire une qui puisse vous transporter commodément. Quand on vous aura conduits au revers des montagnes personne ne pourra vous accompagner; car mes sujets ont fait vœu de ne jamais sortir de leur enceinte, et ils sont trop sages pour rompre leur vœu. Demandez-moi d'ailleurs tout ce qu'il vous plaira. Nous ne demandons à votre majesté, dit *Cacambo*, que quelques moutons chargés de vivres, de cailloux et de la boue du pays. Le roi rit: Je ne conçois pas, dit-il, quel goût vos gens d'Europe ont pour notre boue jaune: mais emportez-en tant que vous voudrez, et grand bien vous fasse.

Il donna l'ordre sur le champ à ses ingénieurs de faire une machine pour guinder ces deux hommes extraordinaires hors du royaume. Trois mille bons physiciens y travaillèrent; elle fut prête au bout de quinze jours, et ne coûta pas plus de vingt millions de livres sterling, monnaie du pays. On mit sur la machine *Candide* et *Cacambo*; il y avait deux grands moutons rouges sellés et bridés pour leur servir de monture quand ils auraient franchi les montagnes, vingt moutons de bât chargés de vivres, trente qui portaient des présens de ce que le pays a de plus curieux, et cinquante chargés d'or, de pierreries et de diamans. Le roi embrassa tendrement les deux vagabonds.

Ce fut un beau spectacle que leur départ, et la manière ingénieuse dont ils furent hissés eux et leurs moutons au haut des montagnes. Les physiciens prirent congé d'eux après les avoir mis en sureté, et *Candide* n'eut plus d'autre désir et d'autre objet que d'aller présenter ses moutons à mademoiselle *Cunégonde*. Nous avons, dit-il, de quoi payer le gouverneur de Buénos-Aires, si mademoiselle *Cunégonde* peut être mise à prix. Marchons vers la Caïenne, embarquons-nous, et nous verrons ensuite quel royaume nous pourrons acheter.

CHAPITRE XIX.

Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin.

La première journée de nos deux voyageurs fut assez agréable. Ils étaient encouragés par l'idée de se voir possesseurs de plus de trésors que l'Asie, l'Europe et Afrique n'en pouvaient rassembler. *Candide* transporté écrivit le nom de *Cunégonde* sur les arbres. A la seconde journée deux de leurs moutons s'enfoncèrent dans des marais, et y furent abymés avec leurs charges; deux autres moutons moururent de fatigue quelques jours après; sept ou huit périrent ensuite de faim dans un désert; d'autres tombèrent au bout de quelques jours dans des précipices. Enfin après cent jours de marche, il ne leur resta que deux moutons. *Candide* dit à *Cacambo:* Mon ami, vous voyez comme les richesses de ce monde sont périssables; il n'y a rien de solide que la vertu et le bonheur de revoir mademoiselle *Cunégonde.* Je l'avoue, dit *Cacambo;* mais il nous reste encore deux moutons avec plus de trésors que n'en aura jamais le roi d'Espagne, et je vois bien de loin une ville que je soupçonne être Surinam, appartenante aux Hollandais. Nous sommes au bout de nos peines et au commencement de notre félicité.

En approchant de la ville ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue; il manquait à ce pauvre homme la jambe

gauche et la main droite. Eh! mon DIEU! lui dit *Candide* en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois? J'attends mon maître M. *Vanderdendur*, le fameux négociant, répondit le nègre. Eſt-ce M. *Vanderdendur*, dit *Candide*, qui t'a traité ainſi? Oui, Monſieur, dit le nègre, c'eſt l'uſage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux ſucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main: quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe: je me ſuis trouvé dans les deux cas. C'eſt à ce prix que vous mangez du ſucre en Europe. Cependant lorſque ma mère me vendit dix écus patagons ſur la côte de Guinée, elle me diſait: Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux: tu as l'honneur d'être eſclave de nos ſeigneurs les blancs, et tu fais par-là la fortune de ton père et de ta mère. Hélas! je ne ſais pas ſi j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les ſinges et les perroquets ſont mille fois moins malheureux que nous: les fétiches hollandais qui m'ont converti, me diſent tous les dimanches que nous ſommes tous enfans d'*Adam*, blancs et noirs. Je ne ſuis pas généalogiſte, mais ſi ces prêcheurs diſent vrai, nous ſommes tous couſins iſſus de germain. Or, vous m'avouerez qu'on ne peut pas en uſer avec ſes parens d'une manière plus horrible.

O *Pangloſs!* s'écria *Candide*, tu n'avais pas deviné cette abomination; c'en eſt fait, il faudra

qu'à la fin je renonce à ton optimisme. Qu'est-ce qu'optimisme ? disait *Cacambo*. Hélas ! dit *Candide*, c'est la rage de soutenir que tout est bien quand on est mal. Et il versait des larmes en regardant son nègre, et en pleurant il entra dans Surinam.

La première chose dont ils s'informent, c'est s'il n'y a point au port quelque vaisseau qu'on pût envoyer à Buénos-Aires. Celui à qui ils s'adressèrent était justement un patron espagnol, qui s'offrit à faire avec eux un marché honnête. Il leur donna rendez-vous dans un cabaret. *Candide* et le fidelle *Cacambo* allèrent l'y attendre avec leurs deux moutons.

Candide, qui avait le cœur sur les lèvres, conta à l'espagnol toutes ses aventures, et lui avoua qu'il voulait enlever mademoiselle *Cunégonde*. Je me garderai bien de vous passer à Buénos-Aires, dit le patron : je serai pendu, et vous aussi ; la belle *Cunégonde* est la maîtresse favorite de monseigneur. Ce fut un coup de foudre pour *Candide* ; il pleura long-temps ; enfin il tira à part *Cacambo* : Voici, mon cher ami, lui dit-il, ce qu'il faut que tu fasses. Nous avons chacun dans nos poches pour cinq ou six millions de diamans ; tu es plus habile que moi ; va prendre mademoiselle *Cunégonde* à Buénos-Aires. Si le gouverneur fait quelque difficulté, donne-lui un million : s'il ne se rend pas, donne-lui-en deux ; tu n'as point tué d'inquisiteur, on ne se défiera point de toi. J'équiperai un autre vaisseau, j'irai t'attendre à Venise ; c'est un pays libre où l'on n'a rien à craindre ni

des Bulgares, ni des Abares, ni des Juifs, ni des inquisiteurs. *Cacambo* applaudit à cette sage résolution. Il était au désespoir de se séparer d'un bon maître devenu son ami intime; mais le plaisir de lui être utile l'emporta sur la douleur de le quitter. Ils s'embrassèrent en versant des larmes: *Candide* lui recommanda de ne point oublier la bonne vieille. *Cacambo* partit dès le jour même: c'était un très-bon homme que ce *Cacambo*.

Candide resta encore quelque temps à Surinam, et attendit qu'un autre patron voulût le mener en Italie, lui et les deux moutons qui lui restaient. Il prit des domestiques, et acheta tout ce qui lui était nécessaire pour un long voyage; enfin M. *Vanderdendur*, maître d'un gros vaisseau, vint se présenter à lui. Combien voulez-vous, demanda-t-il à cet homme, pour me mener en droiture à Venise, moi, mes gens, mon bagage et les deux moutons que voilà? Le patron s'accorda à dix mille piastres: *Candide* n'hésita pas.

Oh, oh, dit à part soi le prudent *Vanderdendur*, cet étranger donne dix mille piastres tout d'un coup! il faut qu'il soit bien riche. Puis revenant un moment après, il signifia qu'il ne pouvait partir à moins de vingt mille. Hé bien, vous les aurez, dit *Candide*.

Ouais, se dit tout bas le marchand, cet homme donne vingt mille piastres aussi aisément que dix mille. Il revint encore, et dit qu'il ne pouvait le conduire à Venise à moins de trente mille piastres. Vous en aurez donc trente mille, répondit *Candide*.

Oh, oh, se dit encore le marchand hollandais, trente mille piastres ne coûtent rien à cet homme-ci ; sans doute les deux moutons portent des trésors immenses ; n'insistons pas davantage : fesons-nous d'abord payer les trente mille piastres, et puis nous verrons. *Candide* vendit deux petits diamans, dont le moindre valait plus que tout l'argent que demandait le patron. Il le paya d'avance. Les deux moutons furent embarqués. *Candide* suivait dans un petit bateau pour joindre le vaisseau à la rade ; le patron prend son temps, met à la voile, démarre, le vent le favorise. *Candide* éperdu et stupéfait le perd bientôt de vue. Hélas ! cria-t-il, voilà un tour digne de l'ancien monde. Il retourna au rivage abymé dans la douleur ; car enfin, il avait perdu de quoi faire la fortune de vingt monarques.

Il se transporte chez le juge hollandais ; et comme il était un peu troublé, il frappe rudement à la porte ; il entre, expose son aventure, et cria un peu plus haut qu'il ne convenait. Le juge commença par lui faire payer dix mille piastres pour le bruit qu'il avait fait : ensuite il l'écouta patiemment, lui promit d'examiner son affaire si tôt que le marchand serait revenu, et se fit payer dix mille autres piastres pour les frais de l'audience.

Ce procédé acheva de désespérer *Candide* ; il avait à la vérité essuyé des malheurs mille fois plus douloureux ; mais le sang-froid du juge, et celui du patron dont il était volé, alluma sa bile, et le plongea dans une noire mélancolie. La méchanceté des hommes se présentait à son esprit

dans

dans toute sa laideur; il ne se nourrissait que d'idées tristes. Enfin un vaisseau français étant sur le point de partir pour Bordeaux, comme il n'avait plus de moutons chargés de diamans à embarquer, il loua une chambre du vaisseau à juste prix, et fit signifier dans la ville qu'il payerait le passage, la nourriture, et donnerait deux mille piastres à un honnête homme qui voudrait faire le voyage avec lui, à condition que cet homme serait le plus dégoûté de son état, et le plus malheureux de la province.

Il se présenta une foule de prétendans qu'une flotte n'aurait pu contenir. *Candide* voulant choisir entre les plus apparens, il distingua une vingtaine de personnes qui lui paraissaient assez sociables, et qui toutes prétendaient mériter la préférence. Il les assembla dans son cabaret, et leur donna à souper, à condition que chacun ferait serment de raconter fidellement son histoire, promettant de choisir celui qui lui paraîtrait le plus à plaindre et le plus mécontent de son état à plus juste titre, et de donner aux autres quelques gratifications.

La séance dura jusqu'à quatre heures du matin. *Candide*, en écoutant toutes leurs aventures, se ressouvenait de ce que lui avait dit la vieille en allant à Buénos-Aires, et de la gageure qu'elle avait faite, qu'il n'y avait personne sur le vaisseau à qui il ne fût arrivé de très-grands malheurs. Il songeait à *Pangloss* à chaque aventure qu'on contait. Ce *Pangloss*, disait-il, serait bien embarrassé à démontrer son système. Je voudrais

qu'il fût ici. Certainement si tout va bien, c'est dans Eldorado, et non pas dans le reste de la terre. Enfin, il se détermina en faveur d'un pauvre savant qui avait travaillé dix ans pour les libraires à Amsterdam. Il jugea qu'il n'y avait point de métier au monde dont on dût être plus dégoûté.

Ce savant, qui était d'ailleurs un bon homme, avait été volé par sa femme, battu par son fils, et abandonné de sa fille qui s'était fait enlever par un portugais. Il venait d'être privé d'un petit emploi duquel il subsistait, et les prédicans de Surinam le persécutaient parce qu'ils le prenaient pour un socinien. Il faut avouer que les autres étaient pour le moins aussi malheureux que lui; mais *Candide* espérait que le savant le désennuierait dans le voyage. Tous ses autres rivaux trouvèrent que *Candide* leur faisait une grande injustice, mais il les apaisa en leur donnant à chacun cent piastres.

CHAPITRE XX.

Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.

Le vieux savant, qui s'appelait *Martin*, s'embarqua donc pour Bordeaux avec *Candide*. L'un et l'autre avaient beaucoup vu et beaucoup souffert; et quand le vaisseau aurait dû faire voile de Surinam au Japon, par le cap de Bonne-Espérance, ils auraient eu de quoi s'entretenir du mal moral et du mal physique pendant tout le voyage.

Cependant *Candide* avait un grand avantage sur *Martin*, c'est qu'il espérait toujours revoir mademoiselle *Cunégonde*, et que *Martin* n'avait

rien à espérer; de plus il avait de l'or et des diamans, et quoiqu'il eût perdu cent gros moutons rouges chargés des plus grands trésors de la terre, quoiqu'il eût toujours sur le cœur la friponnerie du patron hollandais, cependant quand il songeait à ce qui lui restait dans ses poches, et quand il parlait de *Cunégonde*, sur-tout à la fin du repas, il penchait alors pour le système de *Pangloss*.

Mais vous, M. *Martin*, dit-il au savant, que pensez-vous de tout cela? quelle est votre idée sur le mal moral et le mal physique? Monsieur, répondit *Martin*, mes prêtres m'ont accusé d'être socinien; mais la vérité du fait est que je suis manichéen. Vous vous moquez de moi, dit *Candide*; il n'y a plus de manichéens dans le monde. Il y a moi, dit *Martin*; je ne sais qu'y faire, mais je ne peux penser autrement. Il faut que vous ayez le diable au corps, dit *Candide*. Il se mêle si fort des affaires de ce monde, dit *Martin*, qu'il pourrait bien être dans mon corps comme par-tout ailleurs; mais je vous avoue qu'en jetant la vue sur ce globe, ou plutôt sur ce globule, je pense que DIEU l'a abandonné à quelque être malfesant; j'en excepte toujours Eldorado. Je n'ai guère vu de ville qui ne désirât la ruine de la ville voisine, point de famille qui ne voulût exterminer quelqu'autre famille. Par-tout les faibles ont en exécration les puissans devant lesquels ils rampent, et les puissans les traitent comme des troupeaux dont on vend la laine et la chair. Un million d'assassins enrégimentés, courant d'un bout de l'Europe à l'autre, exerce le meurtre et le brigandage avec

discipline pour gagner son pain, parce qu'il n'a pas de métier plus honnête; et dans les villes qui paraissent jouir de la paix, et où les arts fleurissent, les hommes sont dévorés de plus d'envie, de soins et d'inquiétudes qu'une ville assiégée n'éprouve de fléaux. Les chagrins secrets sont encore plus cruels que les misères publiques. En un mot, j'en ai tant vu et tant éprouvé, que je suis manichéen.

Il y a pourtant du bon, répliquait *Candide*. Cela peut être, disait *Martin*, mais je ne le connais pas.

Au milieu de cette dispute on entendit un bruit de canon. Le bruit redouble de moment en moment. Chacun prend sa lunette. On aperçoit deux vaisseaux qui combattaient à la distance d'environ trois milles: le vent les amena l'un et l'autre si près du vaisseau français qu'on eut le plaisir de voir le combat tout à son aise. Enfin, l'un des deux vaisseaux lâcha à l'autre une bordée si bas et si juste qu'il le coula à fond. *Candide* et *Martin* aperçurent distinctement une centaine d'hommes sur le tillac du vaisseau qui s'enfonçait; ils levaient tous les mains au ciel, et jetaient des clameurs effroyables: en un moment tout fut englouti.

Hé bien, dit *Martin*, voilà comme les hommes se traitent les uns les autres. Il est vrai, dit *Candide*, qu'il y a quelque chose de diabolique dans cette affaire. En parlant ainsi il aperçut je ne sais quoi d'un rouge éclatant qui nageait auprès de son vaisseau. On détacha la chaloupe pour voir ce que ce pouvait être, c'était un de ses

moutons. *Candide* eut plus de joie de retrouver ce mouton, qu'il n'avait été affligé d'en perdre cent tous chargés de gros diamans d'Eldorado.

Le capitaine français aperçut bientôt que le capitaine du vaisseau submergeant était espagnol, et que celui du vaisseau submergé était un pirate hollandais; c'était celui-là même qui avait volé *Candide*. Les richesses immenses dont ce scélérat s'était emparé furent ensevelies avec lui dans la mer, et il n'y eut qu'un mouton de sauvé. Vous voyez, dit *Candide* à *Martin*, que le crime est puni quelquefois; ce coquin de patron hollandais a eu le sort qu'il méritait. Oui, dit *Martin*; mais fallait-il que les passagers qui étaient sur son vaisseau périssent aussi? DIEU a puni ce fripon, le diable a noyé les autres.

Cependant le vaisseau français et l'espagnol continuèrent leur route, et *Candide* continua ses conversations avec *Martin*. Ils disputèrent quinze jours de suite, et au bout de quinze jours ils étaient aussi avancés que le premier. Mais enfin ils parlaient, ils se communiquaient des idées, ils se consolaient. *Candide* caressait son mouton. Puisque je t'ai retrouvé, dit-il, je pourrai bien retrouver *Cunégonde*.

CHAPITRE XXI.

Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.

On aperçut enfin les côtes de France. Avez-vous jamais été en France, monsieur *Martin*? dit *Candide*. Oui, dit *Martin*, j'ai parcouru plusieurs provinces. Il y en a où la moitié des habitans est folle, quelques-unes où l'on est trop rusé, d'autres où l'on est communément assez doux et assez bête; d'autres où l'on fait le bel-esprit; et dans toutes la principale occupation est l'amour, la seconde de médire et la troisième de dire des sottises. Mais, monsieur *Martin*, avez-vous vu Paris? — Oui, j'ai vu Paris; il tient de toutes ces espèces-là; c'est un chaos, c'est une presse dans laquelle tout le monde cherche le plaisir, et où presque personne ne le trouve, du moins à ce qu'il m'a paru. J'y ai séjourné peu; j'y fus volé en arrivant de tout ce que j'avais par des filous à la foire St Germain. On me prit moi-même pour un voleur, et je fus huit jours en prison; après quoi je me fis correcteur d'imprimerie pour gagner de quoi retourner à pied en Hollande. Je connus la canaille écrivante, la canaille cabalante et la canaille convulsionnaire. On dit qu'il y a des gens fort polis dans cette ville-là; je le veux croire.

Pour moi, je n'ai nulle curiosité de voir la France, dit *Candide;* vous devinez aisément que quand on a passé un mois dans Eldorado, on ne se soucie plus de rien voir sur la terre que

mademoiselle *Cunégonde*; je vais l'attendre à Venise; nous traverserons la France pour aller en Italie; ne m'accompagnerez-vous pas? Très-volontiers, dit *Martin*; on dit que Venise n'est bonne que pour les nobles vénitiens, mais que cependant on y reçoit très-bien les étrangers quand ils ont beaucoup d'argent: je n'en ai point, vous en avez, je vous suivrai par-tout. A propos, dit *Candide*, pensez-vous que la terre ait été originairement une mer, comme on l'assure dans ce gros livre qui appartient au capitaine du vaisseau? Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*, non plus que toutes les rêveries qu'on nous débite depuis quelque temps. Mais à quelle fin ce monde a-t-il donc été formé? dit *Candide*. Pour nous faire enrager, répondit *Martin*. N'êtes-vous pas bien étonné, continua *Candide*, de l'amour que ces deux filles du pays des Oreillons avaient pour ces deux singes, et dont je vous ai conté l'aventure? Point du tout, dit *Martin*, je ne vois pas ce que cette passion a d'étrange; j'ai tant vu de choses extraordinaires, qu'il n'y a plus rien d'extraordinaire. Croyez-vous, dit *Candide*, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils font aujourd'hui? qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avares, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? Croyez vous, dit *Martin*, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? Oui sans doute, dit

Candide. Hé bien, dit *Martin*, si les éperviers ont toujours eu le même caractère, pourquoi voulez-vous que les hommes aient changé le leur? Oh! dit *Candide*, il y a bien de la différence, car le libre arbitre..... En raisonnant ainsi ils arrivèrent à Bordeaux.

CHAPITRE XXII.

Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.

CANDIDE ne s'arrêta dans Bordeaux qu'autant de temps qu'il en fallait pour vendre quelques cailloux d'Eldorado, et pour s'accommoder d'une bonne chaise à deux places; car il ne pouvait plus se passer de son philosophe *Martin*; il fut seulement très-fâché de se séparer de son mouton, qu'il laissa à l'académie des sciences de Bordeaux, laquelle proposa, pour le sujet du prix de cette année, de trouver pourquoi la laine de ce mouton était rouge; et le prix fut adjugé à un savant du Nord, qui démontra par A plus B, moins C, divisé par Z, que le mouton devait être rouge et mourir de la clavelée. (1)

Cependant, tous les voyageurs que *Candide* rencontra dans les cabarets de la route lui disaient:

(1) Quelques progrès que les sciences aient faits, il est impossible que sur dix mille hommes qui les cultivent en Europe, et sur trois cents académies qui y sont établies, il ne se trouve point quelque académie qui propose des prix ridicules, et quelques savans qui fassent d'étranges applications des sciences les plus utiles. Ce ridicule avait frappé M. de *Voltaire* dans son séjour à Berlin. Les savans du Nord conservaient encore à cette époque quelques restes de l'ancienne barbarie scolastique; et la philosophie hardie, mais hypothétique et obscure de *Leibnitz*, n'avait pas contribué à les en dépouiller.

Nous allons à Paris. Cet empreſſement général lui donna enfin l'envie de voir cette capitale; ce n'était pas beaucoup ſe détourner du chemin de Veniſe.

Il entra par le faubourg St Marceau, et crut être dans le plus vilain village de la Veſtphalie.

A peine *Candide* fut-il dans ſon auberge qu'il fut attaqué d'une maladie légère cauſée par ſes fatigues. Comme il avait au doigt un diamant énorme, et qu'on avait aperçu dans ſon équipage une caſſette prodigieuſement peſante, il eut auſſitôt auprès de lui deux médecins qu'il n'avait pas mandés, quelques amis intimes qui ne le quittèrent pas, et deux dévotes qui feſaient chauffer ſes bouillons. *Martin* diſait: Je me ſouviens d'avoir été malade auſſi à Paris dans mon premier voyage; j'étais fort pauvre; auſſi n'eus-je ni amis, ni dévotes, ni médecins, et je guéris.

Cependant à force de médecines et de ſaignées, la maladie de *Candide* devint ſérieuſe. Un habitué du quartier vint avec douceur lui demander un billet payable au porteur pour l'autre monde. *Candide* n'en voulut rien faire; les dévotes l'aſſurèrent que c'était une nouvelle mode. *Candide* répondit qu'il n'était point homme à la mode. *Martin* voulut jeter l'habitué par les fenêtres. Le clerc jura qu'on n'enterrerait point *Candide*. *Martin* jura qu'il enterrerait le clerc s'il continuait à les importuner. La querelle s'échauffa, *Martin* le prit par les épaules, et le chaſſa rudement; ce qui cauſa un grand ſcandale dont on fit un procès-verbal.

Candide guérit: et pendant sa convalescence il eut très-bonne compagnie à souper chez lui. On jouait gros jeu. *Candide* était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent: et *Martin* ne s'en étonnait pas.

Parmi ceux qui lui fesaient les honneurs de la ville, il y avait un petit abbé périgourdin, l'un de ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, careſſans, accommodans, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix. Celui-ci mena d'abord *Candide* et *Martin* à la comédie. On y jouait une tragédie nouvelle. *Candide* se trouva placé auprès de quelques beaux-esprits. Cela ne l'empêcha pas de pleurer à des scènes jouées parfaitement. Un des raisonneurs qui étaient à ses côtés lui dit dans un entr'acte: Vous avez grand tort de pleurer, cette actrice est fort mauvaise, l'acteur qui joue avec elle est plus mauvais acteur encore; la pièce est encore plus mauvaise que les acteurs: l'auteur ne sait pas un mot d'arabe, et cependant la scène est en Arabie; et de plus c'est un homme qui ne croit pas aux idées innées: je vous apporterai demain vingt brochures contre lui. Monsieur, combien avez-vous de pièces de théâtre en France, dit *Candide* à l'abbé? lequel répondit: Cinq ou six mille. C'est beaucoup, dit *Candide:* combien y en a-t-il de bonnes? Quinze ou seize, répliqua l'autre. C'est beaucoup, dit *Martin.*

Candide fut très-content d'une actrice qui fesait la reine *Elisabeth* dans une assez plate tragédie

que l'on joue quelquefois. Cette actrice, dit-il à *Martin*, me plaît beaucoup; elle a un faux air de mademoiselle *Cunégonde*; je serais bien aise de la saluer. L'abbé périgourdin s'offrit à l'introduire chez elle. *Candide* élevé en Allemagne demanda quelle était l'étiquette, et comment on traitait en France les reines d'Angleterre. Il faut distinguer, dit l'abbé; en province on les mène au cabaret, à Paris on les respecte quand elles sont belles, et on les jette à la voierie quand elles sont mortes. Des reines à la voierie, dit *Candide*. Oui vraiment, dit *Martin*; M. l'abbé a raison; j'étais à Paris quand mademoiselle *Monime* (*) passa, comme on dit, de cette vie à l'autre; on lui refusa ce que ces gens-ci appellent *les honneurs de la sépulture*, c'est-à-dire de pourrir avec tous les gueux du quartier dans un vilain cimetière; elle fut enterrée toute seule de sa bande au coin de la rue de Bourgogne; ce qui dut lui faire une peine extrême, car elle pensait très-noblement. Cela est bien impoli, dit *Candide*. Que voulez-vous, dit *Martin*? ces gens-ci sont ainsi faits. Imaginez toutes les contradictions, toutes les incompatibilités possibles, vous les verrez dans le gouvernement, dans les tribunaux, dans les églises, dans les spectacles de cette drôle de nation. Est-il vrai qu'on rit toujours à Paris, dit *Candide*? Oui, dit l'abbé, mais c'est en enrageant; car on s'y plaint de tout avec de grands éclats de rire, même on y fait en riant les actions les plus détestables.

Quel est, dit *Candide*, ce gros cochon qui me

(*) Mademoiselle *Le Couvreur*.

disait tant de mal de la pièce où j'ai tant pleuré, et des acteurs qui m'ont fait tant de plaisir ? C'est un mal-vivant, répondit l'abbé, qui gagne sa vie à dire du mal de toutes les pièces et de tous les livres ; il hait quiconque réussit, comme les eunuques haïssent les jouissans ; c'est un de ces sergens de la littérature qui se nourrissent de fange et de venin ; c'est un folliculaire. Qu'appelez-vous folliculaire, dit *Candide* ? C'est, dit l'abbé, un faiseur de feuilles, un *Fréron*.

C'est ainsi que *Candide*, *Martin* et le périgourdin raisonnaient sur l'escalier, en voyant défiler le monde au sortir de la pièce. Quoique je sois très-empressé de revoir mademoiselle *Cunégonde*, dit *Candide*, je voudrais pourtant souper avec mademoiselle *Clairon*, car elle m'a paru admirable.

L'abbé n'était pas homme à approcher de mademoiselle *Clairon* qui ne voyait que bonne compagnie. Elle est engagée pour ce soir, dit-il ; mais j'aurai l'honneur de vous mener chez une dame de qualité, et là vous connaîtrez Paris comme si vous y aviez été quatre ans.

Candide, qui était naturellement curieux, se laissa mener chez la dame au fond du faubourg St Honoré ; on y était occupé d'un pharaon ; douze tristes pontes tenaient chacun en main un petit livre de cartes, registre cornu de leurs infortunes. Un profond silence régnait, la pâleur était sur le front des pontes, l'inquiétude sur celui du banquier ; et la dame du logis, assise auprès de ce banquier impitoyable, remarquait avec des yeux de lynx tous les parolis, tous les sept-elle-va de campagne,

dont chaque joueur cornait ſes cartes; elle les feſait décorner avec une attention ſévère, mais polie, et ne ſe fâchait point, de peur de perdre ſes pratiques: la dame ſe feſait appeler *la marquiſe de Parolignac*. Sa fille âgée de quinze ans était au nombre des pontes, et avertiſſait d'un clin d'œil des friponneries de ces pauvres gens qui tâchaient de réparer les cruautés du ſort. L'abbé périgourdin, *Candide* et *Martin* entrèrent; perſonne ne ſe leva, ni les ſalua, ni les regarda; tous étaient profondément occupés de leurs cartes. Madame la baronne de *Thunder-ten-tronckh* était plus civile, dit *Candide*.

Cependant l'abbé s'approcha de l'oreille de la marquiſe, qui ſe leva à moitié, honora *Candide* d'un ſourire gracieux, et *Martin* d'un air de tête tout-à-fait noble; elle fit donner un ſiége et un jeu de cartes à *Candide* qui perdit cinquante mille francs en deux tailles: après quoi on ſoupa très-gaiement, et tout le monde était étonné que *Candide* ne fût pas ému de ſa perte; les laquais diſaient entr'eux, dans leur langage de laquais: Il faut que ce ſoit quelque milord anglais.

Le ſouper fut comme la plupart des ſoupers de Paris; d'abord du ſilence, enſuite un bruit de paroles qu'on ne diſtingue point, puis des plaiſanteries dont la plupart ſont inſipides, de fauſſes nouvelles, de mauvais raiſonnemens, un peu de politique et beaucoup de médiſance; on parla même de livres nouveaux. Avez-vous vu, dit l'abbé périgourdin, le roman du ſieur *Gauchat* docteur en théologie? Qui, répondit un des

convives, mais je n'ai pu l'achever. Nous avons une foule d'écrits impertinens, mais tous ensemble n'approchent pas de l'impertinence de *Gauchat* docteur en théologie; (2) je suis si rassasié de cette immensité de détestables livres qui nous inondent, que je me suis mis à ponter au pharaon. Et les mélanges de l'archidiacre *Trublet*, qu'en dites-vous? dit l'abbé. Ah! dit madame de *Parolignac*, l'ennuyeux mortel! comme il vous dit curieusement tout ce que le monde sait! comme il discute pesamment ce qui ne vaut pas la peine d'être remarqué légérement! comme il s'approprie sans esprit l'esprit des autres! comme il gâte ce qu'il pille! comme il me dégoûte! mais il ne me dégoûtera plus; c'est assez d'avoir lu quelques pages de l'archidiacre.

Il y avait à table un homme savant et de goût, qui appuya ce que disait la marquise. On parla ensuite de tragédies; la dame demanda pourquoi il y avait des tragédies qu'on jouait quelquefois, et qu'on ne pouvait lire? L'homme de goût expliqua très-bien comment une pièce pouvait avoir quelque intérêt, et n'avoir presque aucun mérite; il prouva en peu de mots que ce n'était pas assez d'amener une ou deux de ces situations qu'on trouve dans tous les romans, et qui séduisent toujours les spectateurs, mais qu'il faut être neuf sans être bizarre, souvent sublime et tou-

(2) Il fesait un mauvais ouvrage intitulé: *Lettre sur quelques écrits de ce temps.* On lui donna une abbaye, et il fut plus richement récompensé que s'il avait fait *l'Esprit des lois*, et résolu le problème de la précession des équinoxes.

jours naturel, connaître le cœur humain et le faire parler, être grand poëte, sans que jamais aucun personnage de la pièce paraisse poëte; savoir parfaitement sa langue, la parler avec pureté, avec une harmonie continue, sans que jamais la rime coûte rien au sens. Quiconque, ajouta-t-il, n'observe pas toutes ces règles, peut faire une ou deux tragédies applaudies au théâtre, mais il ne sera jamais compté au rang des bons écrivains; il y a très-peu de bonnes tragédies; les unes sont des idylles en dialogues bien écrits et bien rimés, les autres des raisonnemens politiques qui endorment, ou des amplifications qui rebutent; les autres des rêves d'énergumène, en style barbare, des propos interrompus, de longues apostrophes aux dieux, parce qu'on ne sait point parler aux hommes, des maximes fausses, des lieux-communs ampoulés.

Candide écouta ce propos avec attention, et conçut une grande idée du discoureur; et comme la marquise avait eu soin de le placer à côté d'elle, il s'approcha de son oreille, et prit la liberté de lui demander qui était cet homme qui parlait si bien? C'est un savant, dit la dame, qui ne ponte point, et que l'abbé m'amène quelquefois à souper; il se connaît parfaitement en tragédies et en livres, et il a fait une tragédie sifflée, et un livre dont on n'a jamais vu hors de la boutique de son libraire qu'un exemplaire qu'il m'a dédié. Le grand-homme! dit *Candide*, c'est un autre *Pangloss*.

Alors se tournant vers lui, il lui dit: Monsieur,

vous penſez, ſans doute, que tout eſt au mieux dans le monde phyſique, et dans le moral, et que rien ne pouvait être autrement ? Moi, Monſieur, lui répondit le ſavant, je ne penſe rien de tout cela ? je trouve que tout va de travers chez nous, que perſonne ne ſait ni quel eſt ſon rang, ni quelle eſt ſa charge, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire, et qu'excepté le ſouper qui eſt aſſez gai, et où il paraît aſſez d'union, tout le reſte du temps ſe paſſe en querelles impertinentes ; janſéniſtes contre moliniſtes, gens du parlement contre gens d'égliſe, gens de lettres contre gens de lettres, courtiſans contre courtiſans, financiers contre le peuple, femmes contre maris, parens contre parens ; c'eſt une guerre éternelle.

Candide lui répliqua : J'ai vu pis ; mais un ſage, qui depuis a eu le malheur d'être pendu, m'apprit que tout cela eſt à merveille ; ce ſont des ombres à un beau tableau. Votre pendu ſe moquait du monde, dit *Martin* ; vos ombres ſont des taches horribles. Ce ſont les hommes qui font les taches, dit *Candide*, et ils ne peuvent pas s'en diſpenſer. Ce n'eſt donc pas leur faute, dit *Martin*. La plupart des pontes, qui n'entendaient rien à ce langage, buvaient ; et *Martin* raiſonna avec le ſavant, et *Candide* raconta une partie de ſes aventures à la dame du logis.

Après ſoupé, la marquiſe mena *Candide* dans ſon cabinet, et le fit aſſeoir ſur un canapé. Hé bien, lui dit-elle, vous aimez donc toujours éperdument mademoiſelle *Cunégonde* de Thunder-ten-tronckh ! Oui, Madame, répondit *Candide*.

La

La marquise lui répliqua avec un souris tendre : Vous me répondez comme un jeune homme de Vestphalie ; un Français m'aurait dit : Il est vrai que j'ai aimé mademoiselle *Cunégonde*, mais en vous voyant, Madame, je crains de ne la plus aimer. Hélas ! Madame, dit *Candide*, je répondrai comme vous voudrez. Votre passion pour elle, dit la marquise, a commencé en ramassant son mouchoir, je veux que vous ramassiez ma jarretière. De tout mon cœur, dit *Candide*, et il la ramassa. Mais je veux que vous me la remettiez, dit la dame ; et *Candide* la lui remit. Voyez-vous ? dit la dame ; vous êtes étranger ; je fais quelquefois languir mes amans de Paris quinze jours, mais je me rends à vous dès la première nuit, parce qu'il faut faire les honneurs de son pays à un jeune homme de Vestphalie. La belle ayant aperçu deux énormes diamans aux deux mains de son jeune étranger, les loua de si bonne foi, que des doigts de *Candide* ils passèrent aux doigts de la marquise.

Candide, en s'en retournant avec son abbé périgourdin, sentit quelques remords d'avoir fait une infidélité à mademoiselle *Cunégonde* ; M. l'abbé entra dans sa peine ; il n'avait qu'une légère part aux cinquante mille livres perdues au jeu par *Candide*, et à la valeur des deux brillans moitié donnés, moitié extorqués. Son dessein était de profiter, autant qu'il le pourrait, des avantages que la connaissance de *Candide* pouvait lui procurer. Il lui parla beaucoup de *Cunégonde* ; et *Candide* lui dit qu'il demanderait bien

pardon à cette belle de son infidélité quand il la verrait à Venise.

Le périgourdin redoublait de politesses et d'attentions, et prenait un intérêt tendre à tout ce que *Candide* disait, à tout ce qu'il faisait, à tout ce qu'il voulait faire.

Vous avez donc, Monsieur, lui dit-il, un rendez-vous à Venise? Oui, Monsieur l'abbé, dit *Candide*; il faut absolument que j'aille trouver mademoiselle *Cunégonde*. Alors, engagé par le plaisir de parler de ce qu'il aimait, il conta selon son usage une partie de ses aventures avec cette illustre vestphalienne.

Je crois, dit l'abbé, que mademoiselle *Cunégonde* a bien de l'esprit, et qu'elle écrit des lettres charmantes? Je n'en ai jamais reçu, dit *Candide*; car figurez-vous qu'ayant été chassé du château pour l'amour d'elle; je ne pus lui écrire, que bientôt après j'appris qu'elle était morte, qu'ensuite je la retrouvai, et que je la perdis, et que le lui ai envoyé à deux mille cinq cents lieues d'ici un exprès dont j'attends la réponse.

L'abbé écoutait attentivement, et paraissait un peu rêveur. Il prit bientôt congé des deux étrangers, après les avoir tendrement embrassés. Le lendemain *Candide* reçut à son réveil une lettre conçue en ces termes.

" Monsieur, mon très-cher amant, il y a huit
„ jours que je suis malade en cette ville; j'ap-
„ prends que vous y êtes. Je volerais dans vos
„ bras si je pouvais remuer. J'ai su votre passage
„ à Bordeaux; j'y ai laissé le fidelle *Cacambo* et la

„ vieille qui doivent bientôt me suivre. Le gou-
„ verneur de Buénos-Aires a tout pris, mais il
„ me reste votre cœur. Venez, votre présence me
„ rendra la vie ou me fera mourir de plaisir. "

Cette lettre charmante, cette lettre inespérée, transporta *Candide* d'une joie inexprimable; et la maladie de sa chère *Cunégonde* l'accabla de douleur. Partagé entre ces deux sentimens, il prend son or et ses diamans, et se fait conduire avec *Martin* à l'hôtel où mademoiselle *Cunégonde* demeurait. Il entre en tremblant d'émotion, son cœur palpite, sa voix sanglotte; il veut ouvrir les rideaux du lit, il veut faire apporter de la lumière. Gardez-vous-en bien, lui dit la suivante, la lumière la tue; et soudain elle referme le rideau. Ma chère *Cunégonde*, dit *Candide* en pleurant, comment vous portez-vous? si vous ne pouvez me voir, parlez-moi du moins. Elle ne peut parler, dit la suivante. La dame alors tire du lit une main potelée que *Candide* arrose long-temps de ses larmes, et qu'il remplit ensuite de diamans, en laissant un sac plein d'or sur le fauteuil.

Au milieu de ses transports arrive un exempt suivi de l'abbé périgourdin et d'une escouade. Voilà donc, dit-il, ces deux étrangers suspects? Il les fait incontinent saisir, et ordonne à ses braves de les traîner en prison. Ce n'est pas ainsi qu'on traite des voyageurs dans le Dorado, dit *Candide*. Je suis plus manichéen que jamais, dit *Martin*. Mais, Monsieur, où nous menez vous? dit *Candide*. Dans un cul de basse-fosse, dit l'exempt.

Martin ayant repris son sang-froid, jugea que

la dame qui se prétendait *Cunégonde* était une friponne, monsieur l'abbé périgourdin un fripon qui avait abusé au plus vite de l'innocence de *Candide*, et l'exempt un autre fripon dont on pouvait aisément se débarrasser.

Plutôt que de s'exposer aux procédures de la justice, *Candide*, éclairé par son conseil, et d'ailleurs toujours impatient de revoir la véritable *Cunégonde*, propose à l'exempt trois petits diamans d'environ trois mille pistoles chacun. Ah, Monsieur, lui dit l'homme au bâton d'ivoire, eussiez-vous commis tous les crimes imaginables, vous êtes le plus honnête homme du monde; trois diamens! chacun de trois mille pistoles! Monsieur! je me ferais tuer pour vous, au lieu de vous mener dans un cachot. On arrête tous les étrangers, mais laissez-moi faire; j'ai un frère à Dieppe en Normandie, je vais vous y mener; et si vous avez quelque diamant à lui donner, il aura soin de vous comme moi-même.

Et pourquoi arrête-t-on tous les étrangers? dit *Candide*. L'abbé périgourdin prit alors la parole, et dit: C'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie (3) a entendu dire des sottises, cela seul lui a fait commettre un parricide, non pas tel que celui de 1610 au mois de mai, mais tel que celui de 1594 au mois de décembre, et tel que plusieurs autres commis dans d'autres années et dans d'autres mois par d'autres gueux qui avaient entendu dire des sottises.

L'exempt alors expliqua de quoi il s'agissait. Ah,

(3) Artois. *Damiens* était né à Arras capitale de l'Artois.

les monstres! s'écria *Candide*; quoi! de telles horreurs chez un peuple qui danse et qui chante! ne pourrai-je sortir au plus vîte de ce pays où des singes agacent des tigres? J'ai vu des ours dans mon pays; je n'ai vu des hommes que dans le Dorado. Au nom de DIEU, monsieur l'exempt, menez-moi à Venise, où je dois attendre mademoiselle *Cunégonde*. Je ne peux vous mener qu'en Basse-Normandie, dit le barigel. Aussitôt il lui fait ôter ses fers, dit qu'il s'est mépris, renvoie ses gens, emmène à Dieppe *Candide* et *Martin*, et les laisse entre les mains de son frère. Il y avait un petit vaisseau hollandais à la rade. Le normand, à l'aide de trois autres diamans, devenu le plus serviable des hommes, embarque *Candide* et ses gens dans le vaisseau qui allait faire voile pour Portsmouth en Angleterre. Ce n'était pas le chemin de Venise; mais *Candide* croyait être délivré de l'enfer, et il comptait bien reprendre la route de Venise à la première occasion.

CHAPITRE XXIII.

Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient.

Ah, *Pangloss! Pangloss!* ah *Martin! Martin!* ah, ma chère *Cunégonde!* qu'est-ce que ce monde-ci? disait *Candide* sur le vaisseau hollandais. Quelque chose de bien fou et de bien abominable, répondait *Martin*. — Vous connaissez l'Angleterre, y est-on aussi fou qu'en France? C'est une autre espèce de folie, dit *Martin*; vous savez

que ces deux nations ſont en guerre pour quelques arpens de neige vers le Canada, et qu'elles dépenſent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut. De vous dire préciſément s'il y a plus de gens à lier dans un pays que dans un autre, c'eſt ce que mes faibles lumières ne me permettent pas. Je ſais ſeulement qu'en général les gens que nous allons voir ſont fort atrabilaires.

En cauſant ainſi ils abordèrent à Portſmouth; une multitude de peuple couvrait le rivage, et regardait attentivement un aſſez gros homme qui était à genoux, les yeux bandés, ſur le tillac d'un des vaiſſeaux de la flotte; quatre ſoldats poſtés vis-à-vis de cet homme lui tirèrent chacun trois balles dans le crâne le plus paiſiblement du monde, et toute l'aſſemblée s'en retourna extrêmement ſatisfaite. (4) Qu'eſt-ce donc que tout ceci? dit *Candide*; et quel démon exerce par-tout ſon empire? Il demanda qui était ce gros homme qu'on venait de tuer en cérémonie? c'eſt un amiral, lui répondit-on. Et pourquoi tuer cet amiral? C'eſt, lui dit-on, parce qu'il n'a pas fait tuer aſſez de monde; il a livré un combat à un amiral français, et on a trouvé qu'il n'était pas aſſez près de lui. Mais, dit *Candide*, l'amiral français était auſſi loin de l'amiral anglais que celui-ci l'était de l'autre? Cela eſt inconteſtable, lui répliqua-t-on;

(4) L'amiral *Bing*. M. de *Voltaire* ne le connaiſſait pas, et fit des efforts pour le ſauver. Il n'abhorrait pas moins les atrocités politiques que les atrocités théologiques; et il ſavait que *Bing* était une victime que les miniſtres anglais ſacrifiaient à l'ambition de garder leurs places.

mais dans ce pays-ci il est bon de tuer de temps en temps un amiral pour encourager les autres.

Candide fut si étourdi et si choqué de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait, qu'il ne voulut pas seulement mettre pied à terre, et qu'il fit son marché avec le patron hollandais, (dût-il le voler comme celui de Surinam) pour le conduire sans délai à Venise.

Le patron fut prêt au bout de deux jours. On côtoya la France; on passa à la vue de Lisbonne, et *Candide* frémit. On entra dans le détroit et dans la Méditerranée; enfin on aborda à Venise. DIEU soit loué, dit *Candide* en embrassant *Martin*, c'est ici que je reverrai la belle *Cunégonde*. Je compte sur *Cacambo* comme sur moi-même. Tout est bien, tout va bien, tout va le mieux qu'il soit possible.

CHAPITRE XXIV.

De Paquette et de frère Giroflée.

DÈS qu'il fut à Venise, il fit chercher *Cacambo* dans tous les cabarets, dans tous les cafés, chez toutes les filles de joie, et ne le trouva point. Il envoyait tous les jours à la découverte de tous les vaisseaux et de toutes les barques: nulles nouvelles de *Cacambo*. Quoi! disait-il à *Martin*, j'ai eu le temps de passer de Surinam à Bordeaux, d'aller de Bordeaux à Paris, de Paris à Dieppe, de Dieppe à Portsmouth, de côtoyer le Portugal et l'Espagne, de traverser toute la Méditerranée, de passer quelques mois à Venise, et la belle

Cunégonde n'eſt point venue! Je n'ai rencontré au lieu d'elle qu'une drôleſſe et un abbé périgourdin! *Cunégonde* eſt morte ſans doute, je n'ai plus qu'à mourir. Ah! il valait mieux reſter dans le paradis du Dorado que de revenir dans cette maudite Europe. Que vous avez raiſon, mon cher *Martin*! tout n'eſt qu'illuſion et calamité.

Il tomba dans une mélancolie noire, et ne prit aucune part à l'opéra alla moda, ni aux autres divertiſſemens du carnaval; pas une dame ne lui donna la moindre tentation. *Martin* lui dit: Vous êtes bien ſimple en vérité de vous figurer qu'un valet métis, qui a cinq ou ſix millions dans ſes poches, ira chercher votre maîtreſſe au bout du monde, et vous l'amènera à Veniſe. Il la prendra pour lui, s'il la trouve; s'il ne la trouve pas, il en prendra une autre: je vous conſeille d'oublier votre valet *Cacambo* et vôtre maîtreſſe *Cunégonde*. *Martin* n'était pas conſolant. La mélancolie de *Candide* augmenta, et *Martin* ne ceſſait de lui prouver qu'il y avait peu de vertu et peu de bonheur ſur la terre, excepté peut-être dans Eldorado où perſonne ne pouvait aller.

En diſputant ſur cette matière importante, et en attendant *Cunégonde*, *Candide* aperçut un jeune théatin dans la place St Marc, qui tenait ſous le bras une fille. Le théatin paraiſſait frais, potelé, vigoureux; ſes yeux étaient brillans, ſon air aſſuré, ſa mine haute, ſa démarche fière. La fille était très-jolie et chantait; elle regardait amoureuſement ſon théatin, et de temps en temps lui pinçait ſes groſſes joues. Vous m'avouerez du moins, dit

Candide

Candide à *Martin*, que ces gens-ci ſont heureux. Je n'ai trouvé juſqu'à préſent dans toute la terre habitable, excepté dans Eldorado, que des infortunés ; mais pour cette fille et ce théatin, je gage que ce ſont des créatures très-heureuſes. Je gage que non, dit *Martin*. Il n'y a qu'à les prier à dîner, dit *Candide*. et vous verrez ſi je me trompe.

Auſſitôt il les aborde, il leur fait ſon compliment, et les invite à venir à ſon hôtellerie manger des macaroni, des perdrix de Lombardie, des œufs d'eſturgeon, et à boire du vin de Montepulciano, du lacryma-chriſti, du Chypre et du Samos. La demoiſelle rougit, le théatin accepta la partie, et la fille le ſuivit en regardant *Candide* avec des yeux de ſurpriſe et de confuſion, qui furent obſcurcis de quelques larmes. A peine fut-elle entrée dans la chambre de *Candide*, qu'elle lui dit : Hé quoi, M. *Candide* ne reconnaît plus *Paquette !* A ces mots *Candide*, qui ne l'avait pas conſidérée juſque-là avec attention, parce qu'il n'était occupé que de *Cunégonde*, lui dit : Hélas ! ma pauvre enfant ; c'eſt donc vous qui avez mis le docteur *Pangloſs* dans le bel état où je l'ai vu ?

Hélas ! Monſieur, c'eſt moi-même, dit *Paquette* ; je vois que vous êtes inſtruit de tout. J'ai ſu les malheurs épouvantables arrivés à toute la maiſon de madame la baronne et à la belle *Cunégonde*. Je vous jure que ma deſtinée n'a guère été moins triſte. J'étais fort innocente quand vous m'avez vue. Un cordelier

qui était mon confesseur me séduisit aisément. Les suites en furent affreuses ; je fus obligée de sortir du château quelque temps après que M. le baron vous eut renvoyé à grands coups de pied dans le derrière. Si un fameux médecin n'avait pas pris pitié de moi, j'étais morte. Je fus quelque temps par reconnaissance la maîtresse de ce médecin. Sa femme, qui était jalouse à la rage, me battait tous les jours impitoyablement ; c'était une furie. Ce médecin était le plus laid de tous les hommes, et moi la plus malheureuse de toutes les créatures, d'être battue continuellement pour un homme que je n'aimais pas. Vous savez, Monsieur, combien il est dangereux pour une femme acariâtre d'être l'épouse d'un médecin. Celui-ci, outré des procédés de sa femme, lui donna un jour, pour la guérir d'un petit rhume, une médecine si efficace qu'elle en mourut en deux heures de temps dans des convulsions horribles. Les parens de madame intentèrent à monsieur un procès criminel ; il prit la fuite, et moi je fus mise en prison. Mon innocence ne m'aurait pas sauvée, si je n'avais été un peu jolie. Le juge m'élargit à condition qu'il succéderait au médecin. Je fus bientôt supplantée par une rivale, chassée sans récompense, et obligée de continuer ce métier abominable qui vous paraît si plaisant à vous autres hommes, et qui n'est pour nous qu'un abyme de misères. J'allai exercer la profession à Venise. Ah ! Monsieur, si vous pouviez vous imaginer ce que c'est que d'être obligée de caresser indifféremment

un vieux marchand, un avocat, un moine, un gondolier, un abbé; d'être exposée à toutes les insultes, à toutes les avanies; d'être souvent réduite à emprunter une jupe pour aller se la faire lever par un homme dégoûtant; d'être volée par l'un de ce qu'on a gagné avec l'autre; d'être rançonnée par les officiers de justice, et de n'avoir en perspective qu'une vieillesse affreuse, un hôpital et un fumier; vous concluriez que je suis une des plus malheureuses créatures du monde.

Paquette ouvrait ainsi son cœur au bon *Candide*, dans un cabinet, en présence de *Martin* qui disait à *Candide*: Vous voyez que j'ai déjà gagné la moitié de la gageure.

Frère *Giroflée* était resté dans la salle à manger, et buvait un coup en attendant le dîner. Mais, dit *Candide* à *Paquette*, vous aviez l'air si gai, si content, quand je vous ai rencontrée; vous chantiez, vous caressiez le théatin avec une complaisance naturelle; vous m'avez paru aussi heureuse que vous prétendez être infortunée. Ah! Monsieur, répondit *Paquette*, c'est encore là une des misères du métier. J'ai été hier volée et battue par un officier, et il faut aujourd'hui que je paraisse de bonne humeur pour plaire à un moine.

Candide n'en voulut pas davantage, il avoua que *Martin* avait raison. On se mit à table avec *Paquette* et le théatin; le repas fut assez amusant, et sur la fin on se parla avec quelque confiance. Mon père, dit *Candide* au moine, vous

me paraissez jouir d'une destinée que tout le monde doit envier: la fleur de la santé brille sur votre visage, votre physionomie annonce le bonheur; vous avez une très-jolie fille pour votre récréation, et vous paraissez très-content de votre état de théatin.

Ma foi, Monsieur, dit frère *Giroflée*, je voudrais que tous les théatins fussent au fond de la mer. J'ai été tenté cent fois de mettre le feu au couvent, et d'aller me faire turc. Mes parens me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné que DIEU confonde. La jalousie, la discorde, la rage habitent dans le couvent. Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peu d'argent dont le prieur me vole la moitié, le reste me sert à entretenir des filles: mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir; et tous mes confrères sont dans le même cas.

Martin se tournant vers *Candide* avec son sang-froid ordinaire: Hé bien, lui dit-il, n'ai-je pas gagné la gageure toute entière? *Candide* donna deux mille piastres à *Paquette*, et mille piastres à frère *Giroflé*. Je vous réponds, dit-il, qu'avec cela ils feront heureux. Je n'en crois rien du tout, dit *Martin*; vous les rendrez peut-être avec ces piastres beaucoup plus malheureux encore. Il en sera ce qui pourra, dit *Candide*: mais une chose me console, je vois qu'on retrouve souvent les gens qu'on ne

croyait jamais retrouver; il se pourra bien faire qu'ayant rencontré mon mouton rouge et *Paquette*, je rencontre aussi *Cunégonde*. Je souhaite, dit *Martin*, qu'elle fasse un jour votre bonheur; mais c'est de quoi je doute fort. Vous êtes bien dur, dit *Candide*. C'est que j'ai vécu, dit *Martin*.

Mais regardez ces gondoliers, dit *Candide*, ne chantent-ils pas sans cesse? Vous ne les voyez pas dans leur ménage, avec leurs femmes et leurs marmots d'enfans, dit *Martin*. Le doge a ses chagrins, les gondoliers ont les leurs. Il est vrai qu'à tout prendre le sort d'un gondolier est préférable à celui d'un doge; mais je crois la différence si médiocre que cela ne vaut pas la peine d'être examiné.

On parle, dit *Candide*, du sénateur *Pococurante* qui demeure dans ce beau palais sur la Brenta, et qui reçoit assez bien les étrangers. On prétend que c'est un homme qui n'a jamais eu de chagrin. Je voudrais voir une espèce si rare, dit *Martin*. *Candide* aussitôt fit demander au seigneur *Pococurante* la permission de venir le voir le lendemain.

CHAPITRE XXV.

Visite chez le seigneur Pococurante noble vénitien.

Candide et *Martin* allèrent en gondole sur la Brenta, et arrivèrent au palais du noble *Pococurante*. Les jardins étaient bien entendus, et ornés de belles statues de marbre, le palais d'une belle architecture. Le maître du logis, homme de soixante ans, fort riche, reçut très-

poliment les deux curieux, mais avec très-peu d'empreſſement, ce qui déconcerta *Candide*, et ne déplut point à *Martin*.

D'abord deux filles jolies et proprement miſes ſervirent du chocolat qu'elles firent très-bien mouſſer. *Candide* ne put s'empêcher de les louer ſur leur beauté, ſur leur bonne grâce et ſur leur adreſſe. Ce ſont d'aſſez bonnes créatures, dit le ſénateur *Pococuranté*; je les fais quelquefois coucher dans mon lit, car je ſuis bien las des dames de la ville, de leurs coquetteries, de leurs jalouſies, de leurs querelles, de leurs humeurs, de leurs petiteſſes, de leur orgueil, de leurs ſottiſes, et des ſonnets qu'il faut faire ou commander pour elles: mais après tout ces deux filles commencent fort à m'ennuyer.

Candide, après le déjeûner, ſe promenant dans une longue galerie, fut ſurpris de la beauté des tableaux. Il demanda de quel maître étaient les deux premiers? Ils ſont de *Raphaël*, dit le ſénateur; je les achetai fort cher par vanité, il y a quelques années; on dit que c'eſt ce qu'il y a de plus beau en Italie, mais ils ne me plaiſent point du tout: la couleur en eſt très-rembrunie, les figures ne ſont pas aſſez arrondies, et ne ſortent point aſſez; les draperies ne reſſemblent en rien à une étoffe: en un mot, quoi qu'on en diſe, je ne trouve point là une imitation vraie de la nature elle-même. Je n'aimerai un tableau que quand je croirai voir la nature elle-même: il n'y en a point de cette eſpèce. J'ai beaucoup de tableaux, mais je ne les regarde plus.

Pococurante, en attendant le dîner, se fit donner un concerto. *Candide* trouva la musique délicieuse. Ce bruit, dit *Pococurante*, peut amuser une demi-heure ; mais s'il dure plus long-temps, il fatigue tout le monde, quoique personne n'ose l'avouer. La musique aujourd'hui n'est plus que l'art d'exécuter des choses difficiles, et ce qui n'est que difficile ne plaît point à la longue.

J'aimerais peut-être mieux l'opéra, si on n'avait pas trouvé le secret d'en faire un monstre qui me révolte. Ira voir qui voudra de mauvaises tragédies en musique, où les scènes ne sont faites que pour amener très-mal-à-propos deux ou trois chansons ridicules qui font valoir le gosier d'une actrice; se pâmera de plaisir qui voudra ou qui pourra, en voyant un châtré fredonner le rôle de *César* et de *Caton*, et se promener d'un air gauche sur des planches : pour moi, il y a long-temps que j'ai renoncé à ces pauvretés qui font aujourd'hui la gloire de l'Italie, et que des souverains payent si chèrement. *Candide* disputa un peu, mais avec discrétion. *Martin* fut entièrement de l'avis du sénateur.

On se mit à table; et après un excellent dîner, on entra dans la bibliothèque. *Candide*, en voyant un Homère magnifiquement relié, loua l'illustrissime sur son bon goût. Voilà, dit-il, un livre qui faisait les délices du grand *Pangloss* le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement *Pococurante*; on me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces

dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette *Hélène* qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce; cette Troye qu'on assiège et qu'on ne prend point; tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savans s'ils s'ennuyaient autant que moi à cette lecture: tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce.

Votre excellence ne pense pas ainsi de *Virgile*, dit *Candide*? Je conviens, dit *Pococurante*, que le second, le quatrième et le sixième livre de son Enéide sont excellens; mais pour son pieux *Enée*, et le fort *Cloanthe*, et l'ami *Achates*, et le petit *Ascanius*, et l'imbécille roi *Latinus*, et la bourgeoise *Amata*, et l'insipide *Lavinia*, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le *Tasse* et les contes à dormir debout de l'*Arioste*.

Oserais-je vous demander, Monsieur, dit *Candide*, si vous n'avez pas un grand plaisir à lire *Horace*? Il y a des maximes, dit *Pococurante*, dont un homme du monde peut faire son profit, et qui étant resserrées dans des vers énergiques se gravent plus aisément dans la mémoire. Mais je me soucie fort peu de son voyage à Brindes et de sa description d'un mauvais dîner, et de la querelle de crocheteurs entre je ne sais quel *Pupilus* dont les paroles, dit-il,

étaient pleines de pus, et un autre dont les paroles *étaient du vinaigre*. Je n'ai lu qu'avec un extrême dégoût ses vers grossiers contre des vieilles et contre des sorcières; et je ne vois pas quel mérite il peut y avoir à dire à son ami *Mécénas*, que s'il est mis par lui au rang des poëtes lyriques, il frappera les astres de son front sublime. Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à mon usage. *Candide*, qui avait été élevé à ne jamais juger de rien par lui-même, était fort étonné de ce qu'il entendait; et *Martin* trouvait la façon de penser de *Pococurante* assez raisonnable.

Oh, voici un Cicéron, dit *Candide*: pour ce grand-homme-là je pense que vous ne vous lassez point de le lire? Je ne le lis jamais, répondit le vénitien. Que m'importe qu'il ait plaidé pour *Rabirius* ou pour *Cluentius*? J'ai bien assez des procès que je juge; je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant.

Ah, voilà quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, s'écria *Martin*; il se peut qu'il y ait là du bon. Il y en aurait, dit *Pococurante*, si un seul des auteurs de ces fatras avait inventé seulement l'art de faire des épingles; mais il n'y a dans tous ces livres que de vains systèmes, et pas une seule chose utile.

Que de pièces de théâtre je vois là, dit *Candide*, en italien, en espagnol, en français! Oui,

dit le sénateur, il y en a trois mille, et pas trois douzaines de bonnes. Pour ces recueils de sermons, qui tous ensemble ne valent pas une page de *Sénèque*, et tous ces gros volumes de théologie, vous pensez bien que je ne les ouvre jamais, ni moi ni personne.

Martin aperçut des rayons chargés de livres anglais. Je crois, dit-il, qu'un républicain doit se plaire à la plupart de ces ouvrages écrits si librement. Oui, répondit *Pococurante*, il est beau d'écrire ce qu'on pense; c'est le privilége de l'homme. Dans toute notre Italie on n'écrit que ce qu'on ne pense pas; ceux qui habitent la patrie des *Césars* et des *Antonins* n'osent avoir une idée sans la permission d'un jacobin. Je serais content de la liberté qui inspire les génies anglais, si la passion et l'esprit de parti ne corrompaient pas tout ce que cette précieuse liberté a d'estimable.

Candide apercevant un Milton, lui demanda s'il ne regardait pas cet auteur comme un grand homme. Qui, dit *Pococurante*? ce barbare qui fait un long commentaire du premier chapitre de la Genèse en dix livres de vers durs; ce grossier imitateur des Grecs, qui défigure la création, et qui, tandis que *Moïse* représente l'être éternel produisant le monde par la parole, fait prendre un grand compas par le Messiah dans une armoire du ciel pour tracer son ouvrage? Moi, j'estimerais celui qui a gâté l'enfer et le diable du *Tasse*; qui déguise *Lucifer* tantôt en crapaud, tantôt en pygmée; qui lui fait rebattre cent fois les mêmes discours;

qui le fait disputer sur la théologie; qui, en imitant sérieusement l'invention comique des armes à feu de l'*Arioste*, fait tirer le canon dans le ciel par les diables? Ni moi ni personne en Italie n'a pu se plaire à toutes ces tristes extravagances. Le mariage du péché et de la mort, et les couleuvres dont le péché accouche font vomir tout homme qui a le goût un peu délicat, et sa longue description d'un hôpital n'est bonne que pour un fossoyeur. Ce poëme obscur, bizarre et dégoûtant fut méprisé à sa naissance; je le traite aujourd'hui comme il fut traité dans sa patrie par les contemporains. Au reste je dis ce que je pense, et je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi. *Candide* était affligé de ces discours; il respectait *Homère*, il aimait un peu *Milton*. Hélas! dit-il tout bas à *Martin*, j'ai bien peur que cet homme-ci n'ait un souverain mépris pour nos poëtes allemands. Il n'y aurait pas grand mal à cela, dit *Martin*. Oh! quel homme supérieur, disait encore *Candide* entre ses dents! quel grand génie que ce *Pococurante!* rien ne peut lui plaire.

Après avoir fait ainsi la revue de tous les livres, ils descendirent dans le jardin. *Candide* en loua toutes les beautés. Je ne sais rien de si mauvais goût, dit le maître; nous n'avons ici que des colifichets: mais je vais dès demain en faire planter un d'un dessin plus noble.

Quand les deux curieux eurent pris congé de son excellence: Or çà, dit *Candide* à *Martin*, vous conviendrez que voilà le plus heureux de

tous les hommes, car il est au-dessus de tout ce qu'il possède. Ne voyez-vous pas, dit *Martin*, qu'il est dégoûté de tout ce qu'il possède ? *Platon* a dit, il y a long-temps, que les meilleurs estomacs ne sont pas ceux qui rebutent tous les alimens. Mais, dit *Candide*, n'y a-t-il pas du plaisir à tout critiquer, à sentir des défauts où les autres hommes croient voir des beautés ? C'est-à-dire, reprit *Martin*, qu'il y a du plaisir à n'avoir pas de plaisir? Oh bien ! dit *Candide*, il n'y a donc d'heureux que moi, quand je reverrai mademoiselle *Cunégonde*. C'est toujours bien fait d'espérer, dit *Martin*.

Cependant les jours, les semaines s'écoulaient; *Cacambo* ne revenait point, et *Candide* était si abymé dans sa douleur qu'il ne fit pas même réflexion que *Paquette* et frère *Giroflée* n'étaient pas venus seulement le remercier.

CHAPITRE XXVI.

D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.

Un soir que *Candide*, suivi de *Martin*, allait se mettre à table avec les étrangers qui logeaient dans la même hôtellerie, un homme, à visage couleur de suie, l'aborda par derrière; et le prenant par le bras, lui dit : Soyez prêt à partir avec nous, n'y manquez pas. Il se retourne, et voit *Cacambo*. Il n'y avait que la vue de *Cunégonde* qui pût l'étonner et lui plaire davantage. Il fut sur le point de devenir fou de joie. Il embrasse son cher ami. *Cunégonde* est ici sans doute, où est-

elle? mène-moi vers elle, que je meure de joie avec elle. *Cunégonde* n'eſt point ici, dit *Cacambo*, elle eſt à Conſtantinople. Ah ciel! à Conſtantinople: mais fût-elle à la Chine, j'y vole, partons. Nous partirons après ſoupé, reprit *Cacambo*; je ne peux vous en dire davantage; je ſuis eſclave, mon maître m'attend; il faut que j'aille le ſervir à table: ne dites mot; ſoupez, et tenez-vous prêt.

Candide partagé entre la joie et la douleur, charmé d'avoir revu ſon agent fidelle, étonné de le voir eſclave, plein de l'idée de retrouver ſa maîtreſſe, le cœur agité, l'eſprit bouleverſé, ſe mit à table avec *Martin* qui voyait de ſang-froid toutes ces aventures, et avec ſix étrangers qui étaient venus paſſer le carnaval à Veniſe.

Cacambo, qui verſait à boire à l'un de ces étrangers, s'approcha de l'oreille de ſon maître ſur la fin du repas, et lui dit: Sire, votre majeſté partira quand elle voudra, le vaiſſeau eſt prêt. Ayant dit ces mots, il ſortit. Les convives étonnés ſe regardaient ſans proférer une ſeule parole, lorſqu'un autre domeſtique s'approchant de ſon maître lui dit: Sire, la chaiſe de votre majeſté eſt à Padoue, et la barque eſt prête. Le maître fit un ſigne, et le domeſtique partit. Tous les convives ſe regardèrent encore, et la ſurpriſe commune redoubla. Un troiſième valet s'approchant auſſi d'un troiſième étranger, lui dit: Sire, croyez-moi, votre majeſté ne doit pas reſter ici plus long-temps, je vais tout préparer; et auſſitôt il diſparut.

Candide et *Martin* ne doutèrent pas alors que ce ne fût une maſcarade du carneval. Un

quatrième domestique dit au quatrième maître : Votre majesté partira quand elle voudra, et sortit comme les autres. Le cinquième valet en dit autant au cinquième maître. Mais le sixième valet parla différemment au sixième étranger qui était auprès de *Candide ;* il lui dit : Ma foi, Sire, on ne veut plus faire crédit à votre majesté ni à moi non plus ; et nous pourrions bien être coffrés cette nuit vous et moi ; je vais pourvoir à mes affaires : adieu.

Mais les domestiques ayant disparu, les six étrangers, *Candide* et *Martin*, demeurèrent dans un profond silence. Enfin *Candide* le rompit : Messieurs, dit-il, voilà une singulière plaisanterie, pourquoi êtes-vous tous rois ? pour moi je vous avoue que ni moi ni *Martin* nous ne le sommes.

Le maître de *Cacambo* prit alors gravement la parole, et dit en italien : Je ne suis point plaisant, je m'appelle *Achmet III.* J'ai été grand-sultan plusieurs années ; je détrônai mon frère ; mon neveu m'a détrôné ; on a coupé le cou à mes visirs ; j'achève ma vie dans le vieux sérail ; mon neveu le grand-sultan *Mahmoud* me permet de voyager quelquefois pour ma santé, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Un jeune homme qui était auprès d'*Achmet* parla après lui, et dit : Je m'appelle *Ivan ;* j'ai été empereur de toutes les Russies ; j'ai été détrôné au berceau : mon père et ma mère ont été enfermés ; on m'a élevé en prison : j'ai quelquefois la permission de voyager, accompagné de ceux qui me gardent, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le troisième dit : Je suis *Charles-Edouard* roi d'Angleterre ; mon père m'a cédé ses droits au royaume ; j'ai combattu pour les soutenir ; on a arraché le cœur à huit cents de mes partisans, et on leur en a battu les joues. J'ai été mis en prison ; je vais à Rome faire une visite au roi mon père détrôné, ainsi que moi et mon grand-père, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le quatrième prit alors la parole et dit : Je suis roi des Polaques ; le sort de la guerre m'a privé de mes États héréditaires ; mon père a éprouvé les mêmes revers ; je me résigne à la Providence comme le sultan *Achmet*, l'empereur *Ivan*, et le roi *Charles-Edouard* à qui DIEU donne une longue vie ; et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Le cinquième dit : Je suis aussi roi des Polaques ; j'ai perdu mon royaume deux fois ; mais la Providence m'a donné un autre État, dans lequel j'ai fait plus de bien que tous les rois des Sarmates ensemble n'en ont jamais pu faire sur les bords de la Vistule ; je me résigne aussi à la Providence, et je suis venu passer le carnaval à Venise.

Il restait au sixième monarque à parler. Messieurs, dit-il, je ne suis pas si grand seigneur que vous ; mais enfin j'ai été roi tout comme un autre. Je suis *Théodore ;* on m'a élu roi en Corse ; on m'a appelé *votre majesté*, et à présent à peine m'appelle-t-on *monsieur*. J'ai fait frapper de la monnaie, et je ne possède pas un denier ; j'ai eu deux secrétaires d'État, et j'ai à peine un valet. Je me suis vu sur un trône, et j'ai long-

temps été à Londres en prison sur la paille. J'ai bien peur d'être traité de même ici, quoique je sois venu comme vos majestés passer le carnaval à Venise.

Les cinq autres rois écoutèrent ce discours avec une noble compassion. Chacun d'eux donna vingt sequins au roi *Théodore* pour avoir des habits et des chemises; *Candide* lui fit présent d'un diamant de deux mille sequins. Quel est donc, disaient les cinq rois, ce simple particulier qui est en état de donner cent fois autant que chacun de nous, et qui le donne?

Dans l'instant qu'on sortait de table, il arriva dans la même hôtellerie quatre altesses sérénissimes, qui avaient aussi perdu leurs Etats par le sort de la guerre, et qui venaient passer le reste du carnaval à Venise. Mais *Candide* ne prit pas seulement garde à ces nouveaux venus. Il n'était occupé que d'aller trouver sa chère *Cunégonde* à Constantinople.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Candide à Constantinople.

Le fidelle *Cacambo* avait déjà obtenu du patron turc qui allait reconduire le sultan *Achmet* à Constantinople, qu'il recevrait *Candide* et *Martin* sur son bord. L'un et l'autre s'y rendirent après s'être prosternés devant sa misérable hautesse. *Candide* chemin faisant disait à *Martin*: Voilà pourtant six rois détrônés, avec qui nous avons

avons soupé, et encore dans ces six rois il y en a un à qui j'ai fait l'aumône. Peut-être y a-t-il beaucoup d'autres princes plus infortunés. Pour moi, je n'ai perdu que cent moutons, et je vole dans les bras de *Cunégonde*. Mon cher *Martin*, encore une fois, *Pangloss* avait raison, tout est bien. Je le souhaite, dit *Martin*. Mais, dit *Candide*, voilà une aventure bien peu vraisemblable que nous avons eue à Venise. On n'avait jamais vu ni ouï conter que six rois détrônés soupassent ensemble au cabaret. Cela n'est pas plus extraordinaire, dit *Martin*, que la plupart des choses qui nous sont arrivées. Il est très-commun que des rois soient détrônés; et à l'égard de l'honneur que nous avons eu de souper avec eux, c'est une bagatelle qui ne mérite pas notre attention.

A peine *Candide* fut-il dans le vaisseau, qu'il sauta au cou de son ancien valet, de son ami *Cacambo*: Hé bien, lui dit-il, que fait *Cunégonde*? Est-elle toujours un prodige de beauté? M'aime-t-elle toujours? Comment se porte-t-elle? Tu lui as sans doute acheté un palais à Constantinople?

Mon cher maître, répondit *Cacambo*, *Cunégonde* lave les écuelles sur le bord de la Propontide, chez un prince qui a très-peu d'écuelles; elle est esclave dans la maison d'un ancien souverain nommé *Ragotski*, à qui le grand-turc donne trois écus par jour dans son asile: mais ce qui est bien plus triste, c'est qu'elle a perdu sa beauté, et qu'elle est devenue horriblement laide. Ah! belle ou laide, dit *Candide*, je suis

honnête homme, et mon devoir est de l'aimer toujours. Mais comment peut-elle être réduite à un état si abject avec les cinq ou six millions que tu avais emportés ? Bon, dit *Cacambo*, ne m'en a-t-il pas fallu donner deux au senator *Don Fernando d'Ibaraa*, y *Figueora*, y *Mascarenes*, y *Lampourdos*, y *Souza*, gouverneur de Buénos-Aires, pour avoir la permission de reprendre mademoiselle *Cunégonde* ? Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari ? *Cunégonde* et la vieille servent chez ce prince dont je vous ai parlé, et moi je suis esclave du sultan détrôné. Que d'épouvantables calamités enchaînées les unes aux autres ! dit *Candide*. Mais après tout, j'ai encore quelques diamans ; je délivrerai aisément *Cunégonde*. C'est bien dommage qu'elle soit devenue si laide.

Ensuite se tournant vers *Martin* : Que pensez-vous, dit-il, qui soit le plus à plaindre, de l'empereur *Achmet*, de l'empereur *Ivan*, du roi *Charles-Edouard*, ou de moi ? Je n'en sais rien, dit *Martin ;* il faudrait que je fusse dans vos cœurs pour le savoir. Ah, dit *Candide*, si *Pangloss* était ici, il le saurait, et nous l'apprendrait. Je ne sais, dit *Martin*, avec quelles balances votre *Pangloss* aurait pu peser les infortunes des hommes, et apprécier leurs douleurs. Tout de que je présume, c'est qu'il y a des millions

d'hommes sur la terre cent fois plus à plaindre que le roi *Charles-Edouard*, l'empereur *Ivan*, et le sultan *Achmet*. Cela pourrait bien être, dit *Candide*.

On arriva en peu de jours sur le canal de la mer Noire. *Candide* commença par racheter *Cacambo* fort cher; et sans perdre de temps il se jeta dans une galère, avec ses compagnons, pour aller sur le rivage de la Propontide, chercher *Cunégonde*, quelque laide qu'elle pût être.

Il y avait dans la chiourme deux forçats qui ramaient fort mal, et à qui le lévanti patron appliquait de temps en temps quelques coups de nerf de bœuf sur leurs épaules nues; *Candide*, par un mouvement naturel, les regarda plus attentivement que les autres galériens, et s'approcha d'eux avec pitié. Quelques traits de leurs visages défigurés lui parurent avoir un peu de ressemblance avec *Pangloss* et avec ce malheureux jésuite, ce baron, ce frère de mademoiselle *Cunégonde*. Cette idée l'émut et l'attrista. Il les considéra encore plus attentivement. En vérité, dit-il à *Cacambo*, si je n'avais pas vu pendre maître *Pangloss*, et si je n'avais pas eu le malheur de tuer le baron, je croirais que ce sont eux qui rament dans cette galère.

Au nom du baron et de *Pangloss* les deux forçats poussèrent un grand cri, s'arrêtèrent sur leur banc et laissèrent tomber leurs rames. Le lévanti patron accourait sur eux, et les coups de nerf de bœuf redoublaient. Arrêtez, arrêtez, seigneur, s'écria *Candide*, je vous donnerai tant

d'argent que vous voudrez. Quoi! c'eſt *Candide!* diſait l'un des forçats; quoi! c'eſt *Candide!* diſait l'autre. Eſt-ce un ſonge? dit *Candide*; veillé-je? ſuis-je dans cette galère? Eſt-ce là monſieur le baron que j'ai tué? eſt-ce là maître *Pangloſs* que j'ai vu pendre?

C'eſt nous-mêmes, c'eſt nous-mêmes, répondaient-ils. Quoi! c'eſt-là ce grand philoſophe? diſait *Martin*. Eh! monſieur le lévanti patron, dit *Candide*, combien voulez-vous d'argent pour la rançon de M. de *Thunder-ten-tronckh*, un des premiers barons de l'empire; et de M. *Pangloſs*, le plus profond métaphyſicien d'Allemagne? Chien de chrétien, répondit le lévanti patron, puiſque ces deux chiens de forçats chrétiens ſont des barons et des métaphyſiciens, ce qui eſt ſans doute une grande dignité dans leur pays, tu m'en donneras cinquante mille ſequins. Vous les aurez, Monſieur; remenez-moi comme un éclair à Conſtantinople, et vous ſerez payé ſur le champ. Mais, non, menez-moi chez mademoiſelle *Cunégonde*. Le lévanti patron, ſur la première offre de *Candide*, avait déjà tourné la proue vers la ville, et il feſait ramer plus vîte qu'un oiſeau ne fend les airs.

Candide embraſſa cent fois le baron et *Pangloſs*. Et comment ne vous ai-je pas tué, mon cher baron? et vous mon cher *Pangloſs*, comment êtes-vous en vie après avoir été pendu? et pourquoi êtes-vous tous deux aux galères en Turquie? Eſt-il bien vrai que ma chère ſœur ſoit dans ce pays? diſait le baron. Oui, répondait *Cacambo*. Je

revois donc mon cher *Candide*, s'écriait *Pangloss*. *Candide* leur présentait *Martin* et *Cacambo*. Ils s'embrassaient tous, ils parlaient tous à la fois. La galère volait, ils étaient déjà dans le port. On fit venir un juif à qui *Candide* vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par *Abraham* qu'il n'en pouvait donner davantage. Il paya incontinent la rançon du baron et de *Pangloss*. Celui-ci se jeta aux pieds de son libérateur et les baigna de larmes; l'autre le remercia par un signe de tête, et lui promit de lui rendre cet argent à la première occasion. Mais est-il bien possible que ma sœur soit en Turquie? disait-il. Rien n'est si possible, reprit *Cacambo*, puisqu'elle écure la vaisselle chez un prince de Transilvanie. On fit aussitôt venir deux juifs; *Candide* vendit encore des diamans; et ils repartirent tous dans une autre galère pour aller délivrer *Cunégonde*.

CHAPITRE XXVIII.

Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc.

PARDON, encore une fois, dit *Candide* au baron; pardon, mon révérend père, de vous avoir donné un grand coup d'épée au travers du corps. N'en parlons plus, dit le baron; je fus un peu trop vif, je l'avoue; mais puisque vous voulez savoir par quel hasard vous m'avez vu aux galères, je vous dirai qu'après avoir été guéri de ma blessure par le frère apothicaire du collége, je

fus attaqué et enlevé par un parti espagnol ; on me mit en prison à Buénos-Aires dans le temps que ma sœur venait d'en partir. Je demandai à retourner à Rome auprès du père général. Je fus nommé pour aller servir d'aumônier à Constantinople auprès de monsieur l'ambassadeur de France. Il n'y avait pas huit jours que j'étais entré en fonction, quand je trouvai sur le soir un jeune icoglan très-bien fait. Il faisait fort chaud : le jeune homme voulut se baigner ; je pris cette occasion de me baigner aussi. Je ne savais pas que ce fût un crime capital pour un chrétien d'être trouvé tout nu avec un jeune musulman. Un cadi me fit donner cent coups de bâton sur la plante des pieds, et me condamna aux galères. Je ne crois pas qu'on ait fait une plus horrible injustice. Mais je voudrais bien savoir pourquoi ma sœur est dans la cuisine d'un souverain de Transilvanie réfugié chez les Turcs ?

Mais vous, mon cher *Pangloss*, dit *Candide*, comment se peut-il que je vous revoie ? Il est vrai, dit *Pangloss*, que vous m'avez vu pendre ; je devais naturellement être brûlé ; mais vous vous souvenez qu'il plut à verse lorsqu'on allait me cuire : l'orage fut si violent qu'on désespéra d'allumer le feu ; je fus pendu parce qu'on ne put mieux faire : un chirurgien acheta mon corps, m'emporta chez lui et me disséqua. Il me fit d'abord une incision crucialè depuis le nombril jusqu'à la clavicule. On ne pouvait pas avoir été plus mal pendu que je l'avais été. L'exécuteur

des hautes œuvres de la sainte inquisition, lequel était sous-diacre, brûlait à la vérité les gens à merveille, mais il n'était pas accoutumé à pendre : la corde était mouillée et glissa mal, elle fut nouée, enfin je respirais encore : l'incision cruciale me fit jeter un si grand cri que mon chirurgien tomba à la renverse, et croyant qu'il disséquait le diable, il s'enfuit en mourant de peur, et tomba encore sur l'escalier en fuyant. Sa femme accourut au bruit, d'un cabinet voisin ; elle me vit sur la table étendu avec mon incision cruciale : elle eut encore plus de peur que son mari, s'enfuit et tomba sur lui. Quand ils furent un peu revenus à eux, j'entendis la chirurgienne qui disait au chirurgien : Mon bon, de quoi vous avisez-vous aussi de disséquer un hérétique ? ne savez-vous pas que le diable est toujours dans le corps de ces gens-là ? je vais vîte chercher un prêtre pour l'exorciser. Je frémis à ces propos, et je ramassai le peu de forces qui me restaient pour crier : Ayez pitié de moi ! Enfin le barbier portugais s'enhardit ; il recousut ma peau ; sa femme même eut soin de moi ; je fus sur pied au bout de quinze jours. Le barbier me trouva une condition, et me fit laquais d'un chevalier de Malthe qui allait à Venise : mais mon maître n'ayant pas de quoi me payer, je me mis au service d'un marchand vénitien, et je le suivis à Constantinople.

Un jour il me prit fantaisie d'entrer dans une mosquée ; il n'y avait qu'un vieux iman et une jeune dévote très-jolie qui disait ses patenôtres :

sa gorge était toute découverte : elle avait entre ses deux tetons un beau bouquet de tulipes, de roses, d'anémones, de renoncules, d'hyacintes et d'oreilles d'ours : elle laissa tomber son bouquet ; je le ramassai, et je le lui remis avec un empressement très-respectueux. Je fus si longtemps à le lui remettre que l'iman se mit en colère, et voyant que j'étais chrétien, il cria à l'aide. On me mena chez le cadi, qui me fit donner cent coups de lattes sur la plante des pieds et m'envoya aux galères. Je fus enchaîné précisément dans la même galère et au même banc que monsieur le baron. Il y avait dans cette galère quatre jeunes gens de Marseille, cinq prêtres napolitains et deux moines de Corfou, qui nous dirent que de pareilles aventures arrivaient tous les jours. Monsieur le baron prétendait qu'il avait essuyé une plus grande injustice que moi : je prétendais moi, qu'il était beaucoup plus permis de remettre un bouquet sur la gorge d'une femme que d'être tout nu avec un icoglan. Nous disputions sans cesse, et nous recevions vingt coups de nerf de bœuf par jour, lorsque l'enchaînement des événemens de cet univers vous a conduit dans notre galère, et que vous nous avez rachetés.

Hé bien, mon cher *Pangloss*, lui dit *Candide*, quand vous avez été pendu, disséqué, roué de coups, et que vous avez ramé aux galères, avez-vous toujours pensé que tout allait le mieux du monde ? Je suis toujours de mon premier sentiment, répondit *Pangloss* ; car enfin je suis philosophe,

philosophe, il ne me convient pas de me dédire, *Leibnitz* ne pouvant pas avoir tort, et l'harmonie préétablie étant d'ailleurs la plus belle chose du monde, aussi-bien que le plein et la matière subtile.

CHAPITRE XXIX.

Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.

PENDANT que *Candide*, le baron, *Pangloss*, *Martin* et *Cacambo* contaient leurs aventures, qu'ils raisonnaient sur les événemens contingens ou non contingens de cet univers, qu'ils disputaient sur les effets et les causes, sur le mal moral et sur le mal physique, sur la liberté et la nécessité, sur les consolations que l'on peut éprouver lorsqu'on est aux galères en Turquie, ils abordèrent sur le rivage de la Propontide à la maison du prince de Transilvanie. Les premiers objets qui se présentèrent furent *Cunégonde* et la vieille qui étendaient des serviettes sur des ficelles pour les faire sécher.

Le baron pâlit à cette vue. Le tendre amant *Candide* en voyant sa belle *Cunégonde* rembrunie, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées, les bras rouges et écaillés, recula trois pas saisi d'horreur, et avança ensuite par bon procédé. Elle embrassa *Candide* et son frère: on embrassa la vieille: *Candide* les racheta toutes deux.

Il y avait une petite métairie dans le voisinage; la vieille proposa à *Candide* de s'en accommoder,

en attendant que toute la troupe eût une meilleure destinée. *Cunégonde* ne savait pas qu'elle était enlaidie, personne ne l'en avait avertie : elle fit souvenir *Candide* de ses promesses avec un ton si absolu que le bon *Candide* n'osa pas la refuser. Il signifia donc au baron qu'il allait se marier avec sa sœur. Je ne souffrirai jamais, dit le baron, une telle bassesse de sa part, et une telle insolence de la vôtre; cette infamie ne me sera jamais reprochée : les enfans de ma sœur ne pourraient entrer dans les chapitres d'Allemagne. Non, jamais ma sœur n'épousera qu'un baron de l'empire. *Cunégonde* se jeta à ses pieds et les baigna de larmes; il fut inflexible. Maître fou, lui dit *Candide*, je t'ai réchappé des galères, j'ai payé ta rançon, j'ai payé celle de ta sœur; elle lavait ici des écuelles, elle est laide, j'ai la bonté d'en faire ma femme, et tu prétends encore t'y opposer : je te retuerais si j'en croyais ma colère. Tu peux me tuer encore, dit le baron, mais tu n'épouseras pas ma sœur de mon vivant.

CHAPITRE XXX.

Conclusion.

Candide dans le fond de son cœur n'avait aucune envie d'épouser *Cunégonde*; mais l'impertinence extrême du baron le déterminait à conclure le mariage, et *Cunégonde* le pressait si vivement qu'il ne pouvait s'en dédire. Il consulta *Pangloss*, *Martin* et le fidelle *Cacambo*. *Pangloss* fit un beau mémoire, par lequel il prouvait que le

baron n'avait nul droit sur sa sœur, et qu'elle pouvait selon toutes les lois de l'empire épouser *Candide* de la main gauche. *Martin* conclut à jeter le baron dans la mer; *Cacambo* décida qu'il fallait le rendre au lévanti patron, et le remettre aux galères; après quoi on l'enverrait à Rome au père général par le premier vaisseau. L'avis fut trouvé fort bon; la vieille l'approuva; on n'en dit rien à sa sœur; la chose fut exécutée pour quelque argent, et on eut le plaisir d'attraper un jésuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand.

Il était tout naturel d'imaginer qu'après tant de désastres, *Candide* marié avec sa maîtresse, et vivant avec le philosophe *Pangloss*, le philosophe *Martin*, le prudent *Cacambo* et la vieille, ayant d'ailleurs rapporté tant de diamans de la patrie des anciens Incas, mènerait la vie du monde la plus agréable; mais il fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie; sa femme devenant tous les jours plus laide, devint acariâtre et insupportable: la vieille était infirme, et fut encore de plus mauvaise humeur que *Cunégonde*. *Cacambo* qui travaillait au jardin, et qui allait vendre des légumes à Constantinople, était excédé de travail et maudissait sa destinée. *Pangloss* était au désespoir de ne pas briller dans quelque université d'Allemagne. Pour *Martin*, il était fermement persuadé qu'on est également mal partout; il prenait les choses en patience. *Candide*, *Martin* et *Pangloss* disputaient quelquefois de métaphysique et de morale. On voyait souvent passer sous les fenêtres de la métairie des bateaux

chargés d'effendis, de bachas, de cadis qu'on envoyait en exil à Lemnos, à Mitilène, à Erzerum : on voyait venir d'autres cadis, d'autres bachas, d'autres effendis qui prenaient la place des expulsés, et qui étaient expulsés à leur tour : on voyait des têtes proprement empaillées qu'on allait présenter à la sublime Porte. Ces spectacles fesaient redoubler les dissertations ; et quand on ne disputait pas, l'ennui était si excessif que la vieille osa un jour leur dire : Je voudrais savoir lequel est le pire, ou d'être violée cent fois par des pirates nègres, d'avoir une fesse coupée, de passer par les baguettes chez les Bulgares, d'être fouetté et pendu dans un auto-da-fé, d'être disséqué, de ramer en galère, d'éprouver enfin toutes les misères par lesquelles nous avons tous passé, ou bien de rester ici à ne rien faire ? C'est une grande question, dit *Candide*.

Ce discours fit naître de nouvelles réflexions, et *Martin* sur-tout conclut que l'homme était né pour vivre dans les convulsions de l'inquiétude, ou dans la léthargie de l'ennui. *Candide* n'en convenait pas, mais il n'assurait rien. *Pangloss* avouait qu'il avait toujours horriblement souffert ; mais ayant soutenu une fois que tout allait à merveille, il le soutenait toujours et n'en croyait rien.

Une chose acheva de confirmer *Martin* dans ses détestables principes, de faire hésiter plus que jamais *Candide* et d'embarrasser *Pangloss*. C'est qu'ils virent un jour aborder dans leur métairie

Paquette et le frère *Giroflée*, qui étaient dans la plus extrême misère; ils avaient bien vîte mangé leurs trois mille piastres, s'étaient quittés, s'étaient raccommodés, s'étaient brouillés, avaient été mis en prison, s'étaient enfuis, et enfin frère *Giroflée* s'était fait turc. *Paquette* continuait son métier par-tout, et n'y gagnait plus rien. Je l'avais bien prévu, dit *Martin* à *Candide*, que vos présens feraient bientôt dissipés, et ne les rendraient que plus misérables. Vous avez regorgé de millions de piastres, vous et *Cacambo*, et vous n'êtes pas plus heureux que frère *Giroflée* et *Paquette*. Ah, ah, dit *Pangloss* à *Paquette*, le ciel vous ramène donc ici parmi nous, ma pauvre enfant! Savez-vous bien que vous m'avez coûté le bout du nez, un œil et une oreille? Comme vous voilà faite! eh qu'est-ce que ce monde! Cette nouvelle aventure les engagea à philosopher plus que jamais.

Il y avait dans le voisinage un derviche très-fameux, qui passait pour le meilleur philosophe de la Turquie; ils allèrent le consulter; *Pangloss* porta la parole, et lui dit: Maître, nous venons vous prier de nous dire pourquoi un aussi étrange animal que l'homme a été formé?

De quoi te mêles-tu, dit le derviche? est-ce-là ton affaire? Mais, mon révérend père, dit *Candide*, il y a horriblement de mal sur la terre. Qu'importe, dit le derviche, qu'il y ait du mal ou du bien? quand sa hautesse envoie un vaisseau en Egypte, s'embarrasse-t-elle si les souris qui sont dans le vaisseau sont à leur aise ou non? Que faut-il donc faire, dit *Pangloss*? Te taire,

dit le derviche. Je me flattais, dit *Pangloſs*, de raiſonner un peu avec vous des effets et des cauſes, du meilleur des mondes poſſibles, de l'origine du mal, de la nature de l'ame et de l'harmonie préétablie. Le derviche à ces mots leur ferma la porte au nez.

Pendant cette converſation, la nouvelle s'était répandue qu'on venait d'étrangler à Conſtantinople deux viſirs du banc et le muphti, et qu'on avait empalé pluſieurs de leurs amis. Cette cataſtrophe feſait par-tout un grand bruit pendant quelques heures. *Pangloſs*, *Candide* et *Martin*, en retournant à la petite métairie, rencontrèrent un bon vieillard qui prenait le frais à ſa porte ſous un berceau d'orangers. *Pangloſs*, qui était auſſi curieux que raiſonneur, lui demanda comment ſe nommait le muphti qu'on venait d'étrangler. Je n'en ſais rien, répondit le bon-homme, et je n'ai jamais ſu le nom d'aucun muphti ni d'aucun viſir. J'ignore abſolument l'aventure dont vous me parlez; je préſume qu'en général ceux qui ſe mêlent des affaires publiques périſſent quelquefois miſérablement, et qu'ils le méritent; mais je ne m'informe jamais de ce qu'on fait à Conſtantinople; je me contente d'y envoyer vendre les fruits du jardin que je cultive. Ayant dit ces mots, il fit entrer les étrangers dans ſa maiſon: ſes deux filles et ſes deux fils leur préſentèrent pluſieurs ſortes de ſorbets qu'ils feſaient eux-mêmes, du kaïmak piqué d'écorces de cédra confit, des oranges, des citrons, des limons, des ananas, des piſtaches, du café de Moka qui n'était

point mêlé avec le mauvais café de Batavia et des îles. Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de *Candide*, de *Pangloss* et de *Martin*.

Vous devez avoir, dit *Candide* au turc, une vaste et magnifique terre? Je n'ai que vingt arpens, répondit le turc; je les cultive avec mes enfans; le travail éloigne de nous trois grands maux, l'ennui, le vice et le besoin.

Candide, en retournant dans sa métairie, fit de profondes réflexions sur le discours du turc. Il dit à *Pangloss* et à *Martin*: Ce bon vieillard me paraît s'être fait un sort bien préférable à celui des six rois avec qui nous avons eu l'honneur de souper. Les grandeurs, dit *Pangloss*, sont fort dangereuses, selon le rapport de tous les philosophes. Car enfin *Eglon* roi des Moabites fut assassiné par *Aod*: *Absalon* fut pendu par les cheveux et percé de trois dards; le roi *Nadab*, fils de *Jérobobam*, fut tué par *Baza*; le roi *Ela* par *Zambri*, *Ochosias* par *Jehu*, *Attalia* par *Joïada*; les rois *Joachim*, *Jéchonias*, *Sédécias* furent esclaves. Vous savez comment périrent *Crésus*, *Astyage*, *Darius*, *Denys* de Syracuse, *Pyrrhus*, *Persée*, *Annibal*, *Jugurtha*, *Arioviste*, *César*, *Pompée*, *Néron*, *Othon*, *Vitellius*, *Domitien*, *Richard II* d'Angleterre, *Edouard II*, *Henri VI*, *Richard III*, *Marie Stuart*, *Charles I*, les trois *Henri* de France, l'empereur *Henri IV*? Vous savez..... Je sais aussi, dit *Candide*, qu'il faut cultiver notre jardin. Vous avez raison, dit *Pangloss*; car quand l'homme fut mis dans le jardin d'Eden, il y fut mis *ut*

operaretur eum, pour qu'il travaillât ; ce qui prouve que l'homme n'eſt pas né pour le repos. Travaillons ſans raiſonner, dit *Martin*, c'eſt le ſeul moyen de rendre la vie ſupportable.

Toute la petite ſociété entra dans ce louable deſſein ; chacun ſe mit à exercer ſes talens. La petite terre rapporta beaucoup. *Cunégonde* était à la vérité bien laide ; mais elle devint une excellente pâtiſſière ; *Paquette* broda ; la vieille eut ſoin du linge. Il n'y eut pas juſqu'à frère *Giroflée* qui ne rendît ſervice ; il fut un très-bon menuiſier, et même devint honnête homme : et *Pangloſs* diſait quelquefois à *Candide* : Tous les événemens ſont enchaînés dans le meilleur des mondes poſſibles ; car enfin ſi vous n'aviez pas été chaſſé d'un beau château à grands coups de pied dans le derrière, pour l'amour de mademoiſelle *Cunégonde*, ſi vous n'aviez pas été mis à l'inquiſition, ſi vous n'aviez pas couru l'Amérique à pied, ſi vous n'aviez pas donné un bon coup d'épée au baron, ſi vous n'aviez pas perdu tous vos moutons du bon pays d'Eldorado, vous ne mangeriez pas ici des cédras confits et des piſtaches. Cela eſt bien dit, répondit *Candide*, mais il faut cultiver notre jardin.

Fin de Candide ou l'Optimiſme, et du Tome premier.

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ZADIC, OU LA DESTINÉE, HISTOIRE ORIENTALE. page 3

Epître dédicatoire de Zadig à la sultane Sheraa, par Sadi. 5

CHAPITRE I. *Le borgne.* 7

CHAP. II. *Le nez.* 11

CHAP. III. *Le chien et le cheval.* 13

CHAP. IV. *L'envieux.* 18

CHAP. V. *Le généreux.* 24

CHAP. VI. *Le ministre.* 26

CHAP. VII. *Les disputes et les audiences.* 31

CHAP. VIII. *La jalousie.* 35

CHAP. IX. *La femme battue.* 41

CHAP. X. *L'esclavage.* 45

CHAP. XI. *Le bûcher.* 49

CHAP. XII. *Le souper.* 52

CHAP. XIII. *Le rendez-vous.* 57

CHAP. XIV. *La danse.* 60

CHAP. XV. *Les yeux bleus.* 65

CHAP. XVI. *Le brigand.* 69

CHAP. XVII. *Le pêcheur.* 74

CHAP. XVIII. *Le basilic.* 78

CHAP. XIX. *Les combats.* 88

CHAP. XX. *L'ermite.* 94

CHAP. XXI. *Les énigmes.* 102

LE MONDE COMME IL VA, VISION DE BABOUC. 107
MEMNON, OU LA SAGESSE HUMAINE. 129
Avertissement de l'auteur pour une nouvelle édition. ibid.
LES DEUX CONSOLÉS. 138
HISTOIRE DES VOYAGES DE SCARMENTADO, ECRITE PAR LUI-MEME. 141
MICROMEGAS, HISTOIRE PHILOSOPHIQUE.
Avertissement. 152
CHAPITRE I. *Voyage d'un habitant du monde de l'étoile Sirius dans la planète de Saturne.* 153
CHAP. II. *Conversation de l'habitant de Sirius avec celui de Saturne.* 157
CHAP. III. *Voyage des deux habitans de Sirius et de Saturne.* 161
CHAP. IV. *Ce qui leur arrive sur le globe de la terre.* 163
CHAP. V. *Expériences et raisonnemens des deux voyageurs.* 167
CHAP. VI. *Ce qui leur arriva avec des hommes* 170
CHAP. VII. *Conversation avec les hommes.* 174
HISTOIRE D'UN BON BRAMIN. 181
LE BLANC ET LE NOIR. 185
JEANNOT ET COLIN. 204
CANDIDE OU L'OPTIMISME. 217
CHAPITRE I. *Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui.* ibid.
CHAP. II. *Ce que devint Candide parmi les Bulgares.* 220

CHAP. III. *Comment Candide se sauva d'entre les Bulgares, et ce qu'il devint.* 223

CHAP. IV. *Comment Candide rencontra son ancien maître de philosophie le docteur Pangloss, et ce qui en advint.* 226

CHAP. V. *Tempête, naufrage, tremblement de terre, et ce qui advint du docteur Pangloss, de Candide et de l'anabaptiste Jacques.* 230

CHAP. VI. *Comment on fit un bel auto-da-fé pour empêcher les tremblemens de terre, et comment Candide fut fessés.* 234

CHAP. VII. *Comment une vieille prit soin de Candide, et comment il retrouva ce qu'il aimait.* 236

CHAP. VIII. *Histoire de Cunégonde.* 238

CHAP. IX. *Ce qui advint de Cunégonde, de Candide, du grand-inquisiteur et d'un juif.* 242

CHAP. X. *Dans quelle détresse Candide, Cunégonde et la vieille arrivent à Cadix, et de leur embarquement.* 244

CHAP. XI. *Histoire de la vieille.* 247

CHAP. XII. *Suite des malheurs de la vieille.* 252

CHAP. XIII. *Comment Candide fut obligé de se séparer de la belle Cunégonde et de la vieille.* 257

CHAP. XIV. *Comment Candide et Cacambo furent reçus chez les jésuites du Paraguai.* 260

CHAP. XV. *Comment Candide tua le frère de sa chère Cunégonde.* 264

CHAP. XVI. *Ce qui advint aux deux voyageurs avec deux filles, deux singes et les sauvages nommés Oreillons.* 267

CHAP. XVII. *Arrivée de Candide et de son valet au pays d'Eldorado.* 272
CHAP. XVIII. *Ce qu'ils virent dans le pays d'Eldorado.* 276
CHAP. XIX. *Ce qui leur arriva à Surinam, et comment Candide fit connaissance avec Martin.* 284
CHAP. XX. *Ce qui arriva sur mer à Candide et à Martin.* 290
CHAP. XXI. *Candide et Martin approchent des côtes de France, et raisonnent.* 294
CHAP. XXII. *Ce qui arriva en France à Candide et à Martin.* 296
CHAP. XXIII. *Candide et Martin vont sur les côtes d'Angleterre; ce qu'ils y voient.* 309
CHAP. XXIV. *De Paquette et de frère Giroflée.* 311
CHAP. XXV. *Visite chez le seigneur Pococurante noble vénitien.* 317
CHAP. XXVI. *D'un souper que Candide et Martin firent avec six étrangers, et qui ils étaient.* 324
CHAP. XXVII. *Voyage de Candide à Constantinople.* 328
CHAP. XXVIII. *Ce qui arriva à Candide, à Cunégonde, à Pangloss, à Martin, etc.* 333
CHAP. XXIX. *Comment Candide retrouva Cunégonde et la vieille.* 337
CHAP. XXX. *Conclusion.* 338

Fin de la Table du Tome premier.

22 7/1 (64)
S

Alt: 22 7/1 (64)

DL 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0359

VRES

LETES

E

OLTAIRE.

TE-QUATRIEME.

X-PONTS,

t COMPAGNIE.

92.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-50990/fragment/page=0361